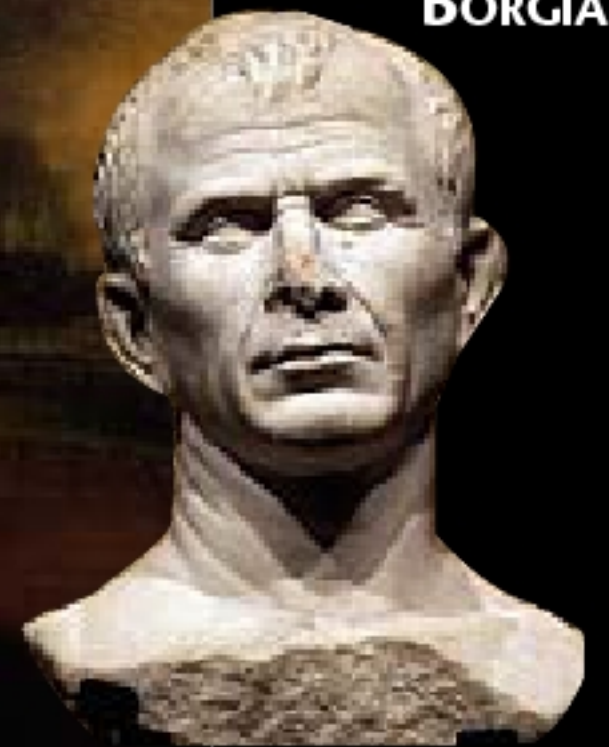




**ALGÉRIE,
CETTE GUERRE
QUI NE
PASSE PAS**



**EXCLUSIF :
DANS LES
APPARTEMENTS
BORGIA**



**ARLES,
LE TRÉSOR ENGLOUTI**

Les derniers
secrets de la
Campagne
de
Russie

Koutouzov, le bon, la brute, l'intrigant
Paroles de grognards

M 05595 - 1 - F: 6,90 € - RD





*Toutes les œuvres d'art ne sont
pas dans les musées !*



Redécouvrez la richesse de notre patrimoine culturel.

&

Venez profiter de l'hospitalité et de l'Art de Vivre
des hôtels Symboles de France.





SYMBOLES de FRANCE

Sejournez dans nos hôtels de charme 3 - 5 * ,
situés dans des Châteaux, Manoirs, Abbayes, Hôtels de charme ...

Dans les hôtels Symboles de France tout est fait pour votre confort :

- Art de Vivre
- Décoration authentique
- Spa et Bien-être
- Gastronomie

www.symbolesdefrance.com

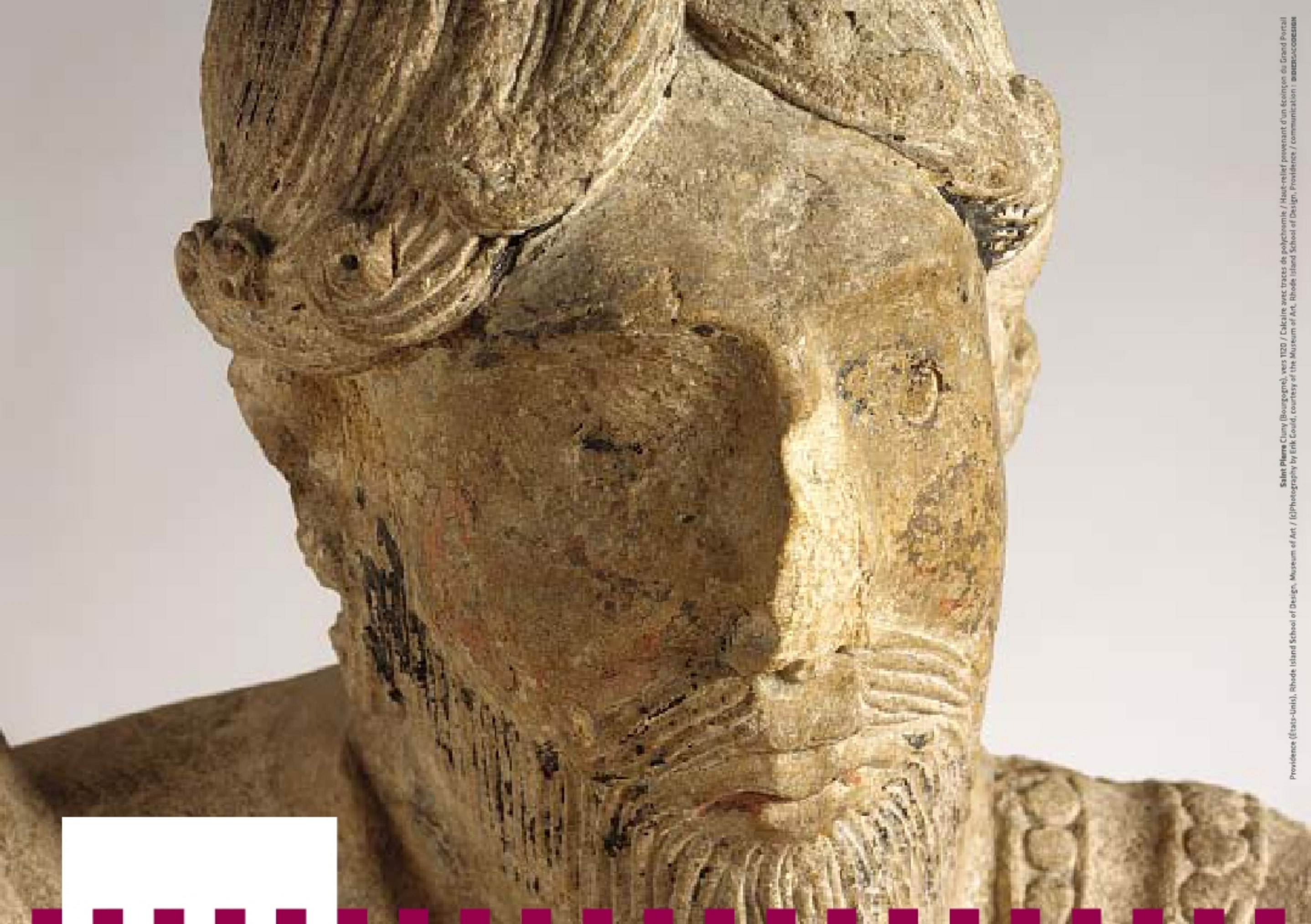
Informations & Réservation au: 01 43 26 31 10



SYMBOLES
de FRANCE



*Hôtels de Caractère 3 - 5**



Statue Plâtre Cluny (Bourgoigne), vers 1120 / Calcareo con tracce di policromia / Haut-relief provenant d'un écoinçon du Grand Pérail
Providence (États-Unis), Rhode Island School of Design, Museum of Art / (©)Photography by Erik Gould, courtesy of the Museum of Art, Rhode Island School of Design, Providence / communication : aucti@accorcia.com

MUSÉE DE CLUNY
le monde médiéval

CLUNY 1120

Au seuil de
la Major Ecclesia

28 mars ~ 2 juillet 2012

L'exposition est réalisée avec le soutien de GRTgaz

6, place Paul Painlevé
75005 Paris
Ouvert tous les jours de 9h15 à 17h45
Fermé le mardi



musee-moyenage.fr



ÉDITORIAL

Par Michel De Jaeghere



© NICOLAS REITZAUM

L'histoire est un plaisir. Elle nous apprend d'où nous venons, qui nous sommes; ce qu'il nous est loisible d'espérer, ce que nous pouvons craindre; ce que nous nous devons à nous-mêmes, ce qui nous appartient. Le passé constitue un immense capital d'expériences dont la méditation ne peut qu'être féconde. Il nous aide à nous retrouver dans les difficultés du temps, à nous orienter dans le brouillard qui nous masque l'avenir, et nous condamnerait, sans lui, à de vains tâtonnements. Il est l'école des peuples, en même temps qu'un trésor offert à la piété filiale, de génération en génération. Occultée, déformée, l'histoire peut être un formidable instrument de manipulation et d'assujettissement. Notre liberté en dépend. Mais l'histoire est aussi l'occasion de nourrir notre vie intérieure en nous évadant vers d'autres horizons, d'autres aventures, d'autres temps. Elle recèle des miracles de poésie, d'émotion, de grandeur, quand même rien n'y est inventé, rien n'est imaginaire, quand même elle se contente de faire revivre les événements, les civilisations, les mœurs, les coutumes, dans leur vérité singulière.

A son commencement, il y a vingt-cinq siècles, l'histoire a eu deux pères. En racontant les guerres que les Perses avaient entreprises contre les cités grecques, Hérodote ne s'était inter-

dit aucun détour, aucune digression. Cela l'avait conduit à conjuguer le récit des batailles et le grand reportage, l'histoire diplomatique et celle des religions, la géographie, l'ethnologie, la zoologie, l'exploitation du fonds légendaire de chacun des peuples croisés sur le chemin de son *Enquête*. Thucydide

RÉCONCILIER LE SÉRIEUX AVEC L'AGRÉMENT
EN ALLIANT LE BONHEUR DE COMPRENDRE
À CELUI D'ABORDER DE NOUVEAUX HORIZONS

s'en était tenu avec une rigueur intraitable à l'histoire politique de la Grèce. Son propos n'était pas de broser un tableau du monde de son temps, mais de remonter aux causes des malheurs de la guerre du Péloponnèse, de cerner, avec une froide logique, l'enchaînement des faits et des circonstances. *Le Figaro Histoire* voudrait, à leur école, s'efforcer de tenir les deux bouts de la chaîne. Informer sur l'actualité de l'histoire, dans les livres et les expositions, au cinéma, à la télévision, à l'occasion des polémiques ou des anniversaires, en vous offrant ce qui manque le plus dans un monde où l'information est devenue un produit de consommation courante, où nous la subissons trop souvent comme une avalanche : une hiérarchie qui ordonne et rend intelligible ce qui devient confus sous l'effet de l'abondance. Vous donner à rêver, dans le même temps, en vous invitant à nous suivre sur les lieux de mémoire où la grande et la petite histoire se sont faites, sans hésiter à réserver toute leur place au reportage, à l'histoire de l'art, aux découvertes de l'archéologie, à la sauvegarde du patrimoine.

A l'heure de l'information permanente, immédiate et superficielle, du picorage interactif, du zapping compulsif, nous avons fait le choix de vous présenter, dans chacune de nos livraisons, un dossier qui associera les récits, les portraits, les analyses, les témoignages, à la documentation la plus pointue, la plus informée, la plus récente, pour broser un tableau d'ensemble d'un grand événement, d'une grande époque, d'un grand destin, avec le concours des meilleurs historiens du moment, le complément d'un cahier documentaire qui vous permettra d'en prolonger la lecture par vous-même.

Nos mots d'ordre seront la clarté, l'esthétique, la pédagogie, la curiosité pour la découverte. *Le Figaro Histoire* n'est pas seulement un nouveau magazine d'histoire. Il voudrait associer le sérieux d'une publication scientifique à l'élégance d'une revue d'art. Réconcilier Hérodote et Thucydide en alliant le bonheur de comprendre au plaisir d'aborder de nouveaux horizons. Parce que nous savons que la beauté est la splendeur du vrai, et qu'à l'heure où l'on prophétise la disparition de l'écrit tandis qu'on organise celle de la contemplation, du silence, où l'on proclame l'inutilité d'une culture générale réputée improductive par les demi-sachants de la civilisation technicienne – ces « *hommes-masses* » dont José Ortega y Gasset avait annoncé, il y a près d'un siècle, le prochain avènement –, nous croyons plus que jamais à l'avenir de l'intelligence. *✍*

LE FIGARO HISTOIRE

COMITÉ SCIENTIFIQUE

Président : Jean Tulard, de l'Institut.

Membres : Jean-Pierre Babelon, de l'Institut; Marie-Françoise Baslez, professeur d'histoire ancienne à l'université de Paris-IV Sorbonne;

Simone Bertière, historienne, maître de conférences honoraire à l'université de Bordeaux-III et à l'ENS Sèvres; Jean-Paul Bled,

professeur émérite (histoire contemporaine) à l'université de Paris-IV Sorbonne;

Jacques-Olivier Boudon, professeur d'histoire contemporaine à l'université de Paris-IV Sorbonne; Maurizio De Luca, ancien directeur du Laboratoire de restauration des musées

du Vatican; Jacques Heers, professeur honoraire (histoire médiévale) à l'université de Paris-IV Sorbonne; Nicolai Alexandrovitch Kopanov,

directeur de la bibliothèque Voltaire à Saint-Petersbourg; Eric Mension-Rigau,

professeur d'histoire contemporaine à l'université de Paris-IV Sorbonne;

Arnold Nesselrath, professeur d'histoire de l'art à l'université Humboldt de Berlin, délégué pour les départements scientifiques et les laboratoires des musées du Vatican; Dimitrios Pandermalis,

professeur d'archéologie, président du musée de l'Acropole d'Athènes; Jean-Christian Petitfils,

historien, docteur d'Etat en sciences politiques; Jean-Robert Pitte, de l'Institut, ancien président de l'université de Paris-IV Sorbonne, délégué

à l'information et à l'orientation auprès du Premier ministre; Giandomenico Romanelli,

professeur d'histoire de l'art à l'université Ca' Foscari de Venise, ancien directeur du palais des Doges; Jean Sévillia, journaliste et historien.



clio
Voyages culturels

Musique Art Histoire

Avec les conférenciers de Clio

500 circuits dans le monde entier
25 croisières fluviales et maritimes
De prestigieux festivals musicaux
Toutes les grandes expositions en Europe...

www.clio.fr

34 rue du Hameau 75015 Paris · 01 53 68 82 82 · information@clio.fr

Au Sommaire



ACTUALITÉ DE L'HISTOIRE

- 10. Algérie, cette guerre qui ne passe pas *Par Henri-Christian Giraud*
- 20. Historiquement incorrect *Par Jean Sévillia*
- 22. L'histoire en filature *Entretien avec Jean Tulard. Propos recueillis par Michel De Jaeghere*
- 26. En librairie
- 30. Expositions *Par Albane Piot*
- 34. Cinéma *Par Geoffroy Caillet*
- 36. Décryptage *Par Marie-Amélie Brocard*
- 39. Télévision *Par Albane Piot*
- 40. A l'école de l'histoire *Par Jean-Louis Thiériot*
- 42. Patrimoine *Par Sophie Humann*
- 43. Archéologie *Par Natacha Rainer*



EN COUVERTURE

- 46. Le rêve s'achève à Moscou *Par Jean Tulard*
- 56. Les maîtres du monde *Par Marie-Pierre Rey*
- 60. 9 secrets de la campagne de Russie *Par Marie-Pierre Rey*
- 72. Mikhaïl Koutouzov. Le bon, la brute et l'intrigant *Par Robert Colonna d'Istria*
- 76. Tolstoï story *Par Irina de Chikoff*
- 78. Paroles de grognards *Par Jean-Louis Thiériot*
- 86. Vilnius, tombeau des soldats de glace *Par Natacha Rainer*
- 88. Dictionnaire des personnages *Par Thibaut Dary*
- 94. Fond de cantine
- 96. Bibliothèque impériale
- 98. Atlas de campagne *Par Albane Piot*

L'ESPRIT DES LIEUX

- 106. Rendez-vous chez les Borgia *Par Vincent Tremolet de Villers*
- 114. Elysée. Les secrets du salon d'Argent *Par François d'Orcival*
- 118. Le Rhône pour mémoire *Par Geoffroy Caillet*
- 126. Dans l'atelier des maîtres fondeurs *Par Sophie Humann*
- 130. Avant, Après *Par Vincent Tremolet de Villers*



Société du Figaro Siège social 14, boulevard Haussmann 75009 Paris.

Président Serge Dassault. Directeur Général, Directeur de la publication Marc Feuillée. Directeur des rédactions Etienne Mougeotte.

LE FIGARO HISTOIRE. Directeur de la rédaction Michel De Jaeghere. Rédacteur en chef Vincent Tremolet de Villers.

Grand reporter Isabelle Schmitz. Enquêtes Albane Piot. Chef de studio Françoise Grandclaude.

Secrétariat de rédaction Caroline Lécharny-Maratray. Rédacteur photo Carole Brochart.

Editeur Lionel Rabiet. Chef de produit Emilie Bagault. Directeur de la production Bertrand de Perthuis.

Chef de fabrication Philippe Jauneau. Fabrication Patricia Mossé-Barbaux Communication Olivia Hesse. Relations presse Marie Müller.

LE FIGARO HISTOIRE. Commission paritaire : en cours. ISSN : en cours. Edité par la Société du Figaro.

Rédaction 14, boulevard Haussmann 75009 Paris. Tél. : 01 57 08 50 00. Régie publicitaire Figaro Médias.

Président-directeur général Pierre Conte. 14, boulevard Haussmann 75009 Paris. Tél. : 01 56 52 26 26.

Photogravure Digamma. Imprimé par la Roto France. Mars 2012. Imprimé en France/Printed in France.

Abonnement un an (6 numéros) : 29 € TTC. Etranger, nous consulter au 01 70 37 31 70, du lundi au vendredi, de 7 heures à 17 heures, le samedi, de 8 heures à 12 heures. *Le Figaro Histoire* est disponible sur iPhone et iPad.

CE NUMÉRO A ÉTÉ RÉALISÉ AVEC LA COLLABORATION DE HENRI-CHRISTIAN GIRAUD, JEAN SÉVILLIA, JEAN TULARD, ROSELYNE CANIVET, PHILIPPE MAXENCE, MARIE-AMÉLIE BROCARD, GEOFFROY CAILLET, JEAN-LOUIS THIÉRIOT, SOPHIE HUMANN, NATACHA RAINER, MARIE-PIERRE REY, ROBERT COLONNA D'ISTRIA, IRINA DE CHIKOFF, THIBAUT DARY, FRANÇOIS D'ORCIVAL, BLANDINE HUK, SECRÉTAIRE DE RÉDACTION, VALÉRIE FERMANDOIS, MAQUETTISTE, BENJAMIN NICOLLE, ICONOGRAPHE, CAMILLE DE LA MOTTE ET JOËL PRADINES. EN COUVERTURE. PHOTOS : © AKG-IMAGES, © DALMAS/SIPA, © ARCHIVIO FOTOGRAFICO MUSEI VATICANI, © RÉMI BÉNAL-STUDIO ATLANTIS.

10 ALGÉRIE, CETTE GUERRE QUI NE PASSE PAS



© ULLSTEIN BILD / ROGER-VOLLET.

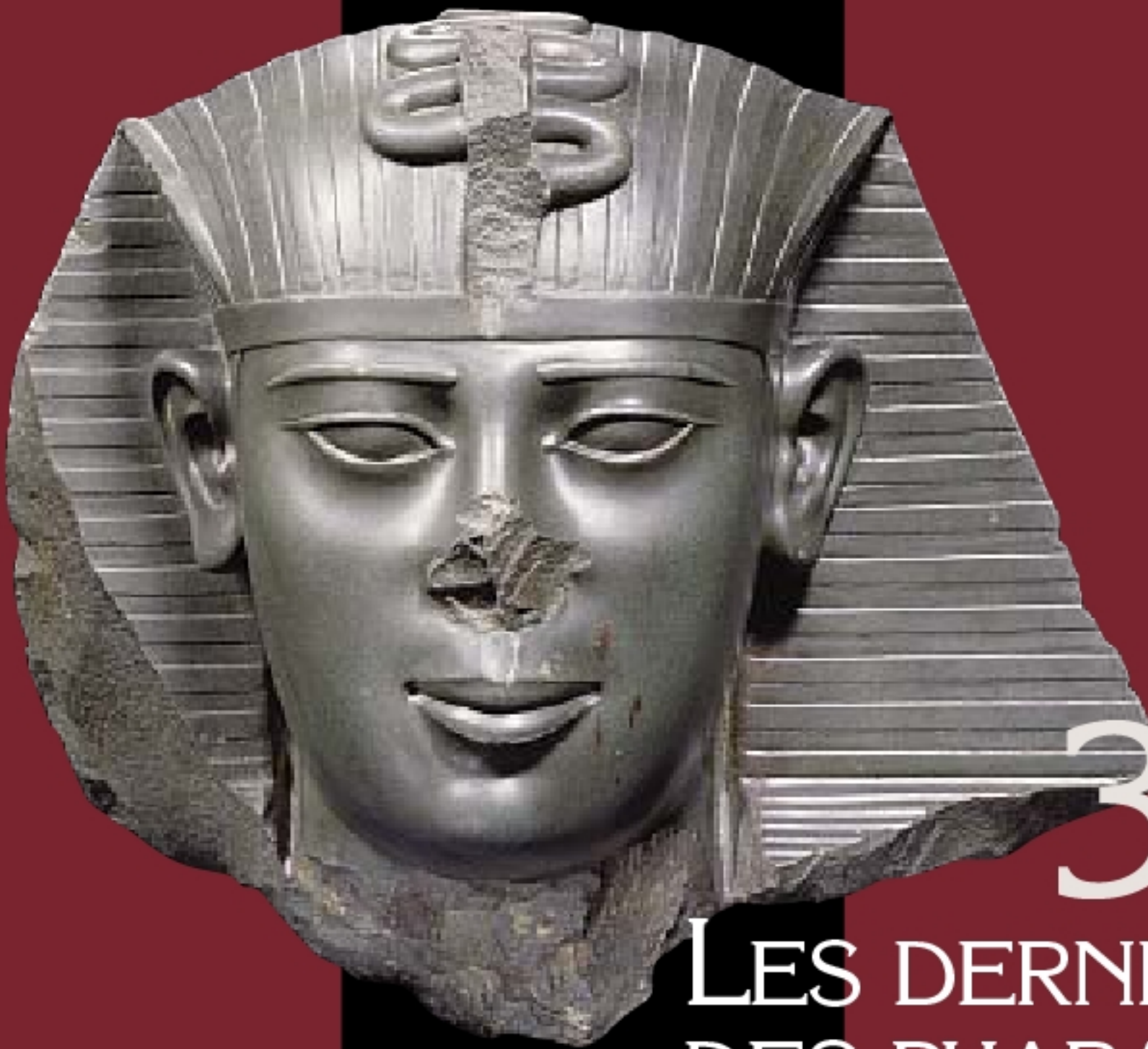
CINQUANTE ANS APRÈS
LA SIGNATURE DES ACCORDS
D'ÉVIAN, LA FRANCE
COMMÉMORE LA FIN D'UN
CONFLIT DOULOUREUX.
UNE GUERRE QUI, AUJOURD'HUI
ENCORE, HANTE NOS ESPRITS.



© STEPHAN GLADIEU / LE FIGARO MAGAZINE.

22 ENTRETIEN AVEC JEAN TULARD DE L'INSTITUT

LE PLUS BRILLANT DES
« DÉTECTIVES DE L'HISTOIRE »
PUBLIE UN SAVOUREUX
DICTIONNAIRE AMOUREUX
DE NAPOLÉON.



30

LES DERNIERS FEUX DES PHARAONS

LE MUSÉE JACQUEMART-ANDRÉ ORGANISE UNE EXPOSITION EXCEPTIONNELLE CONSACRÉE
AU DERNIER MILLÉNAIRE DE LA CIVILISATION ÉGYPTIENNE. L'OCCASION DE DÉCOUVRIR
LES RICHESSES D'UNE PÉRIODE TROP SOUVENT CONSIDÉRÉE COMME DÉCADENTE.

ET AUSSI

- HISTORIQUEMENT INCORRECT
- CÔTÉ LIVRES
- EXPOSITIONS
- CINÉMA
- TÉLÉVISION
- À L'ÉCOLE DE L'HISTOIRE
- PATRIMOINE
- ARCHÉOLOGIE



Algérie

Cette guerre qui ne passe pas



Cinquante ans après les accords d'Evian, les blessures de la guerre d'Algérie ne sont pas refermées. La guerre cruelle en sept questions.

On n'échappe pas aux anniversaires. Les cinquante ans de la guerre d'Algérie ne manquent pas à la règle, avec leur cortège de publications, de polémiques, d'émissions de télévision. Plus surprenant : ils ont été l'occasion d'un acte de censure, celui dont vient d'être victime le professeur Guy Pervillé, spécialiste de la guerre d'Algérie, dans *Commémorations nationales 2012*, le recueil du ministère de la Culture. Son article consacré aux accords d'Evian – dont il montrait qu'ils n'ont à l'évidence pas mis fin à la guerre d'Algérie – a été réduit à vingt lignes, à son insu, et sa signature a disparu... Il faut croire que la

guerre d'Algérie continue à réveiller de vieilles blessures. Faisant le compte des partisans de l'Algérie française et de l'indépendance algérienne dans leur livre *La Guerre d'Algérie* (Hachette), Mohammed Harbi et Benjamin Stora arrivent au chiffre de cinq millions de personnes « encore directement concernées dans la France d'aujourd'hui ». A ce chiffre, sans doute faut-il ajouter tous ceux que la guerre d'Algérie continue de hanter parce qu'il s'agit de cette sorte de guerre qui n'épargne personne et ne se termine pas avec l'arrêt des combats. Signe prémonitoire, ce fut d'ailleurs longtemps une guerre qui ne voulait

pas dire son nom... Le fait est qu'elle n'est jamais tombée dans le domaine exclusif des historiens et qu'elle se prolonge indéfiniment dans les consciences sous forme d'un malaise né de l'enchevêtrement de plusieurs raisons. Revue des sept principales d'entre elles.

LES MOTS ET LES CHOSES

En haut : A Alger, De Gaulle lance : « Je vous ai compris ! » au balcon du Gouvernement général, le 4 juin 1958. Ci-contre : des réfugiés en provenance d'Algérie arrivent à Marseille, en 1962.



1 Une guerre coloniale ?

Même pour les défenseurs de l'Algérie française, fondant leur conviction sur le fait que l'Algérie était française depuis plus longtemps que Nice et la Savoie (cédés par le Piémont à la France en 1860) et que les « indigènes » avaient des difficultés à se penser eux-mêmes comme nation (Ferhat Abbas disait avoir cherché l'Algérie dans les livres et les cimetières et ne pas l'y avoir trouvée), le climat idéologique dominant a diffusé le sentiment que la guerre d'Algérie était bel et bien une guerre coloniale. Une guerre qui opposait certes deux colonisateurs, puisque les Arabes n'ont conquis l'Algérie qu'à partir du VII^e siècle au prix de violences contre les populations locales pareilles à celles infligées par Bugeaud, mais qui relevait du colonialisme tel qu'il fut conçu par la III^e République comme « œuvre civilisatrice ». Or celui-ci, c'est le moins que l'on puisse dire, est passé de mode.

2 Une triple guerre civile ?

Derrière le schéma simpliste d'une guerre entre Français et Algériens se cachait en réalité une triple guerre civile : une guerre algéro-algérienne, une guerre franco-algérienne et une guerre franco-française, chacune se subdivisant en divers affrontements.

La guerre algéro-algérienne a opposé le FLN (Front de libération nationale), un mouvement terroriste à vocation totalitaire, au MNA (Mouvement national algérien), une organisation indépendantiste rivale fondée par Messali Hadj. Elle a fait plus de 4 000 morts sur le seul territoire métropolitain pour le contrôle de la communauté immigrée, et a provoqué le massacre à Melouza de 315 villageois pro-MNA, le 28 mai 1957. Au sein même du FLN, se sont multipliés les exécutions sommaires, les tortures, les conflits ethniques ou les querelles de chefs. Sans oublier les affrontements entre wilayas au cours de l'été 1962, les unes soutenant



© ROGER-VIOLETTE.

Ben Bella et les autres, le GPRA (le gouvernement provisoire constitué par le FLN le 19 septembre 1958 au Caire).

La guerre franco-algérienne a opposé l'ALN, la branche armée du FLN, à l'armée française. Mais cet affrontement ne fut classique qu'en apparence, car du côté français combattaient quelque 200 000 harkis, moghaznis, tirailleurs ou membres des groupes mobiles de sécurité. Soit quatre fois plus que les forces de l'ALN qui n'ont jamais dépassé 50 000 hommes en armes.

La guerre franco-française, enfin, a vu un certain nombre de militants d'extrême gauche s'engager dans les réseaux de soutien aux nationalistes algériens (les « porteurs de valises »), devenir des déserteurs de l'armée française et passer dans le camp ennemi avec armes et bagages, ou choisir comme insoumis l'exil en Suisse; et, pour

finir, elle a mis aux prises dans une lutte à mort les combattants de l'OAS et des militaires ou des policiers loyalistes, aidés des fameuses « barbouzes », polices parallèles gaullistes qui n'hésitèrent pas à coopérer avec le FLN et à pratiquer la torture.

De ce panorama complexe on peut donc au moins tirer la conclusion qu'il n'y a pas eu « une » mais « des » guerres d'Algérie.

3 La victoire de la terreur ?

La stratégie des organisateurs de la « Toussaint rouge » consistait à unifier la rébellion derrière un parti unique et à créer une situation irréversible par la terreur. Le terrorisme fut donc l'arme privilégiée du FLN : on a ainsi compté 112 explosions durant le seul mois de



GUERRE CIVILE Des soldats français et harkis avec un prisonnier fellagha dans le Sud-Constantinois, en juin 1961. Côté français, 200 000 harkis et moghaznis combattaient les 50 000 hommes de l'ALN.

janvier 1957. Trois attentats pour le seul 30 septembre de l'année précédente, dont deux dans des lieux particulièrement fréquentés : la Cafétéria de la rue Michelet et le Milk Bar de la rue d'Isly au moment où passait devant celui-ci une colonie d'enfants. Ce terrorisme a provoqué l'usage de la torture qui fut une pratique régulière de tous les acteurs de la tragédie, notamment pendant toute l'année 1957, lors de la bataille d'Alger que Massu avait ordre de gagner, et qu'il a indiscutablement gagnée (le démantèlement des réseaux a permis la levée du couvre-feu) au prix, affirme-t-il, de 300 tués chez les terroristes, mais certainement bien davantage. Si l'inacceptable a eu lieu de la part de l'armée française (à qui avait été confiée une besogne de police par une autorité politique débordée), c'est qu'il y a eu des moments où les circonstances

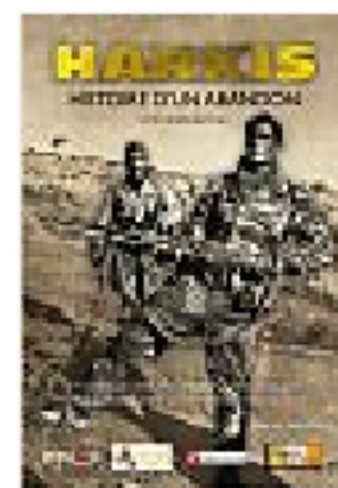
ont commandé à des hommes dépassés par les événements : mais que faire lorsque l'on tient un terroriste qui a posé une bombe prête à exploser ? La guerre d'Algérie fut donc le type même de ces conflits qui se doublent de conflits moraux que l'on croit, dans l'intimité de sa conscience, avoir résolu une fois pour toutes jusqu'au jour où l'on apprend que lors d'une expérience en laboratoire, où les défauts de réponse du sujet interrogé devaient être sanctionnés par des décharges électriques, la grande majorité des « interrogateurs », choisis dans un échantillon représentatif de la population, n'avaient pas hésité à presser le bouton, encore et encore !

histoire

LES ENFANTS DE L'OUBLI

Harkis, histoire d'un abandon Marcela Feraru

C'est un mot entendu depuis cinquante ans sans que l'on sache toujours si c'est une fierté, une insulte, un état. Pour comprendre ce que signifiaient ces cinq lettres – harki –, Marcela Feraru s'est plongée dans l'histoire de ces centaines de milliers de Français d'origine algérienne qui, pendant les combats puis après l'indépendance de l'Algérie, ont pris le parti de la France jusqu'à le payer de leur vie. Leur destin apparaît comme une longue errance, celle du fils que le père refuse d'aimer, d'accueillir et même de reconnaître. Marcela Feraru a suivi l'enquête de Karima Chalaal. Cette fille de harki, doctorante en sociologie et titulaire d'une bourse d'étude du Secours de France (qui a commandité le film, en partenariat avec la chaîne Histoire et l'ECPAD), cherche à comprendre le choix des siens qui, abandonnés par leur propre patrie, se sont murés dans le silence. Marcela Feraru ne filme pas en historienne, mais en journaliste. Comme Albert Londres, elle plonge la plume dans la plaie. C'est sans doute pour cela que ce documentaire poignant sonne si juste. **VTV**



Diffusé sur la chaîne Histoire, le 1^{er} juin, à 22 h 20
DVD disponible auprès du Secours de France
29, rue de Sablonville
92200 Neuilly-sur-Seine
01 46 37 55 13.



4 Qui a gagné la guerre d'Algérie ?

Au début des années 1960, les wilayas de l'intérieur étaient réduites à quia et survivaient d'autant plus mal qu'elles étaient également abandonnées à leur sort par Houari Boumediene, le chef de l'armée des frontières stationnée en Tunisie et au Maroc, qui préparait dans l'ombre sa prise de pouvoir. Les grandes opérations du plan Challe ratissant d'ouest en est le territoire n'avaient laissé aucune chance aux rebelles dont les effectifs avaient fondu de moitié en l'espace d'un an tandis que le nombre des musulmans combattant dans

l'armée française atteignait dès novembre 1959 le chiffre de 182 000 dont près de 60 000 harkis. Et leur recrutement ne faisait que croître. Pour le seul mois de mai de cette même année 1959, on comptait mille fellaghas ralliés, la plupart avec leurs armes, et les désertions étaient tombées en moyenne, chaque mois, à 1,4 pour 1 000 musulmans contre 4,5 un an plus tôt. Sans compter l'œuvre de protection médicale et de promotion sociale des SAS auprès de la population pour gagner sa confiance et parfois son cœur. Or, de cette double victoire militaire et sociale constituant une forte base de négociation, il n'est sorti que du malheur. Au point que ce paradoxe d'une guerre gagnée militairement et – mal – perdue politiquement ferait, dit-on, dans certains think tanks militaires, figure de cas d'école.

5 De Gaulle a-t-il menti ?

Malgré les justifications les plus subtiles, rien ne pourra faire que le général De Gaulle n'ait pas crié : « Vive l'Algérie

française », à Mostaganem le 6 juin 1958; rien ne pourra faire qu'il n'ait pas dit, à Oran, le même jour, que l'Algérie était « terre française aujourd'hui et pour toujours », et à Bône, le lendemain, que « dans toute l'Algérie, il n'y a que des Français à part entière, avec les mêmes droits et les mêmes devoirs », etc. Rien ne pourra faire qu'il n'ait pas affirmé devant Hélié de Saint Marc et ses camarades parachutistes : « Moi vivant, jamais le drapeau FLN ne flottera sur Alger », et engagé l'armée à garantir devant les populations le maintien de la France en Algérie, allant jusqu'à lui donner pour mission, outre la pacification, de travailler à « ce rapprochement des âmes qui est la condition de l'avenir » (23 octobre 1958), ce qui n'a pu que pousser de nombreux officiers à s'engager sur l'honneur devant leurs harkis et les rebelles ralliés à ne jamais les abandonner. Rien ne pourra donc faire que de nombreux Français ne voient pas dans ses engagements réitérés ce que certains politologues qualifient de « plus grande trahison de la V^e République » (Alain Duhamel). Certes, l'essence du politique ne se confond pas avec la morale, mais la



LE PLAN CHALLE Après la bataille d'Alger, le général Maurice Challe (*ci-contre*) remplaça, le 12 décembre 1958, le général Salan et prit le commandement militaire de l'Algérie. Il mit en œuvre une suite d'actions qui asphyxièrent la branche armée du FLN. Le 22 avril 1961, il fit partie des quatre généraux qui se rebellèrent contre De Gaulle.



FAUX-SEMBLANTS Ci-dessus : affiche de 1958. A gauche : des soldats français sont évacués en hélicoptère. La victoire militaire et sociale de la France s'est conclue en défaite politique.

politique aussi a sa morale qui est de protéger ses nationaux et d'assurer la concorde civile. Rétrospectivement, chacun constate que ce « mensonge primordial » était gros de la tragédie qui a suivi. D'autant que le chef de l'Etat n'a pas hésité ensuite à donner l'ordre, le 3 avril 1962, de désarmer les harkis, puis de faire rapatrier de force en Algérie ceux que leurs officiers avaient réussi à sauver du massacre, à poursuivre ensuite lesdits officiers, et à imposer, le 4 mai 1962, au gouvernement, de considérer que « l'intérêt de la France a cessé de se confondre avec celui des pieds-noirs ». Comment ne pas voir dans cette exclusion d'une catégorie de Français hors de la communauté nationale une atteinte décisive au lien social dont on déplore aujourd'hui la disparition ?

6 Accords ou capitulation ?

De son appel à la « paix des Braves » (23 octobre 1958) au discours sur l'autodétermination (16 septembre 1959), De Gaulle, à la recherche d'un interlocuteur algérien introuvable, a multiplié les concessions sans contrepartie face à un FLN qui, conscient de n'avoir aucune chance d'être l'unique interlocuteur s'il déposait les armes, a maintenu la pression des attentats. Or, lorsqu'au milieu de ce

À LIRE

Oran, 5 juillet 1962. Un massacre oublié Guillaume Zeller, préface de Philippe Labro

Longtemps, Guillaume Zeller, jeune et brillant journaliste, n'a pas cru les récits de ceux qui racontaient la chasse aux Européens, le 5 juillet 1962, à Oran, devant une police sans réaction. Le petit-fils du général André Zeller (l'un des quatre généraux insoumis qui tentèrent de s'élever contre la politique du général De Gaulle en Algérie) connaissait les exagérations que font naître les défaites, les blessures et les rancunes. Pour savoir et comprendre, il s'est plongé dans les récits de ce massacre, a cherché dans les archives, a rencontré les témoins. Il en a tiré un ouvrage remarquablement composé, étouffant comme un après-midi d'orage de l'autre côté de la Méditerranée. Page après page, Zeller montre comment le cynisme politique, les bas instincts de l'idéologie, les manipulations des masses peuvent rejoindre les destins particuliers et provoquer un bain de sang. Sans jamais verser dans le récit larmoyant, il suit la leçon d'Antigone en jetant un peu de terre sur des centaines de victimes sans sépulture historique. Et leur dresse un émouvant mausolée. *VTV* Tallandier, 240 pages, 17,90 €.



chaos surgit un espoir avec la main tendue de Si Salah, le chef de la wilaya IV (Algérois), reçu secrètement à l'Élysée le 10 juin 1960, après deux rencontres (les 28 et 31 mars à Médéa) avec les émissaires du chef de l'Etat, Bernard Tricot et le lieutenant-colonel Mathon, De Gaulle ne s'en saisit pas. Il profite au contraire de l'occasion pour lancer, le 14 juin, un appel à la négociation aux « dirigeants de l'insurrection » lesquels, se sachant doublés par les maquisards de l'intérieur, grâce peut-être à certaines fuites, répondent positivement. C'est le début de la négociation des accords d'Évian au cours desquels le GPRA va regagner sur le plan politique les positions perdues sur le plan militaire. Considérant la solution de l'indépendance « avec un cœur parfaitement tranquille » (11 avril 1961), usant même du terme de « dégageant » (6 septembre 1961), De Gaulle, impatient, décide en effet de céder sur tout, y compris sur le Sahara qu'il avait lui-même, dans ses discours précédents, toujours tenu à distinguer soigneusement de l'Algérie, ne cessant de répéter à Louis Joxe : « Le pétrole, c'est la France et seulement la France. »

Refusant, après la signature du cessez-le-feu (18 mars 1962), et malgré les alertes répétées, tout recours aux forces de l'ordre (unités de l'armée et de gendarmerie), encore massivement présentes sur place pour faire appliquer les dispositions qui assuraient théoriquement la protection des ressortissants français aux termes des accords, les autorités tant militaires que civiles ont laissé au surplus se perpétrer les pires des crimes sous leurs yeux. « Eh bien, vous souffrirez ! » avait lancé le chef de l'Etat, le 18 janvier 1960, au député algérien Laradji qui s'inquiétait des souffrances à venir. Bilan de ce mépris : entre 50 000 et 70 000 harkis massacrés dans des conditions épouvantables et 1 630 Européens enlevés, pour les trois quarts après la signature des accords (18 mars 1962). Sans oublier la liste de 3 000 noms d'activistes livrée par les barbouzes au FLN. En couvrant la politique de « nettoyage ethnique » du FLN qui visait à pousser les pieds-noirs à l'exode, les accords d'Évian n'ont été somme toute que l'habillage diplomatique d'une liquidation. Voire d'une capitulation qui n'osait pas dire son nom.

7 La guerre d'Algérie est-elle terminée ?

Après la proclamation de l'indépendance, les heurts entre nationalistes algériens ont fait douter certains d'entre eux de la réalité du fait national algérien. Non seulement le « mythe du retour » des émigrés au pays – credo de la communauté algérienne en France – s'est évanoui aussitôt, mais l'Algérie a connu un pic migratoire sans précédent : du 1^{er} septembre 1962 au 11 novembre inclus (soit plus de deux mois après l'indépendance!), 91 744 entrées d'Algériens sont enregistrées dans l'Hexagone. Et ce n'est qu'un début. Depuis, face à ce flux, la V^e République – comme la III^e – a mené une politique qui a été un contresens permanent : « *Au temps de la colonisation, expliquait Alain-Gérard Slama dans *Le Figaro Magazine* du 16 mars 2002, nous avons plaqué sur le sol algérien nos principes universalistes, laïques et assimilateurs, alors que outre-Méditerranée, seule une politique multiculturelle aurait permis une évolution sans violence. Après l'indépendance, et face à une immigration massive, nous avons fait du multiculturalisme sur notre propre sol, alors que seule une politique assimilatrice aurait permis de maîtriser un processus chargé de violence.* » Conclusion de l'éditorialiste : « *On a presque réussi cette folie : importer en France la guerre d'Algérie.* »

ALGÉRIE
13 MAI 1958
5 JUILLET 1962
Henri-Christian Giraud



A paraître
 le 7 juin
 Michalon
 220 pages
 16 €



LE GRAND DÉPART

91 000 Algériens ont débarqué en France entre septembre et novembre 1962, fuyant le chaos consécutif aux combats entre wilayas, qui auraient fait 15 000 morts parmi les nationalistes et la population.

© DALMAS/SIPA. EN BAS : © MUSÉE DE L'ARMÉE, DIST. RMN/CHRISTOPHE CHAVAN / SERVICE DE PRESSE.

EXPOSITION

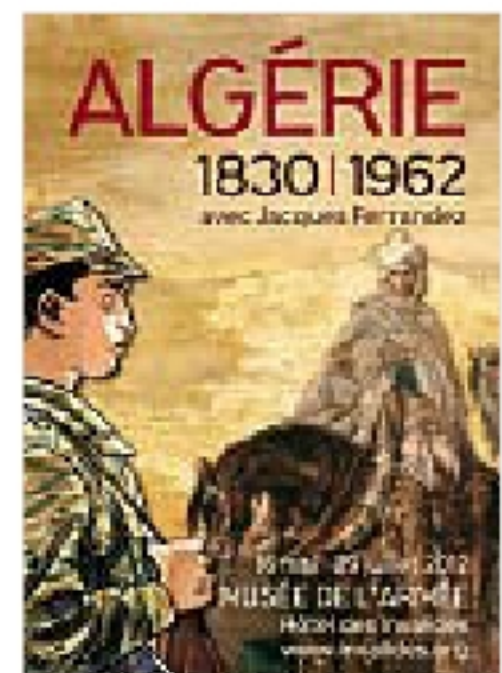
« Algérie 1830-1962 »

Le musée de l'Armée consacre une exposition exceptionnelle à l'histoire

de l'Algérie abordée sous l'angle de la présence militaire française depuis la conquête de 1830 jusqu'à l'indépendance en 1962.

250 peintures, des documents officiels, des photos, des films, des coupures de presse jalonnent un parcours très pédagogique. On peut y voir aussi de nombreuses planches des bandes dessinées de Jacques Ferrandez qui, dans *Carnets d'Orient*, retrace en dix volumes l'histoire d'une famille de pieds-noirs de la conquête de l'Algérie jusqu'à l'indépendance (Casterman).

Musée de l'Armée, hôtel des Invalides, Paris, du 16 mai au 29 juillet 2012. Tél. : 01 44 42 38 77.



COMMÉMORATION

Par Michel De Jaeghere, Vincent Tremolet de Villers et Henri-Christian Giraud

La Guerre d'Algérie. Histoire d'une déchirure

Alain-Gérard Slama

A mi-chemin du récit historique et de l'essai, la brillante synthèse réalisée par Alain-Gérard Slama réussit le pari de dégager avec une clarté saisissante les lignes de force de la tragédie sans rien sacrifier des mille complexités qui font de la guerre d'Algérie, bien plutôt qu'une guerre coloniale, une triple guerre civile. La variété de l'information le dispute à la profondeur des vues et à l'équité du regard porté sur tous les acteurs du drame. Aux antipodes de tout manichéisme, elles font de ce précieux petit livre celui que l'on voudrait donner à lire à ceux qui n'ont du conflit que la connaissance superficielle que véhiculent les clichés de la pensée dominante. *M De J Gallimard, « Découvertes Gallimard », 176 pages, 14,60 €.*



Un silence d'Etat

Jean-Jacques Jordi

Spécialiste de l'histoire des migrations en Méditerranée, Jean-Jacques Jordi, qui a déjà consacré plusieurs livres à l'exode des pieds-noirs, s'attaque au problème largement occulté des disparus civils européens de la guerre d'Algérie. L'auteur, qui a bénéficié de l'ouverture de nombreux fonds d'archives, révèle l'impensable : il y a eu davantage d'Européens, hommes, femmes et enfants, enlevés après les accords d'Evian et l'indépendance de l'Algérie qu'en pleine guerre ! Et cela, sous les yeux des autorités françaises, tant civiles que militaires, qui disposaient pourtant des moyens d'empêcher ces abominations, mais qui sont restées l'arme au pied comme le leur avait ordonné le chef de l'Etat. L'auteur révèle également, preuves à l'appui, que ces enlèvements avaient un but précis : pousser les Français d'Algérie à partir. Après la lecture de cette enquête scientifique à la sobriété bouleversante, on se dit que la France n'a pas fini d'avoir mal à l'Algérie. *HCG Soteca, 200 pages, 25 €.*



La Tragédie dissimulée. Oran, 5 juillet 1962

Jean Monneret

Spécialiste de la guerre d'Algérie, Jean Monneret a consacré un essai décisif à cette journée du 5 juillet 1962 où Oran fut le théâtre d'une chasse aux Européens sous le regard

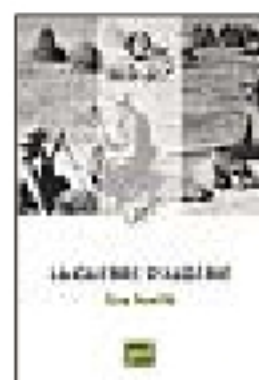
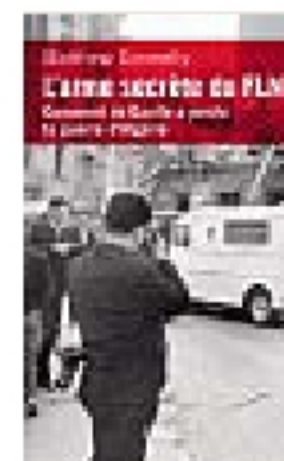


impassible des forces de l'ordre françaises. Une tragédie dissimulée dont les cadavres continuent de remonter à la surface. *VTV Michalon, 190 pages, 17 €.*

L'Arme secrète du FLN. Comment De Gaulle a perdu la guerre d'Algérie

Matthew Connelly

Dans un brillant essai, Matthew Connelly répond à l'obsédante question : comment la France a-t-elle pu perdre politiquement une guerre gagnée militairement ? Il montre de quelle manière le FLN a su jouer des médias, de ses soutiens à l'ONU et aux Etats-Unis pour transformer une cuisante défaite sur le terrain en victoire éclatante. *VTV Payot, 512 pages, 30 €.*



La Guerre d'Algérie Guy Pervillé

C'est à Guy Pervillé, l'un de nos meilleurs spécialistes de la

décolonisation, que la collection « Que sais-je ? » a demandé de rédiger le volume consacré à la guerre d'Algérie. Il a réalisé une remarquable synthèse (aussi serrée dans le récit qu'éclairante dans l'analyse) qui commence en 1830 avec la conquête et s'achève aujourd'hui sur cette interrogation : la guerre d'Algérie est-elle vraiment terminée ? *VTV PUF, « Que sais-je ? », 128 pages, 9 €.*

De Gaulle et l'Algérie française

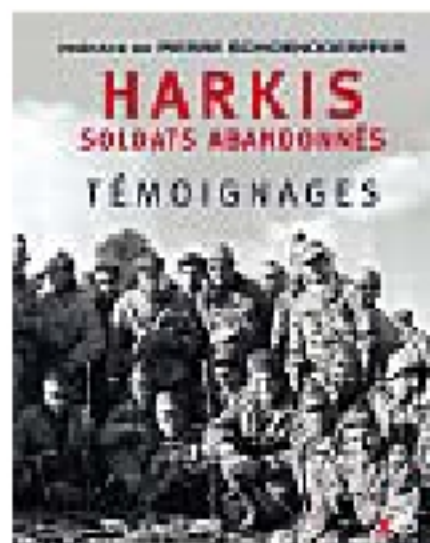
Michèle Cointet

Le récit objectif et documenté du revirement d'un homme porté au pouvoir par les partisans de l'Algérie française en 1958 et signataire, quatre ans plus tard, d'une paix qui satisfaisait toutes les demandes du FLN. Publié en 1996, cet ouvrage qui a fait date reparaît en avril dans la collection « Tempus ». *VTV Perrin, « Tempus », à paraître le 12 avril, 10 €.*



Atlas de la guerre d'Algérie Guy Pervillé

Avec ce volume consacré à la guerre d'Algérie, les éditions Autrement montrent une fois de plus un savoir-faire inégalé dans l'art de raconter l'histoire par les cartes, les statistiques, les graphiques. Guy Pervillé commente ces documents historiques, géopolitiques, démographiques, militaires indispensables à la compréhension profonde d'un conflit trop souvent déformé par l'idéologie et le militantisme. *VTV Autrement, 72 pages, 17 €.*



Harkis, soldats abandonnés Témoignages

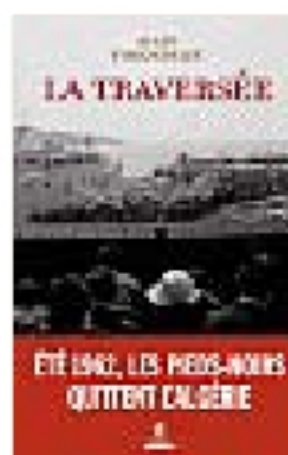
Six harkis et quatre « hommes d'honneur » (dont les généraux Faivre et Meyer) qui ont partagé, un moment, leur destinée, donnent ici leur témoignage. Pierre Schoendoerffer, qui préface le livre, se souvient d'une rencontre avec des harkis installés en Ardèche, alors qu'il préparait *L'Honneur d'un capitaine*. « Je ne vous trahirai pas », leur dit-il, sollicitant leur aide. « Il y a des mots que nous ne voulons plus entendre », lui répondit le chef du petit groupe. Les deux hommes sont devenus amis. Soixante ans plus tard, s'adressant à tous ceux qui, malgré la haine et le mépris, ont choisi la France, le cinéaste lance un émouvant « Merci! Et que Dieu vous garde!» VTV XO, 256 pages, 29,90 €.

La Traversée

Alain Vircondelet

Alain Vircondelet a la Méditerranée dans le sang. Dans un remarquable *Albert Camus, fils d'Alger*, il avait, il y a deux ans, dessiné les chemins crayeux, les ruelles étroites et rappelé que l'enfant qui s'allongeait sur le sable, les yeux dans le ciel d'Algérie, était le plus riche des hommes. C'est le chant du départ que reprend ici celui qui a vu sa famille monter sur le *Ville d'Alger* pour rejoindre une métropole grise et hostile. De ce déracinement, l'auteur a fait une œuvre poignante, peut-être parce que les chants des exilés sont les chants les plus beaux. VTV

First Document, 268 pages, 19,90 €.



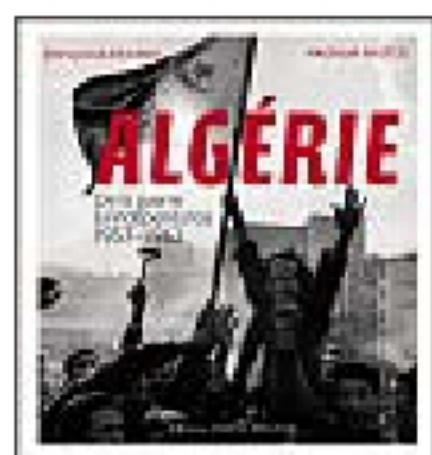
1962, l'été du malheur

Jean-Pax Méfret

Sa rage et sa mélancolie, Jean-Pax Méfret les a chantées, écrites dans les journaux (dont *Le Figaro Magazine*) ou dans de nombreux livres. Dans ses souvenirs d'adolescent, il retrace les heures tragiques de ceux qui, en quelques jours, furent dépossédés d'une terre, jetés en dehors du paradis. Malgré un style sec et frontal, l'auteur ne parvient pas à cacher une plaie encore ouverte. Méfret publiera au mois de mai la suite de ce récit. Le livre s'appelle *Sur l'autre rive...*



1962, ou l'arrivée en métropole, hostile et glaçante comme un hiver normand. VTV Pygmalion, 215 pages, 19 €.



Algérie Jean-Jacques Jordi

L'un des plus brillants spécialistes de la période voit son récit illustré, dans ce magnifique ouvrage, par des clichés des photographes de l'agence Magnum (dont Erich Lessing et Raymond Depardon!). On y contemple les instants de la vie quotidienne, la fumée des barricades et ces minutes oppressantes qui précèdent le déchaînement des foules. VTV Ouest-France, 128 pages, 25 €.

Appelés en terre d'Algérie

Benjamin Stora

De livre en livre

Benjamin Stora construit une œuvre presque entièrement centrée sur le conflit algérien. Ces mois de commémorations donnent lieu à des publications en rafales de l'historien : essais, compendiums, où l'homme de conviction perce souvent sous le chercheur. Dans la collection « Découvertes Gallimard », il rédige le texte d'un volume qui, puisant dans les souvenirs des appelés du contingent, restitue un peu du quotidien de l'armée pendant le conflit. VTV Gallimard, « Découvertes Gallimard », 128 pages, 13,20 €.



L'Algérie en couleurs Tramor

Quemeneur et Slimane Zeghidour

Les éditions des Arènes ont eu l'ingénieuse idée de publier un recueil illustré de photographies d'appelés en Algérie. Ces clichés de l'autre rive pris entre 1954 et 1962 montrent, au-delà de leur charme nostalgique, un peu d'une réalité, difficile à croire aujourd'hui, celle d'une Algérie encore française. VTV

Les Arènes, 216 pages, 29,80 €.



histoire La guerre d'Algérie sur la chaîne Histoire

Fin mai et durant cinq jours, la guerre d'Algérie sera racontée de manière très complète, avec des images d'archives et des interviews d'historiens, militaires, harkis, anciens membres de l'OAS ou de l'ALN, dans une série de documentaires pour certains inédits comme *De Gaulle et l'armée* ou *L'OAS racontée par l'OAS*, pour d'autres rediffusés (*Harkis, histoire d'un abandon*). Précis et informé.

Histoire, du dimanche 27 mai au vendredi 1^{er} juin, tous les soirs, à partir de 20 h 35.



© KILAOHM PRODUCTIONS.

Le numéro un des romans historiques

« **UNE FORMIDABLE
FRESQUE HISTORIQUE
À LA FAÇON
D'UN KEN FOLLETT. »**

Blaise de Chaballier - *Le Figaro littéraire*



Anne Carrière

 Roman



© JOHN FOLEY/OPALE.

LA GUERRE D'ALGÉRIE S'EST-ELLE TERMINÉE LE 19 MARS 1962 ?

Loin de clore définitivement le conflit, les accords d'Evian de 1962 ont été suivis d'une vague de terreur contre les Français d'Algérie et les musulmans fidèles à la France.

Au début de chaque année, le ministère de la Culture et de la Communication publie un fascicule recensant les commémorations nationales prévues pour les douze mois à venir, chaque anniversaire étant présenté par un spécialiste. En vue de l'édition 2012, Guy Pervillé, professeur à l'université de Toulouse-Le Mirail et historien reconnu de la guerre d'Algérie, avait été prié de fournir un article sur la période située entre la signature des accords d'Evian, le 18 mars 1962, et l'accession de l'Algérie à l'indépendance, le 3 juillet 1962. Mais dans la brochure publiée, de longs passages de cette note consacrée à la fin de la guerre d'Algérie ont été coupés, notamment ceux qui racontaient les violences qui se sont déroulées sur le sol algérien après les accords d'Evian. Sur son site, Guy Pervillé s'interroge : « *Pourquoi cet acte de censure ?* » (1).

Le conflit algérien a-t-il pris fin avec les accords d'Evian ? Politiquement, du côté français, peut-être. Mais l'historien est obligé de constater que le cessez-le-feu proclamé le 19 mars 1962 n'a en rien entravé la terreur qui s'est dès lors déchaînée contre les Français d'Algérie et les musulmans attachés à la France.

C'est en juin 1960 que commencent les négociations avec le gouvernement provisoire de la République algérienne (GPRA), émanation du mouvement indépendantiste qui a engagé, en 1954, la lutte armée contre la souveraineté française en Algérie. En janvier 1961, par référendum, 75 % des Français approuvent le droit à l'autodétermination de l'Algérie. Ni le putsch des généraux, en avril 1961, ni l'apparition de l'OAS, dans les semaines qui suivent, ne ralentissent le processus qui aboutit, le 18 mars 1962, aux accords signés à Evian entre le gouvernement français et le GPRA.

Ces accords prévoient la formation d'un Etat algérien au terme d'une période de trois à six mois durant laquelle le territoire restera gouverné par un exécutif provisoire franco-algérien. Le futur Etat devra garantir les droits de tous les habitants de l'Algérie, y compris ceux de souche européenne. A l'issue de cette période transitoire, un référendum confirmera l'Etat algérien et ratifiera les accords d'Evian. Aux termes de la convention signée le 18 mars, un cessez-le-feu entrera en vigueur le 19 mars, à midi.

Le GPRA, cependant, n'est pas reconnu par tous les acteurs de l'indépendance algérienne. Ni Ahmed Ben Bella, pionnier du FLN et prisonnier en France depuis 1956, ni le colonel Houari Boumediene, chef de l'ALN basée en Tunisie et au Maroc, n'ont été associés aux négociations. Ne se sentant pas liés par les accords d'Evian, ils vont continuer le combat à leur manière.

Le 26 mars, une manifestation de pieds-noirs, interdite mais pacifique et désarmée, est mitraillée par la troupe française, rue d'Isly, à Alger : le bilan est de 49 morts et de près de 200 blessés. Le 8 avril, un référendum qui se tient uniquement en métropole approuve les accords d'Evian par 90 % des suffrages exprimés. Le 13 avril, l'exécutif provisoire franco-algérien est installé. Le 20 avril, l'arrestation du général Salan, chef de l'OAS, laisse le champ libre aux éléments les plus radicaux de l'organisation : ses attentats deviennent quotidiens. Cette violence, suicidaire et désespérée, n'est toutefois pas la seule.

A partir du 17 avril 1962, comme le rappelle Guy Pervillé, le FLN déclenche en effet une vague d'enlèvements contre la population française dans les agglomérations d'Alger et d'Oran, mais aussi dans le bled. On recensera (chiffre officiel) 3 093 personnes enlevées ou arbitrairement arrêtées. Toutes ne seront pas libérées. Ce drame occulté des disparus civils européens de la guerre d'Algérie vient de faire l'objet d'une étude scientifique de la part de Jean-Jacques Jordi. Cet historien évalue à 1 630 le nombre de victimes jamais retrouvées, dont 1 300 entre le cessez-le-feu du 19 mars et la fin de l'année 1962. Mais ce qu'établit surtout Jordi, c'est que le FLN et son bras armé, l'ALN, ont été directement responsables de ces « disparitions », dont le but était de faire partir les Français d'Algérie, et que les dirigeants indépendantistes n'ont à aucun moment désavoué ces pratiques, de même que le gouvernement français, qui était au courant des faits, n'est jamais intervenu autrement que par des protestations diplomatiques, alors que l'armée avait encore la faculté d'agir en Algérie (2).



PRINTEMPS ROUGE Face-à-face des manifestants favorables à l'Algérie française et du 4^e régiment de tirailleurs, rue d'Isly, le 26 mars 1962. Ouvrant le feu sur une foule désarmée, les troupes françaises feront 49 morts et 200 blessés.

Le 14 mai, la zone autonome d'Alger du FLN rompt ouvertement le cessez-le-feu en provoquant une série d'attentats. Tout en demandant au GPRA de les désavouer, le président de la République, le général De Gaulle, cédant à la pression des événements, accepte que la date du référendum algérien soit avancée au 1^{er} juillet, proposition de l'exécutif provisoire où les Français sont minoritaires.

Depuis le mois de mars, selon la formule tristement célèbre, les pieds-noirs ont en réalité le choix entre la valise ou le cercueil. Pendant que les villes s'embrasent dans une folle et ultime bataille entre l'OAS et le FLN, ils embarquent par centaines de milliers – 700 000 en quatre mois – abandonnant tout derrière eux.

Parallèlement, un autre drame s'amorce : celui des 200 000 supplétifs musulmans de l'armée française, soldats qui ont cru en la parole de la France. Dès le 19 mars, ils sont désarmés par l'armée française, leurs unités sont dissoutes. Pour le FLN, les harkis sont des traîtres. Les menaces et les agressions à leur rencontre commencent. Or leur rapatriement en France n'est pas prévu. Par des filières clandestines, certains officiers font passer leurs hommes en métropole, mais le 12 mai, Louis Joxe, ministre des Affaires algériennes, ordonne de les renvoyer en Algérie. Le même jour, le ministre des Armées, Pierre Messmer, commande une enquête sur les départs clandestins de harkis, réclamant des sanctions pour les officiers qui les ont organisés.

Le 1^{er} juillet, le référendum algérien – où les pieds-noirs n'ont pas le droit de vote – ratifie les accords d'Evian par 99 % des suffrages exprimés. Le 3 juillet, la France reconnaît l'indépendance du territoire. Le 5 juillet 1962, premier jour de la République algérienne, à Oran, la fête tourne à la chasse aux Européens. Un massacre, commis sous l'œil des forces françaises, qui ont reçu l'ordre de ne pas bouger, fait 700 victimes, dont la moitié des corps n'ont pas été récupérés. Le journaliste Guillaume Zeller souligne, dans une

passionnante enquête sur cette tragédie oubliée, que « *le massacre du 5 juillet remet en cause le dogme du 19 mars selon lequel la paix serait revenue en Algérie après les accords d'Evian* » (3).

Quant aux harkis, c'est au lendemain de la proclamation de l'indépendance qu'ils sont systématiquement liquidés, ou emprisonnés. Selon le général Maurice Faivre, historien et spécialiste de la guerre d'Algérie, de 60 000 à 80 000 Français musulmans ont été tués ou ont disparu en Algérie entre 1962 et 1966 (4).

« *Les accords d'Evian, conclus par le gouvernement français comme la "solution du bon sens", se révélèrent donc une utopie qui échoua à ramener une vraie paix en Algérie.* » Commémorer la fin de la guerre d'Algérie, c'est aussi raconter l'histoire de cette tragédie. *S*

(1) <http://guy.perville.free.fr>

(2) Jean-Jacques Jordi, *Un silence d'Etat. Les disparus civils européens de la guerre d'Algérie*, Soteca, 200 pages, 25 €.

(3) Guillaume Zeller, *Oran, 5 juillet 1962. Un massacre oublié*, Tallandier, 240 pages, 17,90 €.

(4) *Harkis, soldats abandonnés. Témoignages*, préface de Pierre Schoendoerffer et introduction du général Maurice Faivre, XO Editions, 256 pages, 29,90 €.

HISTORIQUEMENT INCORRECT

Jean Sévillia



Fayard
360 pages
20 €

L'histoire en filature

Historien de la Révolution et du premier Empire, Président du conseil scientifique du *Figaro Histoire*, Jean Tulard évoque son itinéraire dans *Détective de l'histoire*. Il publie un *Dictionnaire amoureux de Napoléon*.

Vous racontez dans *Détective de l'histoire* que vous êtes devenu historien par hasard.

Au sortir du lycée Louis-le-Grand, je devais effectivement faire mon droit et je me destinais à être juge d'instruction. Un problème d'inscription m'a conduit à faire plutôt de l'histoire. Soixante ans plus tard, j'en suis toujours là. J'aimais les livres, les dictionnaires, les bibliothèques. Ne pouvant être magistrat, je me suis résigné à être historien. Comme beaucoup, mon goût pour l'histoire avait été éveillé, enfant, par la lecture des *Trois Mousquetaires*. Et devenir historien, c'était faire au fond le même métier que les juges d'instruction. Chaque fois que j'écris un livre, je mène en effet une enquête et j'instruis un dossier. Comme le juge d'instruction, je ne tranche pas, je m'efforce d'être équitable en instruisant

à charge et à décharge. Comme lui, je ne juge que sur pièces.

J'ai toujours recommandé à mes élèves de s'en tenir aux faits et d'éviter les adjectifs, qui sont souvent le support de clichés : le « fourbe Louis XI » s'était fait surprendre comme un bleu à Péronne; le « faible Louis XVI » était un colosse, un homme de culture et un savant qui fut confronté à des événements exceptionnels auxquels peu d'hommes auraient été capables de faire face.

L'historien, comme le juge d'instruction, ne doit-il cependant pas conclure ?

Il peut évidemment donner une orientation, mais seulement avec prudence, et bardé de preuves et de références. J'ai toujours trouvé un peu inquiétante la propension de certains historiens à donner

des interprétations définitives aux événements. C'est extrêmement dangereux, car on n'est jamais sûr de disposer de tous les éléments. Les exemples récents des polémiques entretenues sur le prétendu empoisonnement de Napoléon ou l'évasion de Louis XVII montrent comment les théories les plus élaborées, les plus subtiles, peuvent s'effondrer brutalement avec le progrès des connaissances. Je m'inscris, quant à moi, dans l'école de Jullian, Lavis, Seignobos et Langlois, l'école positiviste, qui voue, d'abord, un culte au document et proclame que l'on ne peut rien avancer sans preuve. C'est une conception qui fait de l'historien un homme dont le métier est d'abord de dépouiller des archives, et dont le plus grand plaisir est de découvrir une boîte poussiéreuse qui n'a, visiblement, jamais été ouverte et qui contient des documents qui n'ont, avant lui, jamais fait l'objet d'un sérieux examen.

Cela n'interdit pas, bien sûr, de proposer des hypothèses, pourvu qu'on le fasse avec des points d'interrogation. Cela suppose que l'on se livre, surtout, à la critique de ces documents : qu'on les replace dans leur contexte pour comprendre, sans anachronisme, ce qu'ont voulu dire leurs auteurs; qu'on évalue leur fiabilité en les recoupant. Personne n'aurait, par exemple, l'idée d'écrire l'histoire en prenant pour argent comptant

NAPOLÉONS

Albert Dieudonné dans le *Napoléon* d'Abel Gance (1927). Auteur du *Guide des films* (Robert Laffont), Jean Tulard (à droite, devant *Le Sacre de Napoléon*, par David) a recensé trois cents œuvres cinématographiques dans lesquelles apparaît Napoléon.



les *Mémoires d'outre-tombe*. Il est pourtant probable que la scène fameuse où le vicomte met en scène Fouché et Talleyrand, «*le vice appuyé sur le bras du crime*», allant se mettre en 1815 à la disposition de Louis XVIII, a réellement eu lieu. Elle est tellement belle que Chateaubriand pourrait l'avoir inventée. Mais nous en avons d'autres témoignages, notamment le journal de Madame de Chateaubriand et les *Mémoires* de Beugnot. Les documents disponibles, en revanche, ne confirment pas la noble attitude que Chateaubriand prétend avoir prise en 1804 au lendemain de l'exécution du duc d'Enghien. Un tri est donc nécessaire. Cela ne vaut pas seulement pour Chateaubriand. La duchesse d'Abrantès (Laure Junot) raconte souvent n'importe quoi dans ses *Mémoires* : on la surnommait la duchesse d'Abracadabrantès. J'ai débuté sur Napoléon, en 1971, avec une bibliographie critique qui faisait le ménage des *Mémoires* du premier Empire pour distinguer le bon grain de l'ivraie et éviter que les mêmes erreurs soient indéfiniment reproduites. Dans ma biographie de Napoléon, en 1977, j'ai fait suivre mon récit d'un «*état des lieux*» des questions disputées. Celui-ci est par nature changeant, au gré des progrès de la recherche. Nous croyons ainsi que Rostopchine a brûlé Moscou, mais nous n'en sommes après tout pas absolument certains. Cela peut être remis en question un jour par de nouvelles découvertes. L'historien est par nature un sceptique. Cela correspondait à mon tempérament.

Vous avez abondamment pratiqué le genre de la biographie (Murat, Napoléon, Fouché...). Or celle-ci ne se nourrit pas seulement de documents, mais aussi d'introspection psychologique...

Je suis très étranger à la biographie romancée à la Stefan Zweig ou André Maurois. Il faut certes tenter de pénétrer dans le cerveau du personnage, mais en sachant qu'une part de lui restera

© RAPHAEL GAILLARDE/LE FIGARO MAGAZINE.



inaccessible. Si le personnage a laissé des Mémoires, cela peut aider l'historien à entrer dans ses pensées. Mais s'il a écrit des Mémoires, c'est probablement parce qu'il avait quelque chose à cacher. Dans le film d'Orson Welles, *Citizen Kane*, l'enquête menée par le journaliste, qui veut savoir pourquoi, en mourant, le magnat de la presse a prononcé le mot «*Rosebud*», échoue. Il ne le saura pas. *No trespassing*: la grille se referme sur cet ultime secret. Par une concession du film, nous apprendrons qu'il s'agissait du traîneau sur lequel il jouait, enfant, dans la neige, au temps de sa pureté perdue, avant la corruption des affaires et de l'argent. Cette facilité n'est pas permise à l'historien. Il ne lui appartient pas de connaître le Rosebud de ses personnages. Il ne saura jamais comment Fiévée est devenu homosexuel, ni pourquoi Beria traquait les jeunes femmes dans les rues de Moscou. Pour être équitable, le biographe doit s'efforcer de replacer le personnage dont il retrace l'itinéraire dans son époque, son contexte. Eviter l'anachronisme qui conduirait à juger César au regard de la Déclaration des droits de l'homme de 1789. La récente polémique sur le rétablissement de l'esclavage par Bonaparte est à cet égard éclairante : elle a conduit certains médias à faire de Napoléon un esclavagiste, alors que toute sa formation (sous l'influence de l'abbé Raynal), son tempérament, le conduisaient à y être hostile : seules les circonstances (la récupération de la Martinique, où l'esclavage avait été maintenu par les Anglais, alors qu'il avait été aboli par les Français à la Guadeloupe et à Saint-Domingue) l'y avait contraint, sous la pression du Conseil d'Etat et du Sénat, qui voulaient rétablir l'unité de législation, sans d'ailleurs que cela ne scandalise personne (l'esclavage existait alors dans les colonies anglaises et espagnoles, aux Etats-Unis, dans les Etats barbaresques, en Russie sous la forme du servage). Lui-même avait souhaité abolir l'esclavage en Egypte (il en avait été empêché par le fait que c'eût été détruire les structures de la

© STEPHAN GLADIEU/LE FIGARO MAGAZINE.



JEAN TULARD

Une œuvre d'historien qui s'inscrit dans la lignée de l'histoire positiviste illustrée avant lui par Camille Jullian et Ernest Lavisse. Un mot d'ordre : la primauté du document.

société). Il l'avait fait à Malte. Les révolutionnaires français eux-mêmes ne l'avaient aboli dans les colonies qu'en 1794 : cinq ans après la Déclaration des droits de l'homme!

Une bonne biographie suppose enfin que l'auteur ait une certaine sympathie pour son personnage, sans quoi sa curiosité ne sera pas assez aiguës pour le chercher dans ses retranchements. Et ensuite, il faut qu'il soit capable de l'oublier. Il faut porter sur le sujet qu'on a choisi le regard froid du libertin. Le libertin choisit sa proie parce qu'elle lui plaît. Il perd sa liberté s'il en tombe amoureux. Ainsi en va-t-il de l'historien!

Au XVIII^e siècle, s'opposaient trois types d'histoire : celle des érudits (les antiquaires), celle des philosophes, qui tentaient de dégager des lois générales, et la petite histoire, qui s'attachait à l'anecdote. Cette distinction a-t-elle perdu sa pertinence avec les progrès des « sciences sociales » ?

Elle existe toujours. Il y a un public pour lequel l'histoire est avant tout une occasion de se distraire. Il cherche dans les

livres d'histoire des historiettes savoureuses ou croustillantes. Je n'ai rien contre. Comme je l'avais répondu, sur le plateau d'*Apostrophes*, à André Castelot qui me reprochait de ne pas aimer les anecdotes, je les aime quand elles sont authentiques. Or c'est peu dire que la petite histoire a été infestée par des historiens d'occasion, peu au fait de la critique des sources, et se contentant de rapporter des rumeurs sans discernement. Henri Guillemin a ainsi écrit un *Napoléon tel quel* dont les sources principales étaient les pamphlets rédigés contre l'Empereur lors de la Restauration. Il raconte que Napoléon couchait avec sa sœur Pauline, mais sa seule référence est l'*Histoire secrète du cabinet de Napoléon Buonaparte*, écrite par Lewis Goldsmith, en 1814, dont le sérieux est plus que sujet à caution!

L'histoire philosophique remonte à Bossuet, Montesquieu, Hegel. Elle relève à vrai dire de la philosophie, plus que de l'histoire, même si elle a eu des représentants illustres, comme Tocqueville ou Taine. Mais Tocqueville est d'abord un génial journaliste, dont les livres valent surtout par ce qu'il a rapporté des événements dont il a été le témoin (1848),

des institutions dont il a lui-même observé le fonctionnement, notamment en Amérique. Taine est, disait Aulard, aussi remarquable par les documents qu'il cite que par ceux qu'il tait. L'histoire philosophique s'efforce de dégager le sens des événements. On songe ici à Bainville. L'un de ses plus récents représentants a été François Furet. Cette démarche est intéressante, parce qu'elle amène à réfléchir sur les faits et à tenter d'en tirer des enseignements, avec l'idée que l'histoire se répète, et qu'elle est donc porteuse d'une sagesse. J'en suis personnellement éloigné par un scepticisme qui me fait douter que l'on puisse véritablement tirer des leçons de l'histoire. Il y aura toujours des dictateurs, des coups d'Etat, mais les circonstances ne sont jamais les mêmes, les mentalités sont toujours différentes.

L'étude de l'histoire avait cependant permis à Bainville de prédire dès 1920 le processus qui allait conduire des traités de paix à la Seconde Guerre mondiale...

C'est vrai. On peut aussi penser que si Napoléon avait médité sur l'expérience de Charles XII de Suède, il aurait fait l'économie de la campagne de Russie. Mais je me rattache personnellement à la troisième forme de l'histoire – héritière de l'érudition – : celle qui s'efforce de savoir *comment* les choses se sont passées en étudiant les documents, en les passant au crible et en y renvoyant, de note en bas de page en note en bas de page. Cela n'interdit pas de se rendre accessible à un large public. Je ne partage pas l'idée que l'emploi d'un jargon incompréhensible, assorti de références aux mathématiques, soit une garantie du sérieux de l'historien. C'est pourquoi, à côté d'articles scientifiques, destinés à des revues savantes, j'ai écrit un grand nombre d'œuvres de vulgarisation. Il n'y a aucun déshonneur à écrire de manière agréable. Le tout est de ne rien inventer, de s'en tenir à des faits vérifiables, et de renvoyer aux documents qui étayent vos affirmations.

Comment êtes-vous devenu historien de Napoléon ?

Encore par accident. Ma mère était conservatrice des archives du musée de la Préfecture de police, 36, quai des Orfèvres. Elle m'a encouragé à faire ma thèse sur la préfecture de police de Paris. Or celle-ci avait été créée par la loi du 28 pluviôse an VIII, sous le Consulat. Cela a fait de moi un spécialiste de la période. En 1967, Michel Fleury, qui avait été conservateur des archives de la préfecture de la Seine, cherchait à créer une nouvelle direction d'études à l'École pratique des hautes études, à la Sorbonne, qui soit consacrée au premier Empire. Napoléon était alors peu ou pas étudié à l'université, on l'avait abandonné aux historiens militaires et à la petite histoire, où André Castelot régnait en maître. Fleury souhaitait faire revenir Napoléon à la Sorbonne, dans la perspective du bicentenaire de sa naissance, qui allait être célébré en 1969. J'ai été élu à cette chaire, que j'ai conservée pendant trente-cinq ans, parallèlement à mon enseignement à Paris-IV.

Vous y avez pris goût, puisque vous publiez aujourd'hui un *Dictionnaire amoureux de Napoléon*.

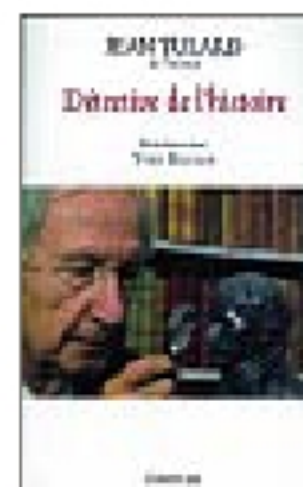
Je ne suis pas, à vrai dire, amoureux du Napoléon de l'histoire. Je le suis bien plutôt du personnage de cinéma, l'une des grandes passions de ma vie. Napoléon apparaît en effet dans plus de trois cents films. Tous les grands réalisateurs d'Hollywood se sont mesurés à lui : John Ford (*Le Barbier de Napoléon*), Raoul Walsh (*La Belle Espionne*), Michael Curtiz (*Le Jeune Médard*), Anthony Mann (*Le Livre noir*). Pensez également au *Napoléon* d'Abel Gance, ou à l'admirable *Waterloo* de Sergueï Bondartchouk. Je présenterai en avril sur la chaîne Histoire le *Napoléon* de Sacha Guitry. Fou de romans policiers (j'en ai écrit un dictionnaire pour Fayard), je ne pouvais guère passer non plus à côté de l'homme qui est, avec Henri IV, celui qui a suscité le plus grand nombre d'attentats. Membre du Club des 100 et de l'Académie des gastronomes, je ne

puis enfin qu'être reconnaissant envers le souverain sous le règne duquel la gastronomie française a acquis ses lettres de noblesse. Lui-même était à vrai dire un gourmet très sommaire. Avec lui, c'était cuisse de poulet marengo avalée en dix minutes et arrosé de chambertin coupé d'eau glacée. J'en ai bu moi-même par conscience professionnelle. Ça a le goût du gros rouge qui tache.

Que pensez-vous de la disparition de Napoléon dans l'enseignement de l'histoire au collège ?

Je l'ai expérimentée sur mon propre petit-fils. Napoléon ne sera bientôt plus connu que des chauffeurs de taxi familiers des boulevards des Maréchaux, de la rue de Tilsit ou de l'avenue de Wagram. Cela nous ramène à la condition des fellahs qui vivaient, au moment de l'expédition de Bonaparte, à l'ombre des pyramides ou des ruines de Thèbes sans en connaître la signification. La disparition de l'histoire nationale est une erreur monumentale. On apprenait autrefois aux petits écoliers de l'Oubangui-Chari que leurs ancêtres étaient les Gaulois. On ne veut plus faire de même avec les enfants d'aujourd'hui, non plus qu'avec les enfants d'immigrés installés en France. On les prive par là d'un savoir, qui est pour eux aussi important que la maîtrise de la langue française, parce qu'il peut seul les rendre solidaires de notre pays, qui est appelé à devenir aussi le leur. *S*

DÉTECTIVE DE L'HISTOIRE Jean Tulard



**Entretiens
avec Yves
Bruley
Ecriture
330 pages
19,95 €**

Par Roselyne Canivet, Michel De Jaeghere, Marie-Amélie Brocard, Philippe Maxence, Albane Piot et Isabelle Schmitz



Chandernagor

La Rome au cœur

Les Dames de Rome

Françoise Chandernagor, de l'Académie Goncourt

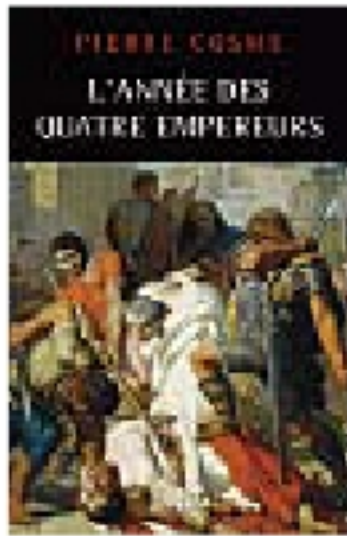
Cléopâtre-Séléné est la seule survivante des enfants du couple le plus flamboyant de l'Antiquité : Marc Antoine et Cléopâtre. Ses parents sont morts, le nom de son père a été frappé de *damnatio memoriae*. Exilée d'Égypte, exhibée liée dans une chaîne en or lors du triomphe d'Octave, elle semble promise au même destin que ses frères : la mort. Mais c'est un exemple des contradictions de la société romaine : après le triomphe, elle est recueillie par Octavie, la propre sœur d'Octave. « Première dame » de Rome par les honneurs qui lui sont rendus, Octavie fut aussi l'épouse d'Antoine. Et elle élève chez elle une douzaine d'enfants : les siens, ceux d'Antoine, Julie, la fille d'Octave, et les fils, nés d'un premier mariage, de sa belle-sœur Livie. La petite captive vivra donc au sein de la première famille (recomposée) de Rome. C'est l'occasion pour Françoise Chandernagor de nous faire découvrir cette face cachée de l'histoire dans le deuxième tome de la saga qu'elle a entrepris de consacrer aux *Enfants d'Alexandrie*. Pleinement maîtresse de l'art si particulier du roman historique, elle y conjugue avec bonheur érudition et finesse psychologique pour faire revivre Rome, ses jardins, ses palais, ses odeurs épicées, sa couleur de brique cuite. Historienne de l'intime, elle nous initie aux secrets des grandes familles avec une finesse mauricienne. Séléné apprend à lire, à écrire, à chanter, à filer comme une jeune fille romaine de bonne famille. Nous découvrons, par ses yeux, la vie quotidienne à Rome ou celle des résidences d'été de la baie de Naples. Séléné apprend à vivre dans la famille un peu spéciale qui est devenue la sienne, avec ces demi-frères et demi-sœurs inconnus, chez la sœur de celui qui a causé la mort de son père. A la génération précédente, mariages, adultères, bigamie et divorces se sont enchaînés. Les enfants sont unis par des liens familiaux si complexes que les historiens de l'Antiquité eux-mêmes peinent parfois à les démêler. Les Octavii, famille récente, ont besoin d'alliances prestigieuses pour asseoir leur légitimité.

Et Octave n'a qu'une fille, Julie, pour assurer sa descendance. Le règlement de sa succession est donc au cœur des mariages qu'il décide pour les enfants qu'il élève sa sœur bien-aimée. Seule Séléné est à l'écart. Les enfants romains d'Antoine ont une famille maternelle. Pas elle. Il n'y aura pas d'alliance romaine pour la fille de Cléopâtre. Octavie, cependant, ne l'abandonnera pas ; elle obtiendra de son frère un mariage lointain, mais prestigieux, avec le roi Juba de Maurétanie. Françoise Chandernagor anime avec passion cette fresque. Son immense tendresse pour ceux qui nous ont précédés, y compris ces morts anonymes de la Via Appia qui ne nous ont laissé que leurs épitaphes, l'aide à les faire revivre sous nos yeux. Et c'est avec impatience que l'on attend la fin de son triptyque. *RC*
Albin Michel,
 448 pages, 22,90 €.



L'Année des quatre empereurs

Pierre Cosme



Tacite l'avait racontée, en ouverture de ses *Histoires*, avec l'intensité d'un drame shakespearien. En 69, après la mort de Néron, quatre empereurs se sont succédé, à Rome, d'usurpation en usurpation. Galba, Othon et Vitellius moururent de mort violente, ouvrant la voie

à Vespasien et à l'installation de la nouvelle dynastie des Flaviens. Professeur d'histoire romaine à l'université de Rouen, biographe d'Auguste, Pierre Cosme a repris le fil des événements pour mettre en lumière les ressorts, débrouiller les enjeux, reconstituer les circonstances d'une année charnière qui constitua la première grande crise de l'Empire romain. Avec ses pronunciamientos, ses révoltes, ses sécessions, elle préfigure certes celle qui précipitera, bien plus tard, le monde romain dans le chaos. Sa résolution n'en permit pas moins une refondation du pacte entre l'Italie et les provinces qui allait permettre l'épanouissement de ce que Léon Homo a appelé le siècle d'or de l'Empire romain. *M De J*

Fayard, 366 pages, 20 €.

Le Moyen Age sur le bout du nez

Chiara Frugoni

Enfiler une chemise, boutonner un manteau, mettre des lunettes pour lire, avaler sur le pouce son déjeuner... Des gestes quotidiens que l'on fait sans y penser avant de finir sa journée devant un téléfilm historique nous rappelant à quel point le Moyen Age fut une époque de crasseux analphabètes!

Pourtant, sans ce Moyen Age, pas de boutons, de manches, de lunettes, de livres ou de fourchettes, qui nous viennent tout droit de notre passé médiéval. C'est ce que Chiara Frugoni, médiéviste italienne, a tenté de mettre en évidence dans son ouvrage richement illustré, qui recense, dans un style alerte, les différentes inventions que les hommes du Moyen Age nous ont laissées aussi bien pour faire nos comptes, pour nous habiller ou pour voyager par-delà les terres et les mers, qu'en termes d'art de la guerre ou d'art de la table. *M-AB*

Les Belles Lettres,

« Histoire »,

274 pages, 25 €.



La Naissance du capitalisme au Moyen Age

Jacques Heers

Tout commence avec la place essentielle des changeurs dans l'économie du Moyen Age. L'anarchie monétaire a favorisé leur émergence. Il fallait en effet des spécialistes pour se retrouver dans la diversité incroyable des monnaies. Le changeur, en fixant un cours pour l'échange, permet le commerce. Pour ce faire, il doit être renseigné au mieux sur l'actualité économique et financière. Les changeurs ont donc développé des circuits d'information et des modes de calcul qui leur permettaient de coller à une actualité mouvante. De la maîtrise du cours des monnaies, ils sont passés insensiblement à celle des investissements. La société s'habitue progressivement à discerner les besoins de financement de l'activité économique et les moyens de les satisfaire. La position de l'Eglise évolue. Peu à peu, elle admet que le prêteur puisse raisonnablement espérer un profit s'il court un risque. Et ce sont les ordres religieux qui créent les premiers monts de piété. Longtemps titulaire de la chaire d'histoire médiévale de la Sorbonne, Jacques Heers démontre une fois encore son érudition stupéfiante et un sens de la pédagogie hors du commun. S'appuyant solidement sur ses sources, livres de comptes, correspondances, contrats, testaments, il nous familiarise avec les rouages de l'économie de l'époque et montre l'incroyable ingéniosité dont ont su faire preuve les hommes du Moyen Age pour faire face à des époques politiquement troublées et soutenir l'expansion économique naissante. *RC Perrin*, « Pour l'histoire », 314 pages, 22,50 €.

Polémiques entre païens et chrétiens. Stéphane Ratti

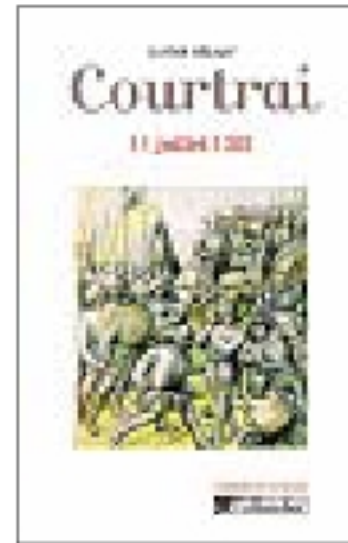
On a longtemps tenu *l'Histoire Auguste* pour une source essentielle de l'histoire des empereurs du II^e et du III^e siècle. Dans le sillage de Suétone, les auteurs de l'ouvrage (le livre était signé de six historiens) avaient écrit les biographies des successeurs des Césars, d'Hadrien à Numérien. Ils avaient fixé pour la postérité les traits essentiels d'un Commode, d'un Gallien. On sait désormais qu'il n'en est rien. Les signataires n'étaient que des pseudonymes, les récits, sujets à caution. Quelques traits authentiques s'y mêlaient avec une foule de détails fantaisistes, d'anachronismes ou

d'affabulations, qui faisaient de l'ouvrage un roman à clés en même temps qu'un modèle de supercherie littéraire. Stéphane Ratti va plus loin. Il a en effet identifié son auteur par un faisceau serré de présomptions qui lui permettent d'attribuer l'ouvrage à Nicomaque Flavien, l'un des plus illustres représentants du parti des derniers païens, qui fut préfet du prétoire sous le règne de Théodose, à la fin du IV^e siècle. La découverte lui a permis de se livrer à une relecture stimulante de l'histoire des relations entre païens et chrétiens, qui met en lumière la profondeur du malaise païen devant la victoire du christianisme, quatre-vingts ans après la proclamation de la liberté de religion par Galère et Constantin. Montrant que la fiction fut le champ clos de leur affrontement, il fait de la question religieuse la clé d'interprétation essentielle de la littérature du temps. *M De J*

Les Belles Lettres, « Histoire », 292 pages, 25 €.

Courtrai. Xavier Hélyary

En 1302, à Courtrai dans les Flandres, la fête de Saint-Benoît fut une journée de sang. Lancés sur leurs lourds destriers, les chevaliers français furent décimés par les hommes à pied des milices flamandes, armés de leur seul *goedendag*, un simple bâton de bois. La « bataille des éperons d'or » entraine dans la légende. Dans un livre passionnant, Xavier Hélyary a réussi l'exploit de rendre vivant ce choc frontal tout en le situant dans le dessein politique de Philippe le Bel et dans la géopolitique d'une Europe en profonde mutation. Il guide habilement son lecteur dans les méandres des documents d'époque, souvent contradictoires selon leur origine française ou flamande, dresse le portrait des protagonistes et explique l'enjeu de la conquête de la Flandre comme celle de la propagande d'après la bataille. On y entend les chevaux hennir et les hommes souffler dans l'âpreté du combat. On saisit surtout la géniale utilisation du terrain par les Flamands, guidés par un attachement charnel à la terre de leurs ancêtres. *PM Tallandier*, 208 pages, 16,90 €.

**Russie : la République interdite. Le moment décembriste et ses enjeux. Julie Grandhaye**

Le 14 décembre 1825, deux mille officiers et soldats de l'armée impériale refusent de prêter serment au nouvel empereur, Nicolas I^{er}. La pendaison de cinq meneurs et l'envoi en exil en Sibérie ou au bagne des principaux protagonistes ont fait des « décembristes » les martyrs de l'idée républicaine en Russie. Qui furent-ils et que voulaient-ils exactement ? C'est à ces questions que s'attache à répondre l'auteur en replaçant les motivations de ces insurgés dans le courant de la modernité politique apparue en Europe avec les Lumières. Elle souligne notamment qu'ils élaborèrent leur projet républicain en prenant en compte plusieurs écueils comme l'immensité du territoire et la difficulté de la représentation. Plus que le livre d'histoire qu'on aurait aimé qu'il reste, cet ouvrage est, cependant, d'abord un essai politique interprétatif de la réalité de l'actuelle Russie. *PM Champ Vallon*, 378 pages, 26 €.

**Henri VIII et le schisme anglican. Aimé Richardt**

En 1521, le pape Léon X décerne au roi d'Angleterre Henri VIII le titre de *Defensor fidei* pour s'être fait le défenseur de l'orthodoxie contre Luther à propos des sacrements. Au mois de décembre 1538, le pape Paul III l'excommunie. Dans l'intervalle, c'est toute l'Eglise d'Angleterre qui s'est séparée de l'Eglise de Rome. L'origine de cette séparation a fait débat. Certains historiens soutiennent que le schisme anglican constitue l'aboutissement de la Réforme initiée par Luther à Wittenberg et Calvin à Genève, et que la personnalité d'Henri VIII n'a pas eu d'influence déterminante sur cet événement. Pour les autres, ce sont au contraire les affaires sentimentales d'Henri VIII, et le refus du pape d'annuler son mariage avec Catherine d'Aragon qui menèrent le roi, et avec lui l'Eglise d'Angleterre, à la rupture avec Rome. Aimé Richardt se rallie à cette dernière thèse, et en fait ici la démonstration. De façon claire et concise, il restitue le contexte historique et religieux de l'Angleterre au XVI^e siècle, raconte le rôle de Cromwell, les six mariages du roi, l'horreur des exécutions qui accompagnèrent le schisme. Il explique comment fut organisée cette nouvelle Eglise, et comment elle fut fondée sur une doctrine qui se voulait distincte et du catholicisme et du protestantisme, mais qui est finalement restée très proche de la Réforme. Un exposé didactique qui permet de se familiariser avec l'histoire religieuse du XVI^e siècle. *AP Cerf*, « Histoire », 190 pages, 19 €.

Madame de Maintenon. A l'ombre du Roi-Soleil. Alexandre Maral

Favorite ou épouse secrète, arriviste ou dévote, on a longuement glosé sur Mme de Maintenon. Pour la cerner dans sa vérité, Alexandre Maral, conservateur en chef au château de Versailles, a fait appel à toutes les sources. Les écrits des contemporains mais aussi les archives du château royal. Il nous apprend ainsi que le plus beau cadeau que Louis XIV ait offert à celle que la princesse Palatine appelle « la pantocrate » fut la création de Saint-Cyr, qui coûta plus cher que la galerie des Glaces. En se souciant des jeunes filles pauvres de la noblesse, Mme de Maintenon se souvenait de son passé et voulait offrir à d'autres ce dont elle avait manqué elle-même. C'est sa conversation, sa bonté et son esprit délié qui lui avaient acquis la faveur du roi. Elle l'avait ramené dans les chemins de la religion. Elle était son amie la plus chère. A la mort de la reine, elle voulut devenir sa femme pour qu'il ne soit pas entraîné par son tempérament hors de la voie du salut. Ainsi a commencé pour Mme de Maintenon un chemin de plus de trente ans d'abnégation, dans l'ombre du grand roi. *RC Belin*, 170 pages, 20 €.



Les Héros de L'Empire. Edward Berenson

Professeur d'histoire et directeur de l'Institut d'études françaises à l'université de New York, Edward Berenson s'attache ici à l'émergence de la conscience coloniale à travers l'évocation de cinq figures de cette épopée, trois Français et deux Britanniques. C'est en quelque sorte la colonisation vue d'Amérique. Si Berenson perçoit bien le rôle joué dans la diffusion de l'idée coloniale par des hommes comme Brazza, Marchand ou Lyautey en France, Gordon et Stanley en Angleterre, mise en scène par une presse en quête de héros, s'il note justement le déplacement de la gauche vers la droite de la volonté colonisatrice française, il ne convainc pas vraiment dans son approche psychologisante sur le besoin de virilité des colonisateurs. Cachant mal son mépris envers l'œuvre coloniale, il oublie même parfois que des militaires comme Marchand et Lyautey étaient des soldats, obéissant d'abord à des ordres. Dommage! *PM*

Perrin, 428 pages, 25 €.



Histoire de la Légion

Pierre Montagnon

Créée, en 1831, par une ordonnance de Louis-Philippe, la Légion étrangère n'a cessé d'habiter l'imaginaire des Français, toujours admiratifs devant les exploits de ce corps d'élite.

Ancien légionnaire devenu historien, Pierre Montagnon raconte d'une plume alerte l'histoire des régiments étrangers qui se sont illustrés sur tous les théâtres d'opérations extérieures, de l'Afrique à l'Indochine et jusqu'au Mexique où se joua, en 1863, le célèbre siège de Camerone dont la mémoire hante encore les képis blancs.

Précis, l'auteur montre le lien particulier qui unissait cette arme à l'Algérie française et combien la perte de ce territoire en 1962 faillit l'emporter avec elle. En s'adaptant, la Légion a réussi le pari de rester elle-même tout en répondant aux nouvelles missions que lui confiait la France. Une réédition en poche bienvenue. *PM*

Tallandier, « Texto », 496 pages, 12 €.

Le Manifeste du camp n° 1. Jean Pouget

En 1950, après le désastre de la RC4 en Indochine, des officiers français, faits prisonniers par le Viêt-minh, découvrent le camp n° 1. Ni barbelés ni miradors, seulement de terribles conditions de vie et la longue destruction morale inoculée par les séances de rééducation politique et d'autocritique. Pour survivre, ils doivent accepter non seulement de se renier, mais d'accuser leur pays de crimes imaginaires. Une terrible guerre d'usure est engagée entre des officiers, menés par la belle figure du capitaine Le Riantec, incarnation vivante de l'honneur, et le commissaire politique Viêt-minh, surnommé « le Rongeur » qui obtient finalement leur signature au bas d'un manifeste proclamant la justice de la guerre communiste. Ancien officier para et ancien prisonnier lui-même, Jean Pouget a su raconter sous un mode romancé le calvaire de ses camarades. Publié une première fois en 1969, *Le Manifeste du camp n° 1*, qui vient d'être réédité aux éditions Tallandier, est un pur chef-d'œuvre. *PM*

Tallandier, 464 pages, 25 €.

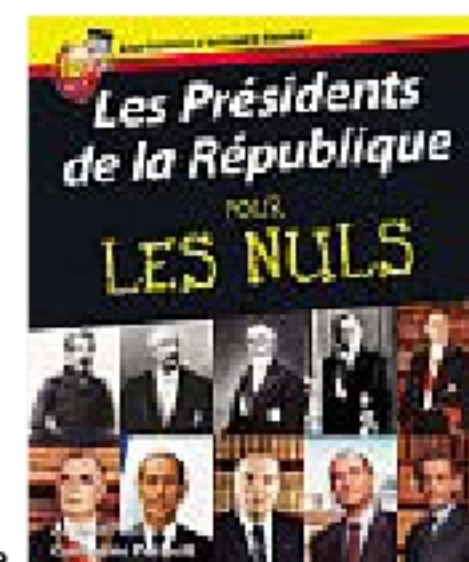


Les Présidents de la République pour les nuls

Arnaud Folch et Guillaume Perrault

Saviez-vous que Jules Grévy démissionna parce qu'il avait le malheur d'avoir un gendre? Qu'avant de résider à l'Élysée, Raymond Poincaré s'était illustré comme ténor du barreau, journaliste et écrivain? Que François Mitterrand fut ministre à 30 ans? Ne vous fiez pas au titre de ce livre et à son apparence anecdotique: d'une lecture certes agréable, rédigé par deux journalistes politiques de talent, il n'en constitue pas moins un précis solide et intelligent sur ces « grands hommes » qui gouvernèrent la France. Sous la plume de Guillaume Perrault, le chapitre consacré à Charles De Gaulle est un modèle dans son genre, qui explore le mythe à la lumière de réalités historiques souvent méconnues. Un indispensable. *IS*

First Editions, 375 pages, 22,90 €.



EXPOSITIONS

Par Albane Piot

Les derniers feux des pharaons

De la fin des Ramsès à Cléopâtre, le musée Jacquemart-André, à Paris, met à l'honneur les trésors oubliés des ultimes dynasties égyptiennes.

ACTUALITÉ DE L'HISTOIRE

30
L'HISTOIRE

© THE METROPOLITAN MUSEUM OF ART, DIST. RMN/IMAGE OF THE MMA.



Amatrice d'art égyptien, Nélie Jacquemart en possédait quelques œuvres, notamment de la période saïte (664-525 av. J.-C.). Celle-ci fut une époque faste pour l'Égypte. Indépendante, prospère, elle connut alors une vraie renaissance et un brillant renouveau artistique, produisant des œuvres remarquables par la perfection de leur technique, leur sobriété, leur élégance. Cette époque reste trop mal connue, englobée dans le déclin progressif de l'Égypte d'après les Ramsès, que de multiples invasions et troubles agitèrent jusqu'à lui faire perdre sa souveraineté.

Pourtant, la création artistique de « l'Égypte du crépuscule » (de 1069 à 30 av. J.-C.) est des plus riches et des plus variées. L'exposition du musée Jacquemart-André vient lui rendre justice. Elle regroupe quelque cent vingt œuvres créées sous les dynasties libyenne, koushite, saïte, perse, sébennyitique ou lagide. On est plongé successivement dans les mondes des vivants, des morts et des dieux : les trois grands domaines de création de l'Égypte pharaonique.

Les représentations des vivants surprennent par la diversité des matériaux, des plastiques, des attitudes, des modes vestimentaires, qui distinguent les époques. Les visages masculins sont juvéniles

ou marqués par l'âge, puissants ou délicats. Les femmes, elles, conservent toujours une beauté idéalisée, inaltérable, insensible au temps qui passe. Le royaume des morts étonne par le luxe prodigué dans les chapelles funéraires ou les caveaux, afin d'assurer l'alimentation et le repos de la momie, comme en témoigne la sépulture du prêtre Ânkhemmaât, reconstituée à l'exposition. Les effigies des rois, plus rares qu'aux époques antérieures, toujours conventionnelles mais variant aussi suivant les dynasties, exaltent un souverain qui se veut le gardien de la tradition pharaonique.

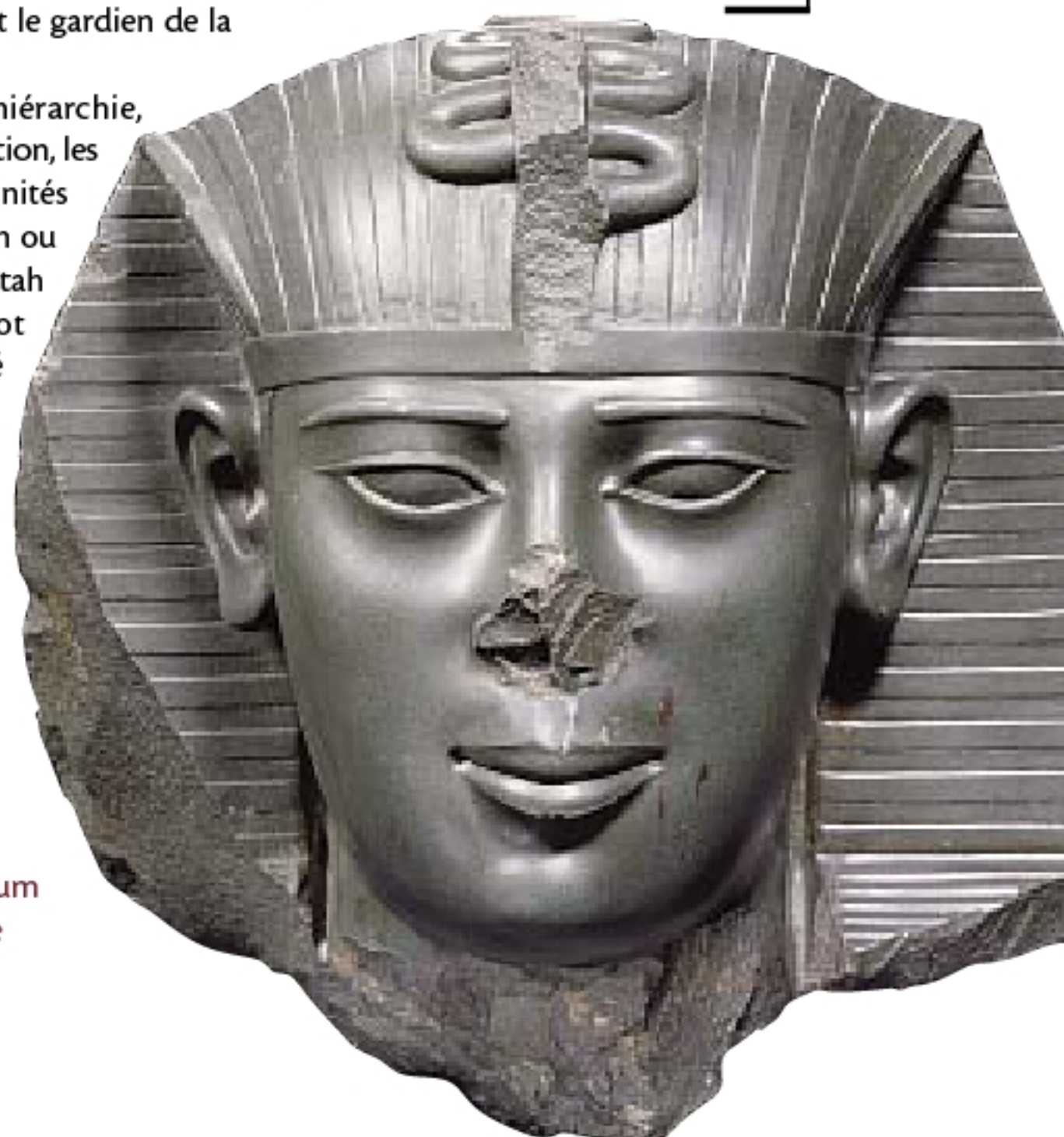
Au sommet de la hiérarchie, point d'orgue de l'exposition, les dieux et les déesses : divinités nationales comme Amon ou Bastet, ou locales telles Ptah de Memphis ou Thot d'Hermopolis, ont donné lieu à de véritables splendeurs. Un parcours éblouissant.

« Le Crépuscule des Pharaons. Chefs-d'œuvre des dernières dynasties égyptiennes ». Musée Jacquemart-André, Paris, jusqu'au 23 juillet 2012.

LE CRÉPUSCULE DES PHARAONS Le Figaro Hors-Série



116 pages
7,90 €



SOUVERAIN Tête attribuée au pharaon Amasis, XXVI^e dynastie, 664-525 av. J.-C. (Berlin, Staatliche Museen zu Berlin, Ägyptisches Museum und Papyrussammlung). En haut : statue fragmentaire d'Amon, époque libyenne, vers 800 av. J.-C. (New York, Metropolitan Museum of Art).

© SMB ÄGYPTISCHES MUSEUM UND PAPYRUSSAMMLUNG, FOTO: JÜRGEN LIEPE.

Des hommes et des dieux

Après l'or des Incas, la Pinacothèque de Paris poursuit son exploration des civilisations précolombiennes en présentant les masques de jade des Mayas.

L'éclat mystérieux du jade jalonne le parcours. Matériau plus précieux que l'or pour les Mayas, cette pierre verte était étroitement associée au sacré. Ceci était en partie lié à ses propriétés naturelles : très froid la nuit, le jade exhale de la vapeur d'eau lorsque le soleil vient le réchauffer; il donne ainsi l'illusion d'être vivant. Aussi était-il assimilé à l'une des sources premières de la vie au même titre que le ciel ou l'océan primordial. Symbole de pérennité, de renaissance et de fertilité, il constituait un matériau de choix pour la réalisation du trousseau funéraire des élites mayas, dont les divers éléments avaient le pouvoir de transformer le défunt en créature divine. C'est dans le même

© PHOTO: MARTIRENE ALCANTARA/INAH.

but que les masques funéraires et de cérémonie portaient l'image de divinités, dont celui qui s'en revêtait s'appropriait ainsi l'identité. Exemple insigne, le masque funéraire de Pakal I^{er}, dit le Grand Seigneur de Palenque (615-683), reconstitué à l'exposition, le représente sous les traits de K'awill, dieu du maïs lié au pouvoir dynastique (*ci-dessus*). Douze des quinze masques de jade connus sont réunis pour la première fois, entourés de bijoux, reliefs, mosaïques et autres offrandes. La scénographie nous plonge dans la nuit des tombes et des temples mayas, dans cette obscurité qui est une voie d'accès au surnaturel. On y découvre un vaste panorama de cette



civilisation, depuis la période préclassique (2000 av. J.-C.-250 apr. J.-C.) jusqu'à l'ère postclassique (900-1697). Par le biais de son œuvre mobilier, l'exposition évoque sa cosmogonie, ses célèbres cités telles Tikal, Chichén Itzá, Palenque ou Calakmul, et les caractéristiques de cet art dont la vocation était de permettre et de rendre visible les interactions des hommes avec les forces surnaturelles. Offrant le privilège de voir des pièces exceptionnelles, elle ouvre la porte sur un monde fascinant. « Les Masques de jade mayas », Pinacothèque de Paris, jusqu'au 10 juin 2012. Catalogue de l'exposition, par Sofia Martinez del Campo Lanz et Marc Restellini, Pinacothèque de Paris/Gourcuff Gradenigo, 311 pages, 49 €.

ICI ET AILLEURS, À VOIR ÉGALEMENT

« Du Nil à Alexandrie. Histoires d'eaux » Construite sur « la colline du bout du monde », dans une région dépourvue de sources d'eau douce, Alexandrie, fondée en 331 av. J.-C., fut reliée au Nil sous Ptolémée I^{er} (306-282 av. J.-C.). L'exposition organisée au Mans par le musée Tessé nous fait descendre le fleuve et entrevoir la vie sur ses rives. Parvenu à la cité d'Alexandre, le visiteur découvre ses trésors : ses citernes, ses machines hydrauliques et la flottille qui fait étape sur le lac Maréotis, avant de repartir vers le Nil. Des objets rares, telle une cuve-jardin osiriaque, évoquent les rituels destinés à communiquer avec les défunts ou à leur permettre d'atteindre le royaume des morts. L'exposition sera l'occasion d'un colloque sur l'eau à l'abbaye de l'Epau les 30 et 31 mars. Musée de Tessé, Le Mans, jusqu'au 27 mai 2012.



« Gaston Fébus prince Soleil. Armas, amors, e cassa » Voici le second volet de l'exposition qui s'est tenue jusqu'au 5 mars, au musée de Cluny, à Paris. Au château de Pau, l'une de ses demeures dans les Pyrénées-Atlantiques, on découvre la personnalité singulière de Gaston III, comte de Foix et seigneur de Béarn, appelé Fébus, le Soleil en occitan. Un prince jaloux de son indépendance face aux royaumes de France, d'Aragon et d'Angleterre. Un prince cultivé, dont la cour était réputée pour son raffinement, et à qui l'on doit le magnifique *Livre de chasse*. Un personnage brillant, qui eut aussi sa part d'ombre et continue de fasciner. Musée national du château de Pau, jusqu'au 17 juin 2012. Catalogue de l'exposition, RMN-Grand Palais/BNF, 176 pages, 34 €.



« Roulez carrosses ! » Pour la première fois, Versailles s'expose hors les murs. C'est à Arras, dans le Pas-de-Calais, au sein de l'abbaye de Saint-Vaast qui abrite le musée des Beaux-Arts de la ville, que les voitures des collections versaillaises sont présentées, pour la première fois également, dans une mise en scène innovante. Des traîneaux de Louis XIV au coupé de gala des présidents de la III^e République, en passant par la voiture du sacre de Charles X et le char funèbre de Louis XVIII, on y découvre des pièces exceptionnelles et un panorama historique tout à fait original. Musée des Beaux-Arts d'Arras, jusqu'au 10 novembre 2013. Catalogue de l'exposition, sous la direction de Béatrix Saule, Skira-Flammarion, 256 pages, 39,90 €.



Rendez à César ce qui est à César

Alise-Sainte-Reine renoue avec son histoire, grâce à un MuséoParc ludique et instructif.

La localisation du siège et de la bataille opposant César à Vercingétorix a longtemps fait débat. « *Aujourd'hui, l'accumulation de preuves permet d'attester la localisation d'Alésia à Alise-Sainte-Reine* », proclame Claude Grapin, conservateur du patrimoine au sein de la mission Alésia. Cette certitude s'affiche au grand jour depuis l'ouverture du centre d'interprétation du MuséoParc Alésia, le 26 mars. Au cœur de la Haute-Côte-d'Or, le MuséoParc investit les 7 000 hectares sur lesquels se sont déroulés les événements de 52 av. J.-C. C'est ici que le général romain encercla l'oppidum d'Alisia de deux lignes fortifiées de 15 et 21 km et d'une trentaine de camps. La bataille, qui opposa des centaines de milliers d'hommes – selon César – eut une envergure qui ne fut jamais égalée par la suite jusqu'à l'époque napoléonienne. Le centre d'interprétation nous permet de la redécouvrir. On pénètre dans un bâtiment de l'architecte Bernard Tschumi (à qui l'on doit à Athènes le nouveau

musée de l'Acropole inauguré en 2009), gigantesque rotonde entièrement vitrée, surplombée d'une terrasse et située le long de l'ancien tracé fortifié de Jules César. A l'intérieur, le parcours présente le contexte, les forces en présence, l'enchaînement des événements, grâce à des objets issus des fouilles, des reconstitutions d'armes, des dioramas, films, plans-reliefs, sculptures, bornes interactives. Un espace est également consacré au mythe de Vercingétorix et à l'image des Gaulois dans notre histoire. A l'extérieur, les lignes de fortifications sont reproduites : fossés, tours, pièges... Le Musée archéologique, qui ouvrira en 2016 sur l'oppidum où s'était retranché Vercingétorix, restituera pour sa part la position des assiégés. Une plongée dans l'histoire qui passionnera tous les âges. **MuséoParc Alésia, 1, route des Trois-Ormeaux, 21150 Alise-Sainte-Reine. www.alesia.com**



PANORAMA Le bâtiment du musée est enveloppé d'une résille de bois de mélèze, que César utilisait pour ses fortifications.

© B. TSCHUMI ARCHITECTES-INFOGRAPHIE LECARPENTIER

« Tours 1500, capitale des arts »

De 1470, année de l'arrivée du sculpteur Michel Colombe (l'auteur du tombeau du duc François II de Bretagne) jusqu'à 1527 et la décision de François I^{er} de faire de Paris sa capitale, la ville de Tours connaît un âge d'or. Les souverains successifs y séjournent régulièrement et avec eux la cour. Autant de mécènes qui permirent une floraison artistique exceptionnelle. Les chefs-d'œuvre présents à l'exposition du musée des Beaux-Arts de Tours en témoignent : la Vierge de pitié de Villeloin, des feuillets des *Heures* de Louis XII (ci-dessus), le buste de Louise de Savoie... Ces œuvres nous montrent combien fut féconde la rencontre de commanditaires variés avec des acteurs capables d'y répondre brillamment. **Musée des Beaux-Arts, Tours, jusqu'au 17 juin 2012. Catalogue de l'exposition, Somogy, 385 pages, 39,90 €.**



« La Berline de Napoléon. Le mystère du butin de Waterloo »

Au soir de la défaite de Waterloo, le 18 juin 1815, les Prussiens découvrent l'équipage personnel de l'Empereur, abandonné au milieu de la chaussée à l'entrée de Genappe. Les voitures sont pillées, les effets de campagne de Napoléon dispersés. L'ensemble des prestigieuses décorations de l'Empereur (ci-dessus, la *Toison d'or*) est porté dès le lendemain de la bataille au feld-maréchal Blücher. Ce butin, qui pour partie passa de France en Allemagne et de Berlin à Moscou, contribua à forger la légende napoléonienne. Il nous fait découvrir aussi l'univers personnel de l'Empereur, par le biais des objets du quotidien qui meublèrent sa berline. **Musée de la Légion d'honneur et des Ordres de chevalerie, Paris, jusqu'au 8 juillet 2012. Catalogue de l'exposition, sous la direction de Jean Tulard, Albin Michel, 250 pages, 34,50 €.**



« Cluny, 1120. Au seuil de la Major Ecclesia »

L'abbatiale de Cluny III, édifiée de 1088 à 1130, à l'apogée de l'ordre clunisien, était à l'époque la plus grande église de la chrétienté. Elle le resterait jusqu'à la reconstruction de Saint-Pierre de Rome, quatre siècles plus tard. Le musée national du Moyen Age, en partenariat avec le musée d'Art et d'Archéologie de Cluny en reconstitue partiellement le grand portail (photo : saint Pierre, haut-relief provenant d'un écoinçon), prouesse technique de l'art roman, qui avait été détruit à l'explosif, en 1810. **Musée de Cluny, musée national du Moyen Age, jusqu'au 2 juillet 2012, 6, place Paul-Painlevé, Paris. Tél. : 01 53 73 78 16. Tous les jours sauf le mardi, 9 h 15-17 h 45. 8,50 € ; tarif réduit : 6,50 €. Gratuit pour les moins de 26 ans.**



EVE RUGGIERI

EVE RUGGIERI RACONTE...

9h00



Photo : © Radio Classique / Laurent Rouvrais



radio classique

Paris 101.1 FM

Toutes les fréquences sur radioclassique.fr / Téléchargez l'application iPhone Radio Classique

La chevauchée fantastique

Steven Spielberg réalise une fresque saisissante où l'on voit à travers le destin d'un cheval le passage de la guerre traditionnelle à la guerre moderne.

La Seconde Guerre mondiale se taillait jusqu'ici la première place dans l'œuvre de Spielberg : comme théâtre d'opérations (*L'Empire du soleil*, *Il faut sauver le soldat Ryan*) ou de manière contextuelle (1941, *La Liste de Schindler*). A propos de *Cheval de guerre*, le réalisateur affirmait lors de sa rétrospective à la Cinémathèque française : « Nous n'avons pas fait un film sur la Première Guerre mondiale, mais plutôt sur une histoire d'amitié et d'espoir. »

Faut-il y voir une excuse de principe à certaines approximations dans la représentation de la Grande Guerre ? En vrac : l'exploitation rituelle du mythe des soldats partant tous « la fleur au fusil », persuadés d'être « rentrés avant Noël » ; des tranchées plutôt propres, où un plan unique sur quelques rats vaut quitus de réalisme alors qu'elles en étaient infestées ; des Allemands plus boches que nature, fusillant des conscrits encore enfants. Ce serait lui faire un mauvais procès.

Tiré du roman à succès de Michael Morpurgo, *Cheval de guerre* retrace l'odyssée de Joey, demi-sang dressé par un jeune paysan du Devon, puis vendu à un officier britannique pour être jeté sur les champs de bataille du front de l'Ouest. Il passera d'un camp à l'autre pendant toute la durée du conflit. La Première Guerre mondiale est donc au cœur de cette épopée à grand spectacle, dont l'atout majeur repose sur l'illustration magistrale qu'elle donne du passage de la guerre traditionnelle à la guerre moderne.

Tout commence par une charge de cavalerie de haute volée, réellement survenue à Quiévrechain, près de Valenciennes, en août 1914. Sabre au clair, un escadron britannique sème la déroute dans un campement

allemand. Le réalisme stupéfiant de la scène, tournée au moyen d'une centaine de chevaux et sans effets spéciaux, illustre à la perfection le rôle ancestral joué par la cavalerie au début de la guerre. Un coup d'éclat qui tourne bientôt au chant du cygne.

Car l'épilogue de la séquence prend une valeur symbolique de premier ordre : passé l'effet de surprise, les Allemands se replient en lisière d'un bois, d'où ils ripostent à coups de mitrailleuses. Les Anglais sont défaits et leurs chevaux – Joey en tête – employés à traîner les lourdes pièces de l'artillerie teutonne. Le vent a tourné. La première scène de combat du film était l'une des dernières de l'histoire. Les chiffres ne disent pas autre chose : la part des unités à cheval tombera, pour la seule armée britannique, de près de 10 % des troupes, en 1914, à moins de 2 %, en 1917.

Vient la guerre de tranchées. Rythmée, précise jusqu'à l'assourdissement, la mise en scène de ses assauts n'a rien à envier au *Soldat Ryan*. Le *no man's land* rappelle irrésistiblement celui des *Sentiers de la gloire* de Stanley Kubrick : un terrain de feu et de sang où galope Joey, affolé par la mitraille incessante. Entre deux obus, il se retrouve brusquement confronté à l'un des premiers chars d'assaut. Un face-à-face d'anthologie entre un cheval de guerre devenu dérisoire et un cheval de fer vomi par la modernité. Terrifié par ce nouvel ennemi, il s'échappe d'un bond prodigieux au-dessus de lui et se lance dans une course folle, filmée par Spielberg

avec un souffle qui concentre toute l'intensité du film. Seul le réseau de barbelés où il finira ensanglanté parviendra à l'arrêter.

De la charge de cavalerie à l'irruption des chars, c'est toute la Première Guerre mondiale qui tient entre ces deux scènes. D'un côté la force animale. De l'autre celle de l'acier, avec ses balles, ses blindés. Empreint d'une vigueur qui n'exclut pas le lyrisme, *Cheval de guerre* rappelle à point nommé qu'au terme de quatre années de conflit, c'est la guerre elle-même qui a été bouleversée. Mais aussi qu'un siècle plus tard, « la der des ders » n'en finit pas de se trouver des successeurs.





Marie-Antoinette nouvelle saison

Adaptation du roman de Chantal Thomas (Prix Femina 2002), *Les Adieux à la reine* retracent, à travers le point de vue de la lectrice de Marie-Antoinette, les journées du 14 au 17 juillet 1789, qui précipitèrent la chute de la monarchie. Vouée corps et âme à sa maîtresse (une Diane Kruger jouant très à propos de son léger accent allemand), Sidonie Laborde (Léa Seydoux) observe le retentissement des événements politiques sur la reine, jusqu'à ses adieux déchirants à son amie Gabrielle de Polignac (Virginie Ledoyen). Elle-même devra la quitter pour protéger la fuite de la favorite.

L'originalité du film de Benoît Jacquot tient à ce qu'il fait de l'évolution de Marie-Antoinette pendant ces quatre jours la métaphore de celle qu'elle connut depuis son mariage avec le Dauphin jusqu'aux jours sombres de 1789. Au fil des heures, la légèreté de la jeune fille peu préparée à la politique le cède à une femme douée d'une grande clairvoyance sur les événements. De ce point de vue, c'est peu de dire que *Les Adieux à la reine* se situent à l'opposé du film de Sofia Coppola (2006) qui, en cantonnant Marie-Antoinette à l'image d'une adolescente rêveuse et branchée de 1770 à 1789, avait sacrifié la densité du personnage à ses choix de réalisatrice. Même avec sa facture conventionnelle, le film de Jean Delannoy avec Michèle Morgan (1956) approchait bien davantage la vérité de Marie-Antoinette.

Pétri comme Chantal Thomas de la culture du XVIII^e siècle, Benoît Jacquot a surtout remporté le pari de restituer un Versailles particulièrement crédible, grattant la vignette d'une cour uniformément dorée pour faire entrevoir, par le biais de Sidonie, une réalité proche du témoignage d'un Saint-Simon. A côté des appartements somptueux, il promène le spectateur dans les cuisines et les combles délabrés où s'entassaient dans un même inconfort la valetaille et la noblesse prête à tous les sacrifices pour vivre à la cour.

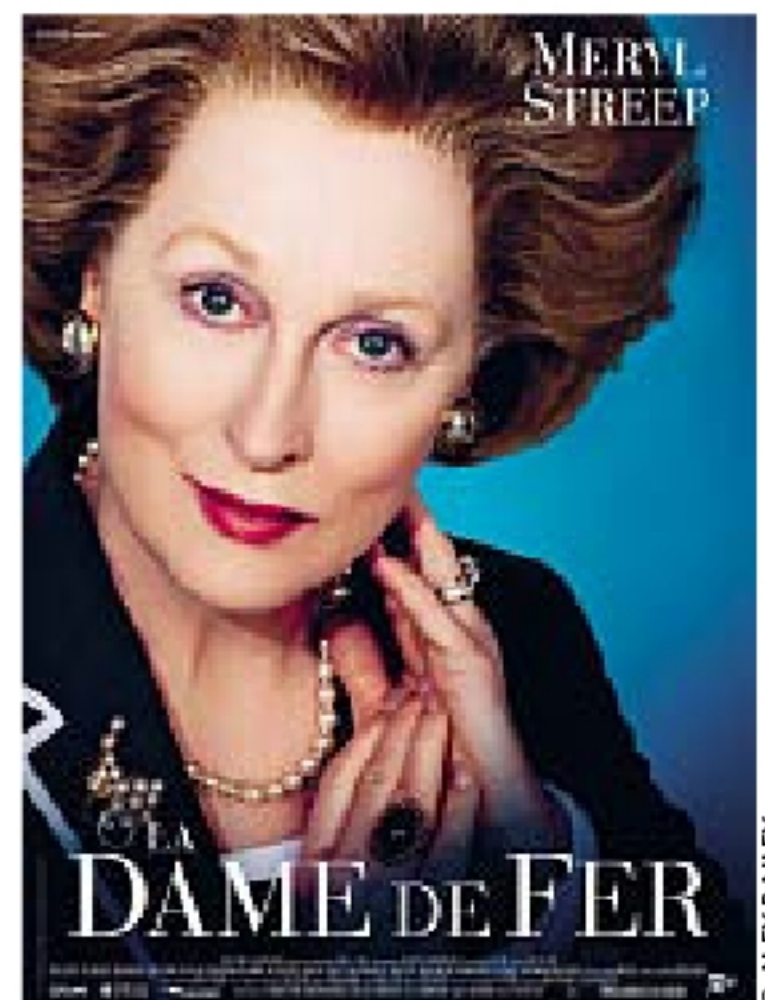
Ce réalisme s'effondre malheureusement dans la représentation de l'amitié entre Marie-Antoinette et la princesse de Polignac. On sait qu'elle fut vive, passionnée, et qu'elle entraîna du vivant de la reine des rumeurs, jamais étayées, sur sa véritable nature. Or, l'insistance maladroite du film sur son rapport sensuel aux femmes accrédite inévitablement l'idée d'une Marie-Antoinette lesbienne. Quel intérêt, à l'heure où, grâce au patient travail des historiens, la véritable reine commençait à apparaître ? Peut-être seulement celui de mettre au goût du jour un interminable feuilleton. On voudrait conseiller au cinéma de se décider à poser ses feux sur une autre reine, certes moins *bankable*, mais qui aurait au moins l'avantage de l'inédit. Marie Leszczyńska, par exemple ?

Thatcher sans histoire

En adoptant le seul point de vue de son personnage, le biopic politique prend le risque permanent d'aplatir l'histoire. La réalisatrice Phyllida Lloyd saute dans ce travers comme un enfant dans une flaque d'eau : avec constance et application. De *La Dame de fer*, on retiendra l'interprétation sidérante que Meryl Streep donne de ce leader hors norme avec un talent qui touche au transformisme. Pas sa chronique superficielle des années Thatcher.

Le film fait défiler les faits marquants de ses onze années au pouvoir : attentats de l'IRA, guerre des Malouines, grève des mineurs. Mais leur substrat historique est relégué à des extraits d'archives télévisées. Pour l'analyse politique des causes et des conséquences, on se contentera d'un kit de citations réelles ou supposées de la dame, livrant pêle-mêle sa haute idée de la Grande-Bretagne, son credo sur l'effort individuel et son goût du pouvoir sans partage.

De toute évidence, le choix de donner la plus large part à l'actualité fantasmée de la vieille dame malade a pesé lourd sur le résultat final. La carrière de Margaret Thatcher est donc vue par le biais de rétrospectives mécaniques, qui interdisent toute mise en perspective. Le résultat est une dame de fer... à repasser l'histoire. Comme sur un tailleur de Maggie, il n'y a pas un pli. Mais il n'y a plus d'histoire.



Toussaint en noir et blanc

Quand un téléfilm est le support
d'une relecture idéologique de l'histoire.

La télévision peut être un formidable instrument de vulgarisation de l'histoire. Elle peut aussi être mise au service d'une relecture idéologique d'autant plus redoutable que le choc des images donne l'autorité de la chose vue à la version des faits qu'elle propage. Par le biais d'un téléfilm librement adapté de la biographie réalisée par Alain Foix pour la collection «Folio biographies», plus de trois millions de téléspectateurs de France 2 ont pu découvrir, les 14 et 15 février, la vie de Toussaint Louverture, cet ancien esclave affranchi de Saint-Domingue, qui s'imposa lors de la révolution qui vit, en 1791, les Noirs de l'île se soulever contre les colons français, et qui, à l'issue de plusieurs années de guerre civile, y promulgua, en 1801, une Constitution. Capturé, déporté par Bonaparte en métropole, au fort de Joux, il y mourut en 1803, moins d'un an avant la proclamation de l'indépendance de la colonie, à laquelle il avait ouvert la voie.

Si chacun s'accorde à souligner que ce téléfilm a eu le grand mérite de placer en pleine lumière un personnage méconnu, sa diffusion a cependant provoqué une polémique parmi les historiens, dont Alain Foix lui-même, pourtant coscénariste du film, du fait des libertés prises avec l'histoire, qui ont fait prévaloir, à l'écran, un point de vue étrangement manichéen : «*Toussaint n'a jamais opposé les Noirs aux Blancs. C'est hélas ce qui restera*», déplore ainsi Alain Foix. Le téléfilm est, de fait, exemplaire des dangers que présente une réduction de l'histoire aux mots d'ordre de la politique contemporaine.

«*J'aurais réalisé un documentaire si j'avais voulu faire quelque chose de fidèle à l'histoire*», se défend le réalisateur, Philippe Niang.



PHOTOS : © LAURENT DENIS/FTV.

Une œuvre de fiction n'est certes pas un documentaire. Cela autorise une certaine liberté. Philippe Niang avait ainsi légitimement choisi de prendre pour fil directeur les conversations entre Toussaint Louverture, prisonnier au fort de Joux, et un personnage imaginaire, le jeune Denis Pasquier, dépêché par le Premier consul pour découvrir où le prisonnier aurait caché son trésor de guerre. De même s'attarde-t-il volontiers, au fil de son récit, sur les relations de Toussaint avec sa femme. Cela lui a permis d'humaniser son personnage pour proposer au spectateur le portrait d'une vie d'homme et non point seulement celui du porte-drapeau de la libération des Noirs. Cela ne suffit pas à justifier les contrevérités et les approximations qui déforment profondément les faits.

Une des scènes d'ouverture du film, reprise plusieurs fois par la suite sous forme de flash-back ou lors des discussions entre les personnages, choisie en

outre comme résumé du film sur le site de France 2, montre ainsi Toussaint âgé de 8 ans assistant, impuissant, à la mort de son père, jugé trop vieux par le propriétaire blanc qui vient de racheter la famille et qui fait jeter le vieux Noir à la mer. Le décor est planté, Toussaint est dès la première scène une victime de la barbarie des Blancs de Saint-Domingue. La vraie victime de cette scène est pourtant la vérité historique : le père de Toussaint a en effet survécu à son fils. Protégé par son maître, il est mort presque centenaire.

Quelques années plus tard, le même Toussaint pleure sa sœur, violée et battue à mort par des marins blancs, laissant son jeune fils Moïse, orphelin, à sa charge. Cet épisode sera régulièrement rappelé par Moïse devenu adulte comme le principal motif de sa haine des Blancs de Saint-Domingue. Comment le téléspectateur pourrait-il, dès lors, condamner Moïse lorsque, se rebellant contre son oncle qui essaye



L'HABIT NE FAIT PAS LE HÉROS L'acteur haïtien Jimmy Jean-Louis incarne Toussaint Louverture dans le téléfilm réalisé par Philippe Niang pour France 2. La volonté de célébrer un « héros positif noir » a conduit le réalisateur à s'affranchir de la vérité historique. Page de gauche : Toussaint Louverture devant la *Carte de la partie de Saint-Domingue habitée par les Français*.

d'établir sur l'île une cohabitation pacifique entre les anciens esclaves et les colons qu'il y a fait revenir, celui-ci organise le massacre des propriétaires blancs ? On ne découvre pourtant la trace de la mort violente de cette sœur dans aucune des biographies de Toussaint Louverture.

Tordre le cou à la vérité

« Toussaint Louverture fait partie de ces icônes, quitte à tordre le cou à la vérité historique au nom de la vraisemblance idéologique », explique le réalisateur Philippe Niang. « Il s'agit d'un film utile sur un héros positif noir », renchérit Thierry Sorel, responsable de la fiction à France 2.

Sans doute n'était-il pas facile de trouver dans la vie de cet esclave choyé par son maître Baillon, instruit, affranchi à l'âge de 33 ans, heureux propriétaire pendant vingt ans de sa propre plantation et détenant lui-même des esclaves (!), les clichés nécessaires pour former la légende de

l'opprimé brisant ses chaînes et défiant l'opresseur. Il fallait donc les inventer.

Ce n'était pas assez, pourtant, de faire de Toussaint Louverture une victime. Il fallait encore justifier chacun de ses choix et caricaturer tous ceux qui furent ses adversaires.

Après l'exécution de Louis XVI, Toussaint Louverture avait mis son armée de rebelles au service des Espagnols, qui possédaient la partie est de l'île, et ceux-ci avaient profité de la révolution noire pour déclarer la guerre aux Français. En 1794, à la suite de la proclamation de l'abolition de l'esclavage par le gouverneur Sonthonax, le général noir trahit cependant ses alliés, fit égorger les soldats espagnols et rejoignit l'armée française avec ses hommes. Le héros noir ne pouvant, aux yeux de Philippe Niang, se permettre d'avoir les mains sales, le réalisateur a tout simplement inversé les rôles ! C'est d'abord, dans son film, les Espagnols qui trahissent le général noir en faisant enlever sa femme et ses fils par Biassou, autre général noir passé à leur

service, lequel tente de les faire brûler sous ses yeux. La trahison de Louverture n'est plus ainsi qu'une réponse à une première trahison, celles des Espagnols.

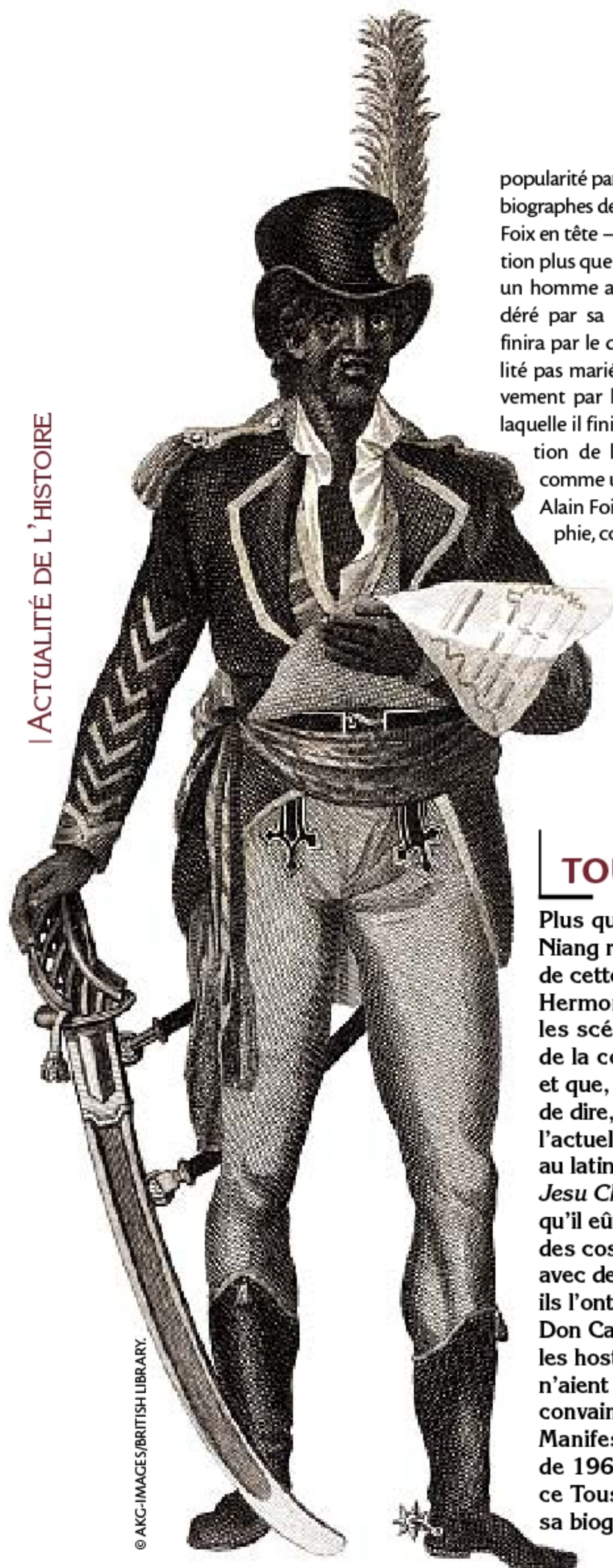
Sonthonax, le gouverneur de Saint-Domingue qui a aboli l'esclavage, a droit de son côté à un traitement de choix. L'homme bénéficiait alors d'une grande

TOUSSAINT LOUVERTURE

Alain Foix



Collection
« Folio
biographies »
Gallimard
326 pages
8,40 €



popularité parmi les Noirs, même si certains biographes de Toussaint Louverture – Alain Foix en tête – estiment qu’il a agi par ambition plus que par conviction. Le film en fait un homme arrogant, ambitieux, déconsidéré par sa femme, une mulâtresse qui finira par le quitter (il n’était alors en réalité pas marié, même s’il épousera effectivement par la suite une mulâtresse avec laquelle il finira sa vie). Son décret d’abolition de l’esclavage est mis en scène comme un défi jeté à Toussaint quand Alain Foix le présente, dans sa biographie, comme un appel du pied lancé au général rebelle.

TOUSSAINT LOUVERTURE Gravure de J. Barlow d’après Marcus Rainsford, 1805 (Londres, British Library). Marcus Rainsford connut Toussaint à Saint-Domingue.

Chargé de faire parler le général lors de sa captivité au fort de Joux, le général Caffarelli mène quant à lui la vie dure à son prisonnier. On le voit pour finir abattre d’une balle dans le dos le vieux domestique noir de Toussaint, Mars Plaisir, à qui il vient de rendre sa liberté. Lequel Mars Plaisir n’a pourtant jamais rencontré Caffarelli et a rejoint Paris bien en vie après avoir été retiré à son maître.

Il serait trop long de faire la liste exhaustive des erreurs, inexactitudes, détournements historiques du film. Ce qu’il en reste après l’avoir vu c’est, alors que Toussaint s’efforça, une fois la guerre terminée, d’assurer la cohabitation des communautés ennemies, un sentiment d’antipathie et de méfiance irrésistible envers les personnages blancs, d’injustice universelle créant, au bénéfice de leurs victimes et de leurs descendants d’aujourd’hui, une dette irrémédiable. Difficile de croire à une simple licence artistique. *S*

TOUSSAINT AVANT LES RAMEAUX

Plus que du parti pris, certaines erreurs du téléfilm de Philippe Niang relèvent simplement de l’amateurisme. Ainsi en est-il de cette scène où Toussaint vient retrouver le général espagnol Hermona dans une église au cours d’une messe. Bien que les scénaristes ne sachent manifestement pas que la distribution de la communion ne se fait pas immédiatement après l’élévation et que, dans le rite alors en usage, le prêtre ne se contente pas de dire, en distribuant les hosties, « *Corpus Christi* », traduction de l’actuel « *Le Corps du Christ* » (saluons malgré tout le recours au latin), mais l’ensemble de la formule « *Corpus Domine nostri Jesu Christi custodiat animam tuam in vitam aeternam. Amen* », qu’il eût suffi d’ouvrir un missel pour découvrir, il faut noter un effort des costumiers pour donner un air « de l’ancien temps » à leur prêtre avec des ornements sacerdotaux d’époque. Emportés par leur élan, ils l’ont, malheureusement, également affublé de la barrette de Don Camillo, portée pendant la messe alors qu’il tient en mains les hosties consacrées. Dommage aussi que les accessoiristes n’aient pas été aussi inspirés et n’aient rien trouvé de plus convaincant qu’une coupelle en bois en guise de ciboire. Manifestement, à Saint-Domingue en 1794, la réforme liturgique de 1969 était déjà un fait acquis. « *Toujours un coup d’avance !* » ce Toussaint Louverture, comme aime à le souligner dans sa biographie Alain Foix. *MAB*



Meurtre dans la cathédrale

France 3 vient de rediffuser *Les Piliers de la Terre* et programme la deuxième saison de la série : *Un monde sans fin*.

Gothique : le terme a été popularisé au XIX^e siècle pour désigner l'art des «Goths», ces Barbares qui auraient été les auteurs des cathédrales. Le nouveau goût pour le Moyen Age s'encombrait alors de nombreux clichés : obscurantisme, dictature ecclésiastique et féodale, misère de ces « temps de barbarie ». Bien que cette vision romantique du Moyen Age ait été maintes fois balayée par les historiens, de Régine Pernoud à Jacques Heers ou Jean Favier, il semble que les possibilités romanesques qu'elle offre l'emportent pour certains sur la véracité historique.

Ainsi en est-il dans la minisérie qui adapte pour France 3 le roman de Ken Follett : *Les Piliers de la Terre*. N'allez pas y chercher de l'histoire, cela n'est pas le sujet. Le fil rouge en est la construction d'une cathédrale dans la ville fictive de Kingsbridge, en Angleterre. En toile de fond : la guerre de succession qui a suivi la mort d'Henri I^{er} d'Angleterre, de 1135 à 1154. Et en fait de romanesque, Ridley Scott n'a pas lésiné : la légende noire est là tout entière ! La grossièreté des villageois, qui se délectent de voir les voleurs se faire couper les mains, et les traîtres à la couronne, la tête ; la misère des travailleurs ; la peur panique de l'enfer et des malédictions ; les châtiments corporels que s'infligent les religieux ; la corruption des gens d'Eglise prêts à tout pour arriver à leurs fins. Sur ce sujet surtout, le film ne fait pas dans la dentelle : il faut être explicite, l'Eglise n'est qu'une organisation mafieuse et criminelle profitant de la foi candide des populations. Les moines sont des hommes sans personnalité, mais cupides et ambitieux qui offrent pain, bière et absolution tous les jours aux ouvriers en échange de leur travail, remplacent les

reliques disparues par le crâne d'un moine, dilapident l'argent qui leur est confié. Les miracles sont des mascarades grossières, tout comme les sacrements. A William Hamleigh, qui rechigne à tuer encore par peur de griller en enfer, l'évêque Waleran déclare solennellement :

« Regrettez-vous d'avoir tué par le passé et de devoir encore tuer à l'avenir ?

– Je le regrette.

– Alors ego te absolvo. Maintenant faites votre travail ! »

Le tableau est si grossier qu'il en devient ridicule.

L'arrière-plan historique, cultive le même « flou artistique ». Parmi d'autres exemples, la reine Mathilde devient Maud, justement jalouse de ses prérogatives, mais enfant gâtée quoi qu'elle en dise, qui, sans autre raison apparente que son bon vouloir, se proclame elle-même impératrice après la bataille de Lincoln (1141). Or Mathilde était en réalité impératrice en raison de son premier mariage avec l'empereur germanique Henri V (mort en 1125). C'est que Ken Follett refuse, selon ses propres dires, « d'enfermer ses personnages dans des références historiques ».

Reste l'édification d'une cathédrale qui était un beau sujet. Dommage qu'elle soit de style plutôt gothique (inspiré par la cathédrale de Salisbury, visible dans le générique et datant du XIII^e siècle) alors qu'elle aurait dû être romane : le gothique ne fut introduit qu'à la toute fin du XII^e siècle en Angleterre...

Les décors sont beaux, le casting fait rêver, mais l'interprétation et le manque de rythme du scénario font de cette saga médiévale une nouvelle série à l'américaine qui a oublié que, sur le Moyen Age, on était passé à autre chose depuis longtemps.

À VOIR

Les Ailes de la guerre, saison 2

Avec des animations de pointe, des vidéos d'archives et des interviews de pilotes, Planète + nous fait revivre les combats aériens les plus célèbres de l'histoire, analyse les tactiques et les stratégies de combat.

On y prend place dans le cockpit des F-4 Phantom de l'USS Midway, des bombardiers lourds de l'opération Linebacker au Vietnam, ou encore du P-47 Thunderbolt, le robuste chasseur de la Seconde Guerre mondiale.

Planète +, les dimanches 1^{er}, 8 et 15 avril, deux épisodes par soirée, à 20 h 40 et 21 h 30.



Atlantique, Latitude 41

De son nom anglais *A Night to Remember*, ce film de Roy Ward Baker, sorti en 1958, est une référence sur le naufrage du *Titanic*. Sa diffusion sera précédée d'une introduction par l'historien Jean Tulard et suivi d'un docu-fiction sur le destin de quatorze passagers originaires du village irlandais d'Addergoole.

Histoire, jeudi 12 et lundi 16 avril, film à 20 h 40 ; docu-fiction à 22 h 45.



© SANDRINE ROUDEIX

L'ALLEMAGNE, PASSION FRANÇAISE

Germanophilie ? Germanophobie ?
La polémique sur « Merkozy »
vient relayer deux siècles de querelles.

L'Allemagne est partout. On vante ses succès économiques. Angela Merkel fait la une des gazettes. Des politiciens la comparent à Bismarck. Certains dénoncent la germanophilie des élites. D'autres parlent d'un retour de la germanophobie. Belle occasion de faire la généalogie de deux inclinations de l'esprit qui sont au cœur des passions françaises.

« *Des querelles d'Allemands !* » C'est essentiellement par ces mots que l'Ancien Régime connaît l'Allemagne réduite aux éternelles rivalités qui déchirent les trois cents Etats qui la composent.

Les guerres napoléoniennes ouvrent les esprits. On passe de l'ignorance à la fascination. La publication de *De l'Allemagne*, de Germaine de Staël, fait l'effet d'un coup de tonnerre. Tout à coup, les Allemands deviennent un « *peuple de poètes et de musiciens* ». Les Français s'enthousiasment pour Goethe, Schiller et les romantiques allemands. Novalis, Heinrich von Kleist, Brentano, ou Achim von Arnim entrent dans les bibliothèques. Les cœurs frémissent à l'évocation de ces légendes simples, peuplées de vieux châteaux, de jeunes filles éthérées et de rêveries tragiques. Lorsqu'il publie *Le Rhin*, en 1842, Victor Hugo succombe à cette magie : « *Le Rhin est rapide comme le Rhône, large comme la Loire, encaissé comme la Meuse, tortueux comme la Seine, (...) pailleté d'or comme un fleuve d'Amérique, couvert de fables et de fantômes comme un fleuve d'Asie.* » Gérard de Nerval entre dans la carrière des lettres avec sa traduction de *Faust*. Séduits par la nouveauté de Kant et de Hegel, les philosophes tombent dans l'admiration béate. Victor Cousin écrit, en 1826 : « *Hegel, dites-moi la vérité, puis j'en passerai à mon pays ce qu'il en pourra comprendre* » ; et Renan déclare, en 1866 – l'année de Sadowa : « *J'ai étudié l'Allemagne et j'ai cru entrer dans un temple. Tout ce que j'y ai trouvé est pur, élevé, moral, beau et touchant. (...) Je considère que cet avènement d'un esprit nouveau est un événement analogue à la naissance de la chrétienté.* »

La fascination touche tant les progressistes que les conservateurs. Les premiers voient dans la volonté allemande de forger son unité l'expression du principe révolutionnaire du droit de la nation à exercer sa souveraineté hors la férule de principicules dépassés. Les seconds voient dans le royaume de Prusse les principes d'ordre et d'autorité qui s'imposent à toute société civilisée. Personne ne semble

s'apercevoir que les doux rêveurs allemands sont casqués et bottés, et menés de main de maître par Bismarck, le chancelier de fer.

La guerre de 1870 fait tomber de haut ces beaux esprits enthousiastes. La France défaite, amputée de l'Alsace et de la Lorraine, verse dans une évidente germanophobie. On acclame Boulanger, le « général Revanche » ; l'Empire allemand devient « l'ennemi héréditaire » – alors qu'il n'existe que depuis 1871 – ; Alphonse Daudet fait un succès avec *La Dernière Classe* et Hansi un triomphe avec ses Alsaciennes pleurant leurs provinces perdues. Déroulède enflamme les foules ; Maurras dénonce les ambitions géopolitiques du Kaiser dans *Kiel et Tanger* (1910) ; Massis et Tarde, dans *Les Jeunes Gens d'aujourd'hui*, déclarent : « *J'ai quitté Goethe pour Racine et Mallarmé* » ; et la jeune Lorraine de Barrès, Colette Baudoche, refuse d'épouser l'officier allemand qu'elle chérit, simplement parce qu'il est allemand, parce « *qu'il n'est pas de sa race* ».

Le pouvoir d'attraction du puissant voisin ne cesse pas pour autant. Convaincus que les victoires de Sadowa et de Sedan doivent autant « *à l'instituteur prussien qu'aux généraux prussiens* », des hommes comme Lanson ou Adler s'efforcent de copier en Sorbonne les méthodes du positivisme allemand. Malgré ses réserves, Barrès continue de succomber à la fascination d'outre-Rhin. Il écrit dans *Du sang, de la volupté et de la mort* : « *J'aime ces étroits domaines, ces petites cours anémiées d'Allemagne. (...) On n'y développait pas de grandes énergies, d'après vertus ; mais certaines élégances et une certaine douceur qui ne se virent que là.* »

La guerre de 1914 marque une rupture. L'heure est à la propagande, à la dénonciation de la « barbarie boche », à l'amplification à outrance des exactions – réelles – commises en zone occupée en France ou en Belgique. On accuse les reîtres tudesques de couper la main des petites filles ou de les griller à la broche. Rien d'étonnant si, comme le dit Kipling, « *la première victime d'une guerre, c'est la vérité* ».

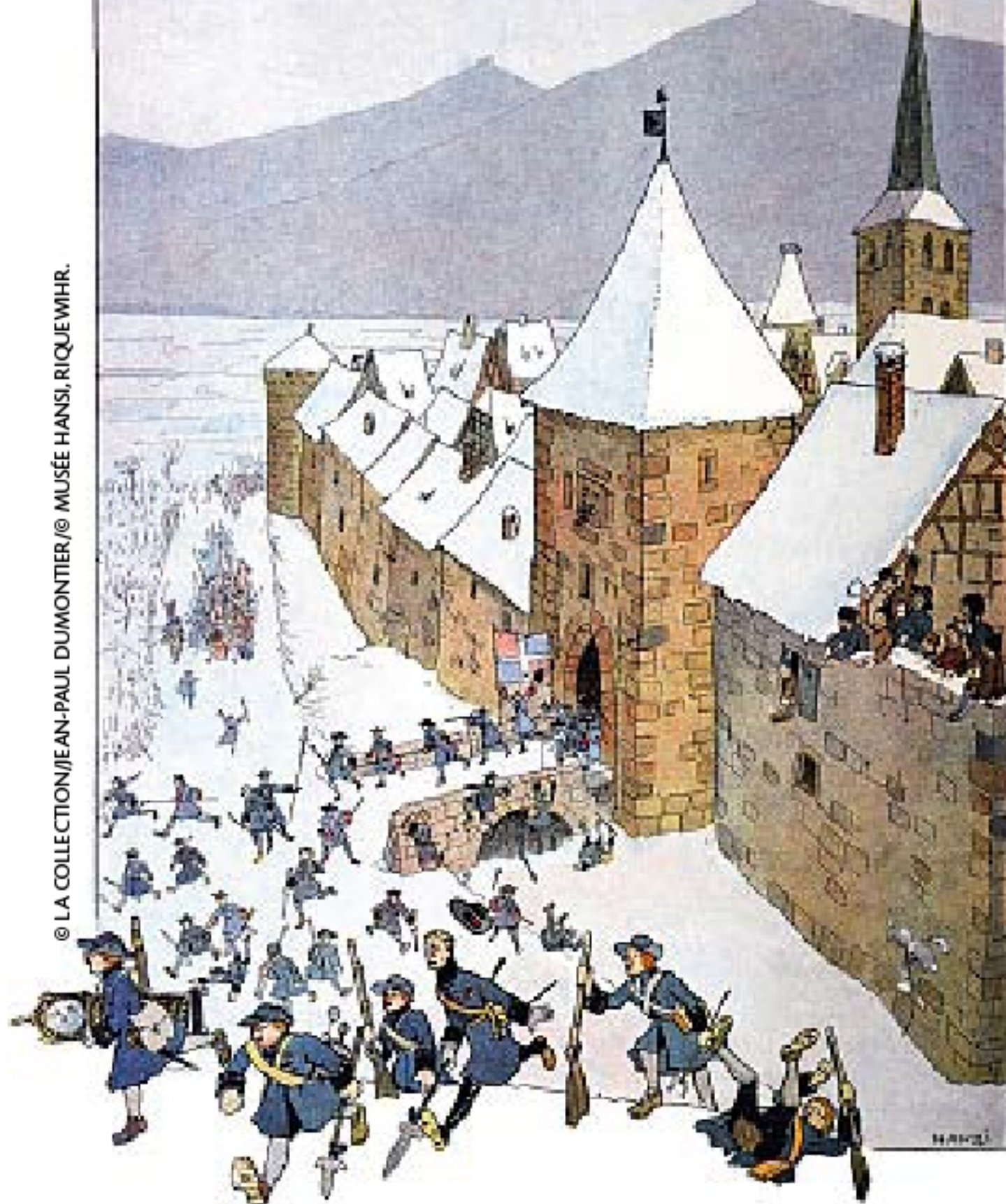
Paradoxalement, l'après-guerre ne donne pas lieu à une flambée d'antigermanisme. Au contraire ! Les héros sont fatigués. Les écrivains et les publicistes cherchent dans l'approfondissement des liens entre culture française et culture allemande une garantie contre les guerres futures. Les traductions de Fritz von Unruh par Benoist-Méchin,

la création du Comité France-Allemagne, la fondation de la *Revue d'Allemagne*, en 1927, au comité de laquelle siègent des écrivains aussi divers que Jules Romain ou Jean Giraudoux, participent de cette germanophilie. Elle n'est pas forcément naïve comme le montrent ces mots de Giraudoux dans *Siegfried et le Limousin* : « *L'Allemagne n'est pas une entreprise sociale et humaine, c'est une conjuration poétique et démoniaque. Toutes les fois que l'Allemand a voulu faire d'elle un édifice pratique, son œuvre s'est effondrée en quelques lustres.* » Mais elle encourage un pacifisme général, qui sera un jour payé tragiquement.

Il ne reste guère en effet que l'Action française pour mettre durablement en exergue la persistance du péril allemand. Dans *Les Conséquences politiques de la paix*, Jacques Bainville dénonce, dès 1920, les illusions du traité de Versailles, « *cette paix trop douce pour ce qu'elle a de dur, et trop dure pour ce qu'elle a de doux.* » Il pointe les abcès de fixation qui inévitablement vont mener à un nouveau conflit : réparations chimériques, incongruité de la séparation de l'Autriche d'avec son hinterland danubien, folie de Dantzig et de son corridor. Maurras ne cesse de dénoncer les dérives germaniques : « *Nous sommes des nationalistes. Nous ne sommes pas des nationalistes allemands,* écrit-il en 1926. *Nous n'avons aucune doctrine qui soit commune avec eux (...). On ne fera pas de nous des racistes ou des gobinistes.* » En juillet 1936, il rappelle que « *l'entreprise raciste est certainement une folie pure et sans issue.* »

1940 en apporte la preuve, au prix du sang. Sous le joug de l'Occupation, la population sombre majoritairement dans une hostilité à l'Allemagne, une partie de l'élite culturelle passe de la germanophilie au collaborationnisme, rebaptisé *ad usum Delphini* défense de la culture européenne. Le voyage des écrivains en octobre 1941 en est l'un des exemples les plus frappants. Au prétexte d'aller saluer à Weimar le souvenir de Goethe et de Schiller, Drieu La Rochelle, Brasillach, Chardonne, Jouhandeau et quelques autres vont payer tribut à la propagande nationale-socialiste. Invoquant les mânes de Renan (« *L'Allemagne avait été ma maîtresse.* »), Brasillach, le normalien talentueux et fourvoyé, reconnaît en février 1944 que, durant cette guerre, certains Français « *auront plus ou moins couché avec l'Allemagne.* »

Pas davantage que le premier, le second après-guerre n'est marqué du sceau de la germanophobie cependant. Sonnés par deux guerres mondiales, les dirigeants français comprennent que la paix n'est possible que dans un ordre européen. La haine de l'Allemagne se réfugie aux extrêmes de la vie politique. Dans les années 1950, communistes et gaullistes partagent une même opposition à ce qui vient d'outre-Rhin. Les communistes voient d'un mauvais œil la création de la Communauté européenne du charbon et de l'acier et celle de la Communauté européenne de défense qui prévoit le réarmement de notre voisin. Tout ce qui peut contribuer à renforcer le monde libre s'attire la colère du « parti des 75 000 fusillés » qui a fait de la résistance son fond de commerce. Dans les rues, on conspue « *Schuman, le Boche.* » Quant à De Gaulle, il n'accepte pas de réarmer si vite la République fédérale d'Allemagne car « *les cadavres sont encore*



© LA COLLECTION/JEAN-PAUL DUMONTIER/© MUSÉE HANSI, RIQUEWIHR.

COCOÛ CLOCK *Histoire de l'Alsace*, par Hansi, 1912. Parmi les caricatures véhiculées en France après la guerre de 1870, Hansi prisait celle des Allemands voleurs de pendules.

chauds. Mais les temps changent. La signature du traité de l'Elysée, en 1963, marque un tournant. L'heure est à la réconciliation marquée par des grandes messes obligées, des visites symboliques, comme celle d'Adenauer à La Boisserie ou des réalisations concrètes comme l'Office franco-allemand pour la jeunesse, qui favorise les échanges.

A partir de cette date, la question allemande a cessé d'en être une. En 1984, la poignée de main de Verdun entre François Mitterrand et Helmut Kohl en marque le point final comme si le sujet s'éteignait avec le souffle des derniers poilus. En veut-on une preuve ? Pour faire la publicité de ses voitures, Opel choisit aujourd'hui de vanter la qualité de ses modèles en allemand. **S**

FRANCE - ALLEMAGNE L'HEURE DE VÉRITÉ



Bernard de Montferrand et Jean-Louis Thiériot
Tallandier
268 pages
18,90 €

L'Indre redécouvre le château Raoul

Oublié, abîmé, longtemps découpé en bureaux, ce haut lieu de Châteauroux renaît.

En ouvrant exceptionnellement au public, le 28 janvier, le château Raoul, dont la restauration générale de toutes les parties extérieures venait de s'achever, le conseil général de l'Indre, propriétaire des lieux, n'imaginait pas attirer autant de visiteurs. Quinze mille personnes sont venues admirer la blancheur retrouvée de la pierre, le rouge sang de bœuf profond des menuiseries, le nouvel enduit posé au mortier de chaux et discrètement rehaussé par de minuscules gravillons du Cher...

A l'intérieur, les visiteurs ont pu admirer les vitraux représentant les blasons des cantons berrichons, ou les gracieuses charpentes en peuplier des tours. Ils ont discuté avec les menuisiers, les charpentiers, les couvreurs qui ont remplacé les ardoises d'Angers manquantes et les ont fixées avec des clous de cuivre, avec les tailleurs de pierre qui ont retailé les pinacles et les autres artisans intervenus sur ce chantier exemplaire.

Des entreprises de la région, possédant un réel savoir-faire, réalisant un chantier dans les délais prévus et sans dépasser le budget initial de 1,8 million d'euros, c'est rare ! « Un esprit d'équipe s'est installé sur ce chantier, reconnaît le maître d'ouvrage. J'ai été impressionné par l'atmosphère de compagnonnage qui régnait entre les artisans. Je ne savais pas à quel point c'est une réalité dans ces entreprises-là. »

Marc Cioffi, l'architecte en charge de la restauration, avait particulièrement peaufiné l'étude préalable au projet et avait pris « le temps d'effectuer toutes les recherches historiques nécessaires, de dresser un état sanitaire fiable d'un bâtiment sur lequel aucun travail n'avait été réalisé depuis des années, de choisir les entreprises... »

Aujourd'hui, les habitants de Châteauroux redécouvrent l'édifice qui a donné son nom à leur ville et qu'ils avaient quelque peu oublié. C'est en effet à Raoul le Large, seigneur de Déols, qu'on doit la première forteresse élevée en bois sur l'Indre, au IX^e siècle. Les seigneurs qui s'y étaient succédé, portant tous le même prénom, le château et le village qui l'entoure avaient naturellement été appelés Château-Raoul, transformé peu à peu en Châteauroux !

Construit autour du donjon médiéval, l'hôtel seigneurial que nous connaissons date du XV^e siècle. Vendu comme bien national à la Révolution, il fut affecté au logement des préfets avant d'abriter les bureaux de la préfecture. Abandonné en 1972, il avait fait l'objet deux ans plus tard d'une restauration intérieure. Restait à rénover façades, charpentes et toitures. C'est chose faite. Le conseil général voudrait désormais trouver les moyens de l'ouvrir en permanence au public. *S*



© CAFÉNIÉ-THIERRY MARTROU-CONSEIL GÉNÉRAL DE L'INDRE.

ET AUSSI

Après ceux de la Grande Singerie, les décors de Christophe Huet qui ornent la Petite Singerie du château de Chantilly, dans l'Oise, vont retrouver leurs couleurs grâce au mécénat de la société Panhard Développement. Les panneaux, déposés, sont restaurés en atelier, avant d'être à nouveau montrés au public au mois de juin.

Le trésor de Vix, référence européenne pour le premier âge du fer, dont nous ne possédons que très peu d'objets, vient d'emménager dans une ancienne abbaye, transformée avec goût en nouveau musée du Pays châtillonnais. C'est l'occasion de s'arrêter à Châtillon-sur-Seine, une ville hors du temps, à la frontière de la Champagne et de la Bourgogne.

Inscrite au patrimoine immatériel de l'humanité par l'Unesco en 2009, la tapisserie d'Aubusson est un art bien vivant : trois œuvres de jeunes artistes, Cécile Le Talec, Mathieu Mercier et Marc Bauer, qui viennent d'être sélectionnées, seront tissées dans les prochains mois selon des techniques séculaires et viendront enrichir le fonds contemporain de la collection.

RENAISSANCE

Après avoir été négligé durant des décennies, le château Raoul vient de retrouver tout son lustre grâce aux travaux financés par le conseil général de l'Indre et au savoir-faire des menuisiers, charpentiers, couvreurs et tailleurs de pierre de la région.



© INAH.

PAYSAGE SACRÉ Sur les parois des grottes découvertes dans l'Etat de Guanajuato, au Mexique, se superposent des mystérieux dessins nés de pratiques rituelles.

Les peintures des temples perdus

D'énigmatiques personnages, de mystérieux soleils, des insectes, des cactus, des croix... Voici quelques-uns des plus de 3 000 motifs récemment mis au jour par une équipe d'archéologues de l'Institut national d'anthropologie et d'histoire (INAH) sur les parois d'une quarantaine de grottes situées sur le plateau central du Mexique et actuellement en cours d'analyse. Une découverte majeure par la richesse des dessins. «*Peu à peu, nous avons compris que nous nous trouvions dans un véritable paysage sacré*», commente Carlos Viramontes, qui a dirigé les recherches. Un site exceptionnel qui présente une autre singularité : si les plus anciennes de ces peintures sont vieilles de deux mille ans, d'autres, plus récentes – croix chrétiennes ou formules rituelles indiquant l'accomplissement d'exorcismes – s'y superposèrent au fil des siècles. Elles offrent ainsi un étonnant panorama de l'histoire spirituelle de la région, dans le nord-est de l'Etat de Guanajuato, au Mexique.

Au 1^{er} siècle de notre ère, des chasseurs-cueilleurs installés dans ces contrées semi-désertiques depuis 7 000 av. J.-C. auraient commencé à y peindre avec des pigments minéraux, fascinés par la présence de colonnes aux formes humaines cachées dans les

grottes. Ces roches sont ornées de plantes ou d'animaux aquatiques, comme des serpents ou des tortues. Un indice qui laisse penser que les chasseurs-cueilleurs rendaient là un culte à la pluie, par ailleurs abondamment représentée à travers des motifs géométriques, comme des spirales. On y trouve aussi des peintures de phénomènes mystérieux, comme les éclipses, ou d'astres solaires, de figures humaines et de mains. Les représentations anthropomorphes seraient liées à des cérémonies de guérison. Quant aux empreintes de mains, elles seraient celles de jeunes personnes âgées de 10 à 15 ans : concentrées sur un site «*privé*», difficile d'accès et près d'un mont culminant à 3 400 mètres, elles constitueraient les vestiges de rites de passage.

Ces motifs se perpétuèrent jusqu'à la colonisation espagnole de la région, au XVI^e siècle. De nouveaux dessins – croix, autels ou chapelles – firent alors leur apparition comme autant de signes destinés à faire fuir les mauvais esprits. Dernier témoignage laissé par l'histoire : au début du XX^e siècle, les «*Cristeros*» – en lutte armée contre le gouvernement anticlérical qui persécutait l'Eglise –, cachés dans ces grottes, y peignirent croix et coupes liturgiques.

ICI ET AILLEURS

Les premières œuvres d'art de l'humanité seraient espagnoles et dateraient de 42 000 ans, alors que celles de Chauvet, considérées jusqu'à aujourd'hui comme les plus anciennes de l'histoire, remonteraient à 31 000 ans. C'est en tout cas ce qu'affirme une équipe d'experts au sujet de six peintures rupestres de la grotte de Nerja, en Andalousie, connue depuis 1959. Si ces analyses se confirment, le premier artiste ne serait alors pas *Homo sapiens*, comme on le supposait jusqu'ici, mais l'homme de Neandertal.

Des structures de cabanes vieilles de 20 000 ans ont été retrouvées dans l'est de la Jordanie. Elles révèlent un habitat dense, 10 000 ans avant l'apparition de l'agriculture. La mission conjointe britannique, danoise, américaine et l'équipe jordanaise d'archéologues à l'origine de la découverte ont également observé la présence de perles de coquillages. Ces dernières auraient été apportées là depuis la mer Rouge et la Méditerranée, à plus de 250 km.

La tombe du dernier empereur inca, Atahualpa, aurait enfin été localisée, par l'historienne équatorienne Tamara Estupiñan, membre de l'Institut français d'études andines. La sépulture de ce souverain exécuté par les colons espagnols en 1533 se trouverait en Equateur, près de la rivière Machay. L'Institut national du patrimoine culturel équatorien doit financer des fouilles dès cette année et le site a été déclaré zone protégée.



© AKG-IMAGES.

46 LE RÊVE S'ACHÈVE À MOSCOU

COMMENT LE JEU DES ALLIANCES DIPLOMATIQUES, LES NÉCESSITÉS DU BLOCUS CONTINENTAL ET LES MANŒUVRES DU TSAR ALEXANDRE I^{er} ONT LANCÉ NAPOLÉON DANS UNE GUERRE FOLLE QUI ALLAIT ENCLENCHER LE DÉCLIN DE SON EMPIRE.

78 PAROLES DE GROGNARDS



© AKG-IMAGES.

LA CAMPAGNE DE RUSSIE FUT AUSSI UNE EXCEPTIONNELLE AVENTURE HUMAINE OÙ LES SOLDATS DE LA GRANDE ARMÉE ONT REPOUSSÉ LES LIMITES DE LA RÉSISTANCE PHYSIQUE PAR FIDÉLITÉ À L'EMPEREUR. L'ÉPOPÉE A INSPIRÉ DES PAGES SAISSANTES.

60 9 SECRETS DE LA CAMPAGNE DE RUSSIE

© ARTOTHEK/IA COLLECTION. © AKG-IMAGES/ERICH LESSING.



POUR RENOUVELER NOTRE VISION DE CETTE GUERRE, MARIE-PIERRE REY S'EST PLONGÉE DANS LES ARCHIVES RUSSES. SES TRAVAUX FONT VOLER EN ÉCLATS UN CERTAIN NOMBRE DE LÉGENDES ET D'IDÉES REÇUES.

ET AUSSI

LES MAÎTRES DU MONDE
MIKHAIL KOUTOUZOV
TOLSTOÏ STORY
VILNIUS, TOMBEAU
DES SOLDATS DE GLACE
DICTIONNAIRE
DES PERSONNAGES
BIBLIOTHÈQUE IMPÉRIALE
ATLAS DE CAMPAGNE





CHEVAL DE GUERRE

Napoléon, retraite de Russie, d'après Jan Chelminski, 1893. Le 5 décembre 1812, Napoléon quitte la Russie avec Caulaincourt et son mamelouk Roustan. Coupé de ses arrières par l'action des cosaques, l'Empereur s'inquiète pour son trône. Il entend aussi reconstituer ses troupes pour reprendre les opérations militaires au printemps.



Le rêve s'achève à MOSCOU

Par Jean Tulard,
de l'Institut

Pour l'Empire napoléonien,
à son apogée en juin 1812,
la campagne de Russie est
le commencement de la fin.



A Tilsit, le 7 juillet 1807, Napoléon et Alexandre se partagent implicitement le monde. A l'empereur des Français, l'Europe, au tsar de toutes les Russies, l'Orient; à l'un Rome, à l'autre Constantinople. Le vaincu de Friedland promet une amitié éternelle à son vainqueur.

Cinq ans plus tard pourtant, le 8 avril 1812, Alexandre envoie un ultimatum à Napoléon : celui-ci doit retirer ses troupes derrière l'Elbe et rendre sa liberté au commerce russe. Le 24 juin, Napoléon franchit le Niémen avec une armée de 440 000 hommes après avoir lancé à ses soldats une proclamation : « A Tilsit, la Russie a juré éternelle alliance à la France et guerre à l'Angleterre. Elle viole aujourd'hui ses serments. Elle nous place entre le déshonneur et la guerre. Le choix ne saurait être douteux. »

Que s'est-il passé ?

En juillet 1807, Napoléon avait besoin de l'alliance de la Russie. Il multiplia donc les concessions, notamment en ce

qui concerne la Prusse vaincue à Iéna (octobre 1806), qu'il voulait d'abord rayer de la carte et qu'il maintint, amoindrie, pour faire plaisir à Alexandre, qui avait entraîné le roi Frédéric-Guillaume III dans la coalition contre la France.

En effet, Napoléon venait de proclamer à Berlin, le 21 novembre 1806, le Blocus continental : « Les îles Britanniques sont déclarées en état de blocus. » Depuis le désastre de Trafalgar où avait été anéantie une partie de la flotte française, le 21 octobre 1805, les projets de débarquement de Napoléon en Angleterre avaient été abandonnés. L'Empereur avait alors décidé de porter la bataille sur le plan économique. La prospérité de « la perfide Albion » reposait sur son avance industrielle grâce à l'utilisation de la machine à vapeur qui lui permettait de produire à faible coût des objets manufacturés distribués ensuite en Europe à bas prix. S'y ajoutait l'exportation sur le continent des produits exotiques comme le café, le sucre ou le coton. Si la livre sterling se

Ruiner l'Angleterre en fermant toute l'Europe
à ses marchandises.



© AKG-IMAGES. CARTES DU NUMÉRO : © IDÉ

TRAITÉ DE TILSIT (1807)



AU FIL DE L'EAU Entrevue de leurs majestés impériales, par Le Beau d'après Naudet. Le 25 juin 1807, après la défaite de la Russie à Friedland, le 14, Napoléon et Alexandre I^{er} se retrouvent au beau milieu du fleuve Niémen. Durant près de quinze jours, les deux souverains mènent des négociations serrées au terme desquelles est signée, les 7 et 9 juillet, la paix de Tilsit. En échange de son soutien à la France face à l'Angleterre, le tsar obtient de Napoléon des concessions territoriales, notamment en Prusse.

portait bien et finançait les coalitions européennes contre Napoléon, c'était grâce à une balance commerciale largement excédentaire. Mais que l'Europe se ferme aux marchandises anglaises et très vite l'Angleterre serait ruinée.

A la fin de 1806, Napoléon est en mesure de contraindre les ports allemands et italiens à refuser d'accueillir les navires anglais. L'Espagne et le Portugal ont une attitude équivoque, mais Napoléon pense pouvoir leur imposer le blocus par la force. Reste l'Europe du Nord : le poids de la Russie y est considérable. Qu'elle entre dans le système de Napoléon et l'Europe sera presque entièrement fermée.

Séduit par Napoléon, Alexandre I^{er} s'engage à Tilsit à offrir sa médiation en vue d'une paix franco-anglaise et, en cas d'échec, à rompre ses relations avec Londres, ce qui fut fait le 7 novembre 1807. Cette fermeture du continent provoqua une grave crise économique en Angleterre.

Napoléon était près de la victoire en 1808 quand il commit la faute majeure de son règne. Il attira, en mai 1808, la famille régnante d'Espagne à Bayonne, obligea Charles IV puis son fils Ferdinand à abdiquer et remit, sans consultation du peuple espagnol et des cours européennes, la couronne d'Espagne à son frère aîné Joseph. Le tsar avait été choqué

par la manière dont Napoléon avait détrôné, le 27 décembre 1805, les Bourbons de Naples. Après le remplacement de ceux d'Espagne à nouveau par un Bonaparte, Alexandre s'inquiète : jusqu'où ira Napoléon ? D'autant qu'une partie de l'Espagne se soulève aussitôt et que l'Empereur se trouve dès lors engagé dans une guerre sans fin. Les colonies espagnoles suivent ce mouvement de révolte et offrent au commerce anglais, jusque-là interdit, un exutoire en remplacement du continent européen. Les exportations reprennent, cette fois à destination de l'Amérique latine.

L'économie britannique n'est pas seule à souffrir. À Saint-Petersbourg, on s'irrite. Les exportations de chanvre, de lin et de blé vers l'Angleterre sont suspendues et l'industrie française n'est pas en mesure de fournir les produits manufacturés dont la Russie a besoin. Le rouble est plus ébranlé que la livre sterling par un blocus continental qui se fait de plus en plus pesant.

C'est ici qu'intervient Talleyrand. Il a perdu son portefeuille des relations extérieures après Tilsit. Pour lui, l'allié privilégié de la France – et il est en cela l'héritier de Choiseul et du cardinal de Bernis – doit être l'Autriche. Il fera tout pour faire échouer les accords de Tilsit.





Or Napoléon, aux prises avec la révolte de l'Espagne, a besoin d'avoir les mains libres dans la péninsule Ibérique au moment où il craint que l'Autriche ne veuille prendre sa revanche d'Austerlitz, pendant qu'il passera en Espagne pour écraser l'insurrection.

Une nouvelle rencontre entre l'Empereur et le tsar est aménagée à Erfurt, le 27 septembre 1808. Napoléon souhaite obtenir d'Alexandre qu'il neutralise l'Autriche pendant qu'il agira en Espagne. Cette fois, le tsar se dérobe, bien que Napoléon ait déployé tout son charme pour le convaincre, faisant même appel à la Comédie-Française.

Emmené dans les bagages de l'Empereur, Talleyrand prévient Alexandre : Napoléon a besoin de la Russie et fera à son souverain des promesses, notamment celle de lui laisser les mains libres vis à vis de l'Empire ottoman, mais il n'a pas l'intention de les tenir : il est devenu fou, ivre de conquêtes. Chez la princesse de Tour et Taxis, il explique à Alexandre : *« Sire, que venez-vous faire ici ? C'est à vous de sauver l'Europe et vous n'y parviendrez qu'en tenant tête à Napoléon. Le peuple français est civilisé, son souverain ne l'est pas. »*

Devant les réticences d'Alexandre, Napoléon soupçonna la trahison de l'un de ses proches, mais dans la scène qu'il fit plus tard à Talleyrand, le 28 janvier 1809, il ne fit pas allusion à Erfurt et resta dans l'ignorance de l'attitude de son ancien ministre.

Comme Napoléon l'avait prévu, l'Autriche entra à nouveau en guerre. Elle fut défaite à Wagram, le 6 juillet 1809. Victoire teintée d'amertume. Napoléon se plaignit de l'inactivité de son allié russe pendant le conflit.

Résolu à divorcer d'avec Joséphine, pour donner à l'Empire un héritier, il charge pourtant, le 4 août 1809, Caulaincourt, son ambassadeur à Saint-Petersbourg, de demander pour lui à Alexandre, la main de sa sœur Anne (il avait fait en vain la même démarche l'année précédente pour sa sœur Catherine). Nouveau froid : Alexandre se dérobe encore. Il déclare que la princesse est trop jeune et qu'il y a un obstacle religieux puisqu'elle est orthodoxe. Toutefois la demande pourrait peut-être se voir agréée si Napoléon s'engageait à ne jamais ressusciter le royaume de Pologne.

L'Empereur vient en effet d'enlever à l'Autriche la part qu'elle s'était réservée lors des partages de la Pologne à la fin du XVIII^e siècle, partages qui l'avaient rayée de la carte. Cette part, Napoléon l'attribue au duché de Varsovie constitué après la défaite de la Prusse, à Iéna, à partir des territoires polonais que possédait Berlin. La Russie, qui possède la dernière part des démembrements de la Pologne, ne peut que s'inquiéter.

Napoléon ne retenant pas la requête d'Alexandre, le mariage avec la sœur du tsar devient impossible. Un conseil de la couronne, réuni le 29 janvier 1810, juge préférable, à l'instigation de Talleyrand, que l'Empereur épouse une archiduchesse autrichienne. Le 4 février 1810, Alexandre signifie à Caulaincourt, de manière polie, qu'il ne peut accorder à Napoléon la main de sa deuxième sœur et, le 6, Napoléon, dans une lettre au tsar, lui annonce qu'il se résigne. Le lendemain, il signe le contrat provisoire de mariage avec Marie-Louise, fille de François I^{er}, empereur d'Autriche et il en prévient Alexandre dans une deuxième lettre. Le tsar

« Le peuple français est civilisé,
son souverain ne l'est pas. » Talleyrand



TENTATIVE DE CHARME Page de gauche : *L'Entrevue d'Erfurt* (27 septembre - 14 octobre 1808), par Nicolas Gosse (Château de Versailles). Au premier plan : Napoléon reçoit le baron Vincent, ambassadeur d'Autriche. Entre les deux : Talleyrand. A droite et de profil : Alexandre I^{er}. A sa gauche : le roi de Saxe, Frédéric-Auguste I^{er}. Ci-contre : Anna Pavlovna, la sœur du tsar que Napoléon demandera vainement en mariage, en décembre 1809.

a l'impression d'avoir été joué. Il ne le pardonnera pas à Napoléon, d'autant que ses demandes sur une probable résurrection de la Pologne ne lui valent que des réponses vagues.

Dans la logique de fermeture des ports du continent au commerce anglais, les annexions de Napoléon se multiplient : la Hollande, les villes de la Hanse et surtout, le 10 décembre 1810, l'Oldenbourg dont le duc est le beau-frère d'Alexandre ; de là la colère de ce dernier.

Résumons, au début de l'année 1811, les points de friction entre la France et la Russie : l'économie russe souffre par suite du Blocus continental ; le mariage autrichien a vexé le tsar, même s'il en porte la responsabilité en refusant d'accorder la main de sa sœur à Napoléon ; la reconstitution d'un royaume de Pologne (ce n'est encore que le duché de Varsovie) serait une menace pour la Russie ; enfin l'annexion du duché d'Oldenbourg a été ressentie comme une injure par Alexandre malgré l'offre d'une compensation avec le duché d'Erfurt.

De son côté, Napoléon n'ignore pas que la Russie a été une alliée passive en 1809, qu'elle tolère dans la Baltique



PRINTEMPS 1812





CONQUÊTE Ci-dessus : *La Bataille de la Moskova*, par Louis-François Lejeune, 1822 (Versailles, musée de l'Histoire de France). Page de droite : *Scène militaire, campagne de Moscou*, d'après Léon Cognet (musées de l'île d'Aix). Le 7 septembre 1812, la bataille ouvrit les portes de Moscou aux Français.

des navires anglais battant pavillon neutre, qu'elle a pris un décret, le 31 décembre 1810, taxant lourdement les produits français à l'entrée en Russie, et qu'Alexandre a proposé à l'Autriche une alliance offensive et défensive contre Napoléon.

Le 15 août 1811, Napoléon, coutumier du fait, apostrophe l'ambassadeur de Russie, Kourakine. Il vient d'apprendre que les ports russes ont accueilli de nouveaux vaisseaux anglais. *« Je ne suis pas assez bête pour croire que ce soit l'Oldenbourg qui vous occupe; je vois clairement qu'il s'agit de la Pologne; moi, je commence à croire que c'est vous qui voulez vous en emparer. Je vous déclare que je ne veux pas la guerre et que je ne vous la ferai pas cette année à moins que vous ne m'attaquiez. Je n'ai pas de goût à faire la guerre dans le Nord. »* Le pauvre Kourakine ne sait répondre que : *« Il fait bien chaud chez Votre Majesté. »*

Napoléon n'ignore pas, grâce à ses espions, que le tsar a préparé en avril une guerre éclair contre le duché de Varsovie, mais qu'il y a renoncé devant la rapidité des contre-préparatifs napoléoniens.

La guerre n'aura pas lieu en 1811. Mais l'empereur de Français est désormais résolu à affronter la Russie. Le 8 février 1812, il donne l'ordre d'acheminer plusieurs corps d'armée par l'Elbe et l'Oder vers le Niémen. Officiellement, il proteste, le 25 février, contre l'oukase du 31 décembre 1810 qui taxe les produits français et ironise : *« Si la fatalité veut que les deux plus grandes puissances de la Terre se battent pour des peccadilles de demoiselles, je ferai la guerre en galant chevalier. »*

Le lendemain est découverte l'existence d'un réseau d'espionnage au profit de la Russie : un certain Michel, employé au ministère de la Guerre, renseignait l'ambassadeur de Russie sur les mouvements des troupes françaises.

Au début d'avril, la Grande Armée est sur les bords de l'Oder. L'affrontement est inéluctable. Jamais Napoléon n'a préparé aussi bien une campagne. Dès la fin de 1810, le dépôt de la guerre a acquis une carte de Russie en cent feuillets et une carte de Pologne par Tolin. Le grand souci de Napoléon est le transport des troupes en Europe orientale, notamment l'état des routes et des canaux. Déplacer une armée de 440 000 hommes n'est pas chose facile. Dantzig est une plaque tournante des préparatifs. Le matériel est réuni à Metz, Mayence, Wesel et Maastricht. Un problème : les noms des localités russes doivent être traduits en caractères romains. Une documentation statistique et topographique est réunie par le capitaine Leclerc, qui insiste sur trois points : il est faux de croire que les serfs vont se soulever contre le tsar à l'arrivée des troupes de Napoléon, porteuses de l'idée de liberté; fabriquer de faux roubles ne ruinera pas l'économie russe; enfin, ne pas négliger le climat. Leclerc évoque le précédent de Charles XII et conclut : *« Je pense que le Russe seul peut faire la guerre en Russie. »* Napoléon,



© RMN/GÉRARD BLOT.

« Je pense que le Russe seul
peut faire la guerre en Russie. » Capitaine Leclerc

on le voit, avait été prévenu des dangers de l'hiver russe, mais peut-être le travail de Leclerc ne lui a-t-il pas été soumis.

En réalité Napoléon croit que, face au rassemblement d'une armée qui réunit des contingents de toute l'Europe, y compris des Autrichiens et des Prussiens, le tsar ouvrira aussitôt des négociations. Pour lui, les opérations devraient se limiter à la Pologne. Il le dit explicitement dans sa proclamation du 22 juin : « *La seconde guerre de Pologne sera glorieuse aux armées françaises comme la première (celle de 1807).* »

Pourquoi finit-il par s'enfoncer en Russie, ce qui causera sa perte ? La stratégie napoléonienne repose sur des opérations rapides conclues par une victoire décisive, comme celle d'Austerlitz. Mais pour gagner, encore faut-il affronter son adversaire. Or, les 200 000 Russes répartis en deux armées commandées par Barclay de Tolly et Bagration ne cessent de se dérober. Recul volontaire visant à attirer l'ennemi au fond de la Russie en l'obligeant à aligner ses lignes de communication et troubler son approvisionnement par la tactique de la terre brûlée ? Ou crainte d'affronter un ennemi supérieur en nombre ? On en discute depuis deux siècles.

Clausewitz, Prussien passé au service du tsar, affirme lui avoir conseillé de tirer avantage de l'immensité de son empire en y attirant Napoléon et de ne conclure la paix sous

aucun prétexte. Si l'Empereur arrive jusqu'à Vilnius, ce serait, selon lui, volontaire de la part des Russes.

L'autre grand théoricien de la guerre, qui est lui du côté français, le Suisse Jomini, juge trop long le séjour de Napoléon à Vilnius. Mais ne l'oublions pas, l'été russe est torride et les soldats souffrent de la chaleur.

Après avoir fait semblant de livrer bataille à Vitebsk, Barclay continue à se retirer. A Vitebsk, Napoléon songe à s'arrêter sous une chaleur accablante, mais il ne peut résister à la tentation de poursuivre Barclay. Voilà Napoléon à Smolensk. Cette fois on s'inquiète à Saint-Petersbourg : Barclay est remplacé par Koutouzov, le 17 août. L'affrontement tant désiré par Napoléon a lieu sur la Moskova, près de Borodino. Koutouzov a édifié une énorme batterie que Davout voudrait contourner. Victime d'un fort rhume, Napoléon s'y refuse, craignant de voir les Russes se dérober une nouvelle fois. C'est la bataille de la Moskova pour les Français, de Borodino pour les Russes. Les Français sont vainqueurs, mais leur victoire, contestée par Tolstoï dans *Guerre et Paix*, leur coûte 28 000 morts dont quarante-sept généraux. Côté russe, Bagration est tué.

Le 14 septembre 1812, Napoléon entre dans Moscou. Durant la nuit, un incendie éclate dans la ville. Cette fois c'est bien la tactique de la terre brûlée, même si on a contesté cette



PRINTEMPS 1813



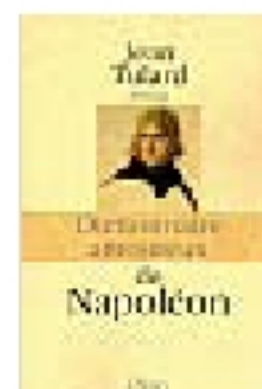
explication. Napoléon a gagné. Il est maître de l'une des deux capitales de la Russie. Il attend des offres de paix du tsar. Elles ne viennent pas. La guerre entre souverains est finie. C'est le peuple russe qui se dresse contre l'envahisseur.

Deux solutions s'offrent à Napoléon : marcher sur Saint-Petersbourg, mais ses généraux s'y opposent ; attendre la fin de l'hiver à Moscou. Inquiet de ne pas recevoir de nouvelles de Paris, l'Empereur choisit une troisième solution : battre en retraite avec les 100 000 hommes qui lui restent. Le maréchal Davout conseille de prendre une autre route que celle de l'aller, mais après un affrontement avec Koutouzov à Maloïaroslavetz, le 24 octobre, Napoléon doit revenir sur le chemin de l'aller, pillé et dépourvu d'approvisionnements. Un long calvaire commence entre les attaques des cosaques et un hiver précoce. Les effectifs fondent rapidement : prisonniers déserteurs ou victimes du froid, les soldats se débandent. Les Russes pensent surprendre Napoléon lors du passage de la Bérézina, les 27, 28 et 29 novembre : il leur échappe grâce au sacrifice d'Eblé et de ses pontonniers.

Le 3 décembre, Napoléon, ayant appris qu'un coup d'Etat mêlant généraux républicains et conspirateurs royalistes a

failli réussir à Paris, décide de rentrer au plus vite en France et laisse le commandement de ce qui reste de son armée à Murat. C'est un désastre dont le retentissement est énorme. En cette fin de l'année 1812, rien n'est encore perdu, sans doute. Mais Napoléon doit compter désormais avec un réveil des nationalités qui va ébranler le Grand Empire. Après les Espagnols, les Russes ont donné l'exemple.

DICTIONNAIRE AMOUREUX DE NAPOLEON Jean Tulard



Collection
« Dictionnaire
amoureux »
Plon
594 pages
24 €

LA TERRE BRÛLÉE *L'Incendie de Moscou*, anonyme. Le 14 septembre 1812, alors que la Grande Armée de Napoléon entre dans la capitale religieuse de l'Empire russe, le comte Rostopchine, gouverneur de Moscou, donne l'ordre d'incendier la ville.



Le choc des titans



Tour à tour adversaires, alliés et ennemis, Alexandre I^{er} et Napoléon n'ont cessé durant près de vingt ans de s'observer, de se jauger et de s'affronter dans l'un des plus grands duels de l'histoire européenne.

Quand Alexandre I^{er} monte sur le trône de Russie, en mars 1801, il a vingt-trois ans. A Paris, le Premier consul n'a hérité de rien. Enfant, il parlait un français moins élégant que le tsar, élevé dans l'amour de la culture française par sa grand-mère Catherine II. « Buonaparte » a l'accent tranchant de ses montagnes, Alexandre n'en a aucun. Le Corse s'est hissé par son génie militaire au rang des chefs d'Etat et le jeune empereur éprouve de la sympathie, voire de l'admiration pour le Premier consul. Désireux de réformer en profondeur l'empire dont il vient d'hériter – il rêve en particulier d'abolir le servage et de doter la Russie d'une constitution –, il considère Bonaparte comme un enfant de 1789 et de la philosophie des lumières.

Apprenant en mars 1801 la disparition brutale du tsar Paul I^{er}, survenue alors que ce dernier s'engageait dans un rapprochement avec la France, Napoléon est, de son côté, convaincu qu'Alexandre a trempé dans le complot anglophile qui a conduit à la mort de son père. Il a toutefois le souci de

ménager le jeune souverain et se veut conciliant. A ses yeux, l'ennemi de la France, c'est l'Angleterre, en aucun cas la Russie. « *Il y aura probablement demain une bataille fort sérieuse avec les Russes, écrira-t-il, en décembre 1805, à la veille d'Austerlitz, à Talleyrand; j'ai beaucoup fait pour l'éviter, car c'est du sang répandu inutilement. J'ai eu une correspondance avec l'empereur de Russie : tout ce qui m'en est resté, c'est que c'est un brave et digne homme mené par ses entours, qui sont vendus aux Anglais.* » Le ton de la lettre témoigne d'une indulgence mêlée de condescendance à l'égard d'un jeune homme que Napoléon juge faible et inexpérimenté.

Jeune, l'empereur russe l'est assurément. Naïf, rien n'est moins sûr. Dès juillet 1803,

alors que Bonaparte venait de se proclamer consul à vie, Alexandre avait fait part à La Harpe, son ancien précepteur, de ses désillusions. « *Je suis bien revenu, avec vous, mon cher, de notre opinion sur le Premier consul. Depuis son consulat à vie, le voile est tombé; depuis lors, c'est allé de mal en pis. Il a commencé par se priver lui-même de la plus belle gloire réservée à un humain et qui seule lui restait à cueillir : celle de prouver qu'il avait travaillé sans aucune vue* »

MARIE-PIERRE REY est professeur d'histoire russe et soviétique, à l'université Paris I Panthéon-Sorbonne, où elle dirige le Centre de recherches sur l'histoire des Slaves.

MAÎTRES DE LA TERRE

*Entrevue de Napoléon et d'Alexandre I^{er}
à Tilsit, juillet 1807, par Pierre Nolasque
Bergeret, 1810 (Château de Versailles).*





MAGNANIME *L'Entrée des alliés à Paris, d'après une aquarelle de Richard Knötel, vers 1890. Frédéric-Guillaume III de Prusse et Alexandre I^{er} entrent dans Paris, en mars 1814. Le tsar se montra clément à l'égard de l'empereur déchu et de ses proches.*

58
L'HISTOIRE

personnelle, uniquement pour le bonheur et la gloire de sa patrie, et fidèle à la constitution qu'il avait jurée lui-même, de remettre après les dix ans le pouvoir qu'il avait en main. Au lieu de cela, il a préféré singer les cours, tout en violant la constitution de son pays. Maintenant, c'est un des tyrans les plus fameux que l'histoire ait produits.»

Pour le jeune tsar, dont «*la tête est farcie par La Harpe*» (Joseph de Maistre) la déception avait été grande. Elle n'avait d'abord rien changé à ses orientations politiques : à ses yeux la Russie devait continuer de rester en dehors des affaires européennes.

L'intérêt croissant de Napoléon pour l'Empire ottoman, zone traditionnelle d'influence russe, et le scandale causé par l'exécution du duc d'Enghien, qui avait résonné comme un camouflet (le duc avait été enlevé en pays de Bade, territoire neutre de l'empire, cher à la famille du tsar puisque l'épouse d'Alexandre, Elisabeth, était née Louise de Bade), avaient toutefois convaincu Alexandre de la dangerosité du pouvoir napoléonien et de la nécessité d'y faire obstacle. D'où son engagement, en 1805, dans la coalition antinapoléonienne conclue entre la Russie, l'Autriche et la Suède.

Deux ans plus tard, au lendemain de la bataille de Friedland qui, après celle d'Eylau, avait terrassé l'armée russe, le tsar était contraint de prendre le chemin de Tilsit.

Le radeau de Tilsit

La petite ville de Prusse-Orientale allait dès lors devenir le théâtre de l'une des plus impressionnantes rencontres diplomatiques de l'histoire de l'Europe. Le tsar et l'empereur s'étaient écrit, ils vont à présent se connaître. Les négociations de Tilsit, de juin-juillet 1807, durent près de deux semaines. Avec un art de la mise en scène destiné à la légende, la première entrevue se déroule le 25 juin sur un radeau, au milieu du fleuve Niémen. Elle inspirera gravures, chansons populaires, «*Sur un radeau j'ai vu deux maîtres de la terre*»... Napoléon et Alexandre se livrent les jours suivants à de fréquents entretiens. A leurs côtés, les conseillers travaillent à la préparation des textes. Les conversations des souverains portent sur des sujets divers et le plus libéral des deux n'est pas celui qu'on croit ! Car en digne émule de La Harpe,

Alexandre affiche des positions libérales qui surprennent l'empereur des Français... Pendant ces quinze jours, les deux souverains font assaut d'amabilités et de compliments et la séduction semble partagée. Il paraît y avoir entre eux une entente de l'esprit qui ressemble à de l'estime.

Est-elle sincère ? Avant de se mettre en route pour Tilsit, Alexandre a écrit à sa sœur Catherine : «*Bonaparte prétend que je ne suis qu'un sot. Rira bien qui rira le dernier ! Et moi je mets tout mon espoir en Dieu.*»

Sans doute s'incline-t-il devant le brio de Napoléon. Il l'écoute avec passion et applaudit à ses causeries. Peut-être même, à son insu, est-il un peu fasciné par «*cet homme extraordinaire*» et par les événements qu'il est en train de vivre comme il s'en ouvre à sa sœur Catherine : «*Mais que direz-vous de tous ces événements ? ! Moi, passer mes journées avec Bonaparte, être des heures entières en tête à tête avec lui ! Je vous demande un peu si tout cela n'a pas l'air d'un rêve ! Il est minuit passé et il ne fait que sortir de chez moi. Oh ! que je voudrais que vous soyez invisiblement témoin de tout ce qui se passe.*»



© AKG-IMAGES.

Il n'en demeure pas moins conscient de sa fragilité et loin d'être ébloui par l'alliance sur le point d'être conclue, il reste viscéralement hostile à celui qu'il continue d'appeler dans sa correspondance privée, « Bonaparte », « Buonaparte » ou « le Corse ». Pour lui, Napoléon est un usurpateur et un tyran dont il faudra un jour ou l'autre se défaire; même si les circonstances, pour l'heure défavorables, incitent à la prudence.

Napoléon, au contraire, semble sous le charme. « Mon amie, écrit-il à Joséphine, je viens de voir l'empereur Alexandre : j'ai été fort content de lui; c'est un fort beau, bon et jeune empereur; il a de l'esprit plus qu'on ne pense communément. » Enivré de la séduction qu'il exerce sur lui, il conclut que « si Alexandre était une femme, j'en ferais mon amoureuse »!

Les accords de Tilsit débouchent, quoi qu'il en soit, sur une paix que Napoléon, soucieux de se concilier « son frère Alexandre » dans sa lutte contre l'Angleterre, a voulu généreuse : la Russie n'est pas amputée territorialement, tout au plus doit-elle évacuer les principautés de Moldavie et de Valachie qu'elle occupait militairement. Reste que le tsar est contraint d'entériner la formation de la Confédération du Rhin et la création du

royaume de Westphalie; il doit renoncer à la primauté russe dans les Balkans et accepter la constitution d'un grand-duché de Varsovie, embryon d'Etat polonais sous tutelle française, situé à sa frontière; enfin, alors que son empire réalise la plus grande partie de son commerce extérieur avec l'Angleterre, il est contraint de participer au Blocus continental. Autant dire que du point de vue russe, la paix s'avère coûteuse et source de ressentiment.

Celui-ci s'exprime en septembre 1808, lors de l'entrevue d'Erfurt, qui ne parvient pas à rapprocher les points de vue. Napoléon s'en agace au point d'en faire reproche à Caulaincourt : « Votre empereur Alexandre est têtue comme une mule. Il fait le sourd pour les choses qu'il ne veut pas entendre », lui déclare-t-il. Quant au tsar, il reste placide : « Vous êtes violent, moi je suis entêté. Avec moi la colère ne gagne donc rien. Causons, raisonnons, ou je pars. »

A l'automne 1808, Napoléon manifeste le souhait d'épouser Catherine, la sœur du tsar. Alexandre fait la sourde oreille. Pour lui, l'alliance française ne saurait se renforcer d'aucun lien familial susceptible de le gêner dans sa politique européenne. A la raison diplomatique, s'ajoute sans doute en outre l'affection personnelle. Sans être belle, la jeune femme âgée de vingt et un ans, fantasque et sensuelle, respire l'intelligence et la vivacité. Elle exerce sur son entourage une forte séduction, y compris sur son frère. Celui-ci ne peut pas l'imaginer entre les bras de « Buonaparte ». Aussi s'empresse-t-il, alors qu'il n'y a aucune demande officielle, de marier « Cathau » au prince d'Oldenbourg. Un mariage précipité qui provoque une seconde tentative d'union matrimoniale, en décembre 1809, avec une autre sœur, Anne, âgée de 14 ans. Nouvel échec.

L'heure n'est plus à la séduction mutuelle. Dès 1811, Alexandre est convaincu que la guerre est inévitable et en « homme ordinaire » il redoute d'affronter celui qu'il percevait comme un « génie militaire ». Mais c'est précisément ce complexe d'infériorité qui va le conduire à une préparation minutieuse du conflit. Lorsqu'il s'engage en 1812, le tsar est persuadé que la guerre ne pourra

déboucher que sur la mort politique d'un des deux adversaires. Cette conviction ne le quittera plus : au colonel Michaud, émissaire de Koutouzov venu lui apporter des nouvelles de la bataille de Borodino, il confiera ainsi : « Colonel Michaud, n'oubliez pas ce que je vous dis ici; peut-être qu'un jour nous nous le rappellerons avec plaisir. Napoléon et moi, nous ne pouvons plus régner ensemble. »

Ultime malentendu : Napoléon, au contraire, n'a déclenché les hostilités que pour faire plier le tsar et en finir avec l'alliance anglo-russe qui l'empêche d'avoir les coudées franches. Une fois à Moscou, il se dit prêt à négocier avec « son frère Alexandre ». Il esquissera trois tentatives dans ce sens. Toutes se heurteront à une fin de non-recevoir du tsar.

En mars 1814, lorsqu'Alexandre entrera dans Paris à la tête des armées alliées, il saura se montrer magnanime : après avoir envisagé d'accueillir l'aigle déchu en Russie, il négociera auprès de ses alliés des conditions avantageuses pour le futur prisonnier de l'île d'Elbe et obtiendra une pension pour l'impératrice Joséphine et ses enfants.

Evocant devant Las Cases son ancien adversaire, le reclus de Sainte-Hélène aura abandonné quant à lui la condescendance avec laquelle il avait sous-estimé Alexandre : « (...) il a de l'esprit, de la grâce, de l'instruction; est facilement séduisant; mais on doit s'en défier : il est sans franchise; c'est un vrai Grec du Bas-Empire. » Et Napoléon de conclure par cette extraordinaire formule : « Si je meurs ici, ce sera mon véritable héritier en Europe. »

ALEXANDRE I^{er} Marie-Pierre Rey



Collection
« Grandes biographies »
Flammarion
596 pages
27 €



APOCALYPSE
Le Passage de la Bérézina,
par January Suchodolski, vers 1859
(Poznan, Muzeum Narodowe).

© AKG-IMAGES

9 secrets de la Campagne de Russie

Par Marie-Pierre Rey

De nombreuses légendes encombrent l'histoire de la guerre de 1812. S'appuyant sur une documentation inédite, l'auteur de *L'Effroyable Tragédie* dresse l'état de la question.



1/Guerre nationale, guerre européenne ou guerre civile?



1812 fut tout à la fois une guerre nationale, une guerre européenne et de manière plus paradoxale encore, une guerre civile!

La guerre est européenne par l'origine géographique des combattants : dans la Grande Armée, dite aussi « armée des vingt nations », on distingue une armée française composée de nationaux, des unités de non nationaux contraints de servir dans l'armée française depuis que leurs pays ont été annexés, et des contingents « volontairement » apportés par les Etats alliés de Napoléon. L'Italie fournit ainsi 27 000 hommes, Naples, l'Autriche et la Bavière, 30 000 chacune, la Prusse 29 000, la Saxe, 20 000, la Westphalie, 25 000, le Wurtemberg 12 000, le Bade, 8 000, les autres Etats de la Confédération du Rhin, 20 000, le duché de Varsovie, 50 000. Par son recrutement, la Grande Armée est bien européenne (on y compte seulement 40 % de Français) mais son « européenité » s'arrête là. A aucun moment, Napoléon n'a cherché à aller au-delà de son point de vue très franco-centré pour délivrer à son armée un message européen susceptible de galvaniser ses régiments étrangers. Pour lui, ces derniers ne sont que des tributs que les Etats soumis ou alliés doivent à la France. Or, cette prise de position ne sera pas sans conséquences car si les Polonais s'engagent dans la Grande Armée avec enthousiasme – ils escomptent de la victoire napoléonienne la reconstitution d'un Etat polonais indépendant – les autres se montreront bien plus tièdes au combat et c'est dans leurs rangs que l'on comptera le plus de déserteurs et de maraudeurs... Du côté russe, l'armée impériale est par nature multinationale (aux côtés des régiments russes figurent des unités bachkires, kalmoukes ou tcherkesses qui s'attireront les regards éberlués des Parisiens à leur arrivée sur les Champs-Élysées, en 1814) mais elle compte aussi de nombreux Européens qui ont délibérément choisi de se placer au service de la Russie : ainsi d'officiers prussiens hostiles à l'alliance franco-prussienne (c'est le cas de Clausewitz), de Piémontais (comme le colonel Alexandre Michaud) et de Français émigrés (comme le comte de Langeron ou le duc de Richelieu). La guerre de 1812 constitue donc un cas très singulier dans les guerres du XIX^e siècle puisqu'on y voit des Français, des Italiens et des Allemands combattre des deux côtés! En cela, elle fut donc une guerre européenne autant qu'une guerre civile voire fratricide.

CAVALERIE *Uhlans polonais combattant contre des cosaques, anonyme (Moscou, musée national d'Histoire et de la Guerre de Borodino). En haut : le duc de Richelieu.*

2/Le « général hiver » est-il le vrai vainqueur de la campagne de Russie?

Dans *Le Mémorial de Sainte-Hélène*, où il n'aborde d'ailleurs que succinctement la campagne de Russie, Napoléon incrimine dans sa défaite, non « les efforts des Russes », mais « de purs accidents », « une capitale incendiée en dépit de ses habitants », « un hiver, une congélation dont l'apparition subite et l'excès furent une espèce de phénomène ». A ses yeux, le fameux « général hiver », particulièrement redoutable cette année-là, aurait donc terrassé la Grande Armée, et c'est bien l'intraitable climat russe qui aurait été à l'origine de la catastrophe.

Durablement reprise par l'historiographie française et véhiculée par les sublimes vers de Victor Hugo – *« Il neigeait. On était vaincu par sa conquête. / Pour la première fois, l'aigle baissait la tête »* –, cette affirmation avait une double fonction : elle exonérait l'Empereur de toute responsabilité personnelle dans la catastrophe et permettait de conserver intact le mythe d'un Napoléon stratège de génie. Mais elle ne résiste pas à l'analyse des faits et des données chiffrées : parti avec quelque 440 000 hommes, en juin 1812, Napoléon entre à Moscou à la mi-septembre avec 110 000 hommes environ. Si l'on tient compte du fait qu'avançant vers la ville sacrée, il a laissé derrière lui près de 100 000 hommes pour sécuriser les régions occupées, ce sont donc plus de 200 000 hommes, soit presque la moitié du total des effectifs, qui ont déjà « disparu » en septembre. Et ce, moins du fait des combats (même si la bataille de la Moskova a été terriblement meurtrière) que des privations, de la malnutrition, des maladies, des désertions ou bien encore des attaques des régiments cosaques à l'encontre des traînants ou des unités isolées.





DÉROUTE *La Retraite de Russie (1812)*, par Bernard E. Swobach, 1838 (Besançon, musée des Beaux-Arts). En quelques semaines, la Grande Armée s'est muée en une cohorte fantôme. Des 440 000 hommes engagés dans la campagne, seuls 60 000 reviendront.

On sait que l'Empereur avait exigé que chaque soldat soit doté de vingt jours de vivres au début de la campagne et que son plan prévoyait, en matière d'approvisionnements en nourriture, cartouches, clous de semelles et fers des chevaux, de recourir d'une part aux ressources locales et d'autre part aux magasins de l'armée qui seraient installés en zone conquise. Or ce plan sera très vite mis à mal : d'une part, parce qu'en se retirant vers l'est, en direction de Vitebsk puis de Smolensk, les armées russes brûlent systématiquement entrepôts et magasins de vivres et ne laissent rien à l'ennemi ; d'autre part, parce que les pluies diluviennes de juillet entravant la progression des voitures, coupent les fantassins qui continuent d'avancer à marches forcées, des véhicules chargées de les approvisionner. A son arrivée à Vilnius, la Grande Armée devance déjà ses réserves de trois ou quatre jours ! Et sur place, les hommes ne trouvent pas de quoi se nourrir. Or, au fil des semaines, ce scénario ne cessera de se répéter, affaiblissant considérablement une Grande Armée à laquelle le froid finira par donner le coup de grâce.

A Moscou, Napoléon s'attarde près de six semaines. Il attend d'Alexandre I^{er} d'hypothétiques pourparlers de paix, mais ils ne viendront jamais et, à la mi-octobre, l'Empereur est finalement contraint de quitter Moscou – les vivres disponibles ne pouvaient suffire à nourrir toute l'armée si elle y prenait ses quartiers d'hiver – et d'ordonner la retraite. Or, alors qu'on est déjà à la mi-octobre, le mois durant lequel la Grande Armée a stationné à Moscou n'a pas été mis à profit pour se garantir du froid à venir. Certes, plusieurs commandants d'unité ont eu à cœur de constituer des réserves de vêtements chauds et de chaussures mais faute de consignes générales venues d'en haut, cette prévoyance est restée une affaire individuelle et comme telle, aléatoire. Aussi, lorsqu'à la mi-novembre, le « général hiver » finit par entrer en lice, la retraite va tourner au calvaire. Faute de chaussures fourrées, de gants et de cache-cols, les souffrances, de plus en plus intolérables, vont crescendo, alors que les températures descendent en dessous de moins

vingt puis de moins trente, atteignant moins trente-sept début décembre. Pieds, mains, nez gèlent et finissent par se gangrener puis par tomber. Le froid est désormais tel qu'il engourdit et que nombre de soldats assoupis de fatigue durant quelques secondes à peine ne se réveillent plus ; d'autres perdent la raison devant les épreuves, et de solidarité collective, il n'est plus question ; l'heure est au sauve-qui-peut individuel, à une lutte personnelle pour la survie, tandis que les scènes les plus éprouvantes se succèdent. Le vol devient la norme : un moment d'inattention et le soldat se voit privé de ses bottes ou de sa capote. Épuisés, beaucoup de soldats se laissent mourir par milliers et, refusant d'avancer, ils se couchent sur la neige pour mettre un terme à leurs souffrances. En quelques semaines, selon le mot d'un survivant, c'est bien à une « cohorte de fantômes » que la Grande Armée s'est trouvée réduite par le froid et les privations et ce seront 60 000 hommes qui retraverseront le Niémen, en décembre 1812.



3/Les Russes ont-ils improvisé leur défense ?

Non, il s'agit là d'un mythe entièrement forgé et véhiculé par l'historiographie française ! Cette dernière a bien souvent dépeint le commandement russe comme falot, indécis, voire totalement dépassé par la situation, et elle a souvent affirmé avec assurance, mais sans recourir aux archives russes, que la stratégie de retraite mise en œuvre par Barclay de Tolly et Koutouzov après lui, n'avait été que le fruit des circonstances. En réalité, cette stratégie fut bien le produit d'une décision pesée et réfléchie. Dès 1811, tirant les leçons des catastrophes d'Austerlitz et de Friedland, Alexandre I^{er} a l'intuition que la seule issue possible consistera à refuser la bataille décisive qui a fait dans le passé toute la gloire de Napoléon et à laisser la Grande Armée s'avancer vers l'est pour s'y épuiser et s'y perdre. Cette intuition, le tsar la partage avec plusieurs de ses conseillers. Au printemps 1812, le ministre de la Guerre Barclay de Tolly, qui sera également le commandant en chef de la première armée russe, écrit, dans un memorandum à Alexandre I^{er}, que si les frontières occidentales de l'empire s'avéraient impossibles à défendre, il faudrait se replier plus à l'est et ne livrer bataille qu'en Russie centrale. Quant aux services de renseignement, ils prescrivent, au même moment, de mener à l'égard de Napoléon, « une guerre qui n'entre pas dans ses vues », autrement dit, qui ne s'inscrive pas dans les plans du stratège français. Toutefois, cette stratégie ne fait pas l'unanimité au sein de l'état-major russe et certains généraux, dont l'impétueux Bagration qui sera placé à la tête de la seconde armée russe, voient dans le refus de combattre l'expression d'une insupportable lâcheté. Mais cette stratégie est soutenue par le tsar, et comme telle, elle sera adoptée dès les premiers jours de la campagne. Au fil des semaines, l'interminable retraite qui livre à l'ennemi une grande partie du territoire et y sème la désolation, suscite cependant au sein de l'armée impériale une crise de confiance et une violente hostilité à l'égard de Barclay accusé, parce qu'il est d'origine étrangère, de servir les intérêts de Napoléon. Pour remédier à cette crise, le 17 août, Alexandre nomme Koutouzov commandant en chef de l'armée russe et pour montrer sa résolution face à l'ennemi, ce dernier accepte de livrer bataille à Borodino (appelée la Moskova par les Français). Mais l'issue indécise de la bataille qui a lieu le 7 septembre contraint le commandant en chef à reprendre la retraite vers l'est et à renouer avec la stratégie de Barclay.

BOUC ÉMISSAIRE *Portrait du prince Mikhaïl Barclay de Tolly, par George Dawe, 1829 (Saint-Petersbourg, musée de l'Ermitage). Partisan du repli de l'armée impériale au début de la campagne, Barclay de Tolly sera remplacé par Koutouzov en août 1812.*



DANS LA MÊLÉE *La Première Bataille de Smolensk*, par Andreï Nikolaïevitch Averianov, 1994 (Moscou, musée national d'Histoire et de la Guerre de Borodino). A l'issue des combats, Smolensk est dévastée. Sur 2 250 maisons, seules 350 sont encore debout.

4/La guerre a-t-elle touché les populations civiles ?

Oui et ce, à plus d'un titre. La population de l'Empire russe a été très durement éprouvée. Il faut d'abord savoir que dans son avancée et faute d'approvisionnement en quantité suffisante, la Grande Armée s'est très tôt livrée à des maraudes, des vols et des violences. Faute de fourrage, les soldats en sont venus à nourrir leurs chevaux de paille et de chaume arrachés aux isbas et, durant la retraite, aux pires heures de l'hiver, ils n'hésiteront pas à démonter maisons et églises en bois pour en faire du feu ! Quant à l'armée russe, elle a, de son côté, systématiquement incendié magasins de vivres et dépôts de munitions pour éviter qu'ils ne tombent dans les mains ennemies. Ce faisant, elle a souvent endommagé les villages et les bourgs alentour.

Les batailles et les assauts proprement militaires ont aussi touché les populations civiles. Ainsi, lors de la première grande bataille de la campagne qui se déroule dans les faubourgs de Smolensk puis

dans la ville elle-même les 16 et 17 août. La prise de Smolensk occasionne des pertes importantes au sein des combattants : 12 000 tués et blessés côté russe et 10 000 parmi les assaillants. Mais les civils paient aussi un tribut très élevé à l'attaque de la ville : assiégés, piégés à l'intérieur des remparts, plusieurs centaines de civils, victimes des boulets des assaillants, mourront asphyxiés ou brûlés vifs dans leurs maisons en bois. Et lorsque le 18 août Napoléon entrera dans Smolensk, la ville ne sera plus que dévastation : sur les 2 250 maisons qu'elle comptait avant les assauts, seules 350 seront encore debout. Ce cas n'est pas isolé et, en ce sens, Moscou ne fut pas, loin s'en faut, la seule ville martyre de la campagne. En outre, le « retour à la normale » fut souvent difficile pour les civils russes : les sources russes montrent qu'après le départ de Napoléon, il a fallu plusieurs semaines pour rétablir l'ordre à Moscou, les paysans des environs ayant profité

de l'absence de toute autorité pour piller à leur tour la ville sacrée.

Dans les rangs de la Grande Armée, des civils trouvèrent également la mort car à la différence de l'armée russe, on comptait dans l'armée napoléonienne des centaines de vivandières et de cantinières accompagnées de leurs enfants. Nombre de ces femmes et de ces enfants périrent de froid ou de faim durant la retraite ou en revinrent considérablement diminués : les archives françaises attestent ainsi des cas d'enfants amputés de pieds et de mains gelés. De même, de nombreux Français qui vivaient à Moscou avant la guerre et redoutaient les représailles du peuple russe choisirent de quitter la Russie dans le sillage de la Grande Armée. C'est parmi eux que se comptèrent par centaines, voire par milliers, les victimes de la Bérézina. C'est dire à quel point la campagne de Russie constitua une épreuve non seulement pour les combattants mais aussi pour les civils.

5/ Qui a brûlé Moscou ?

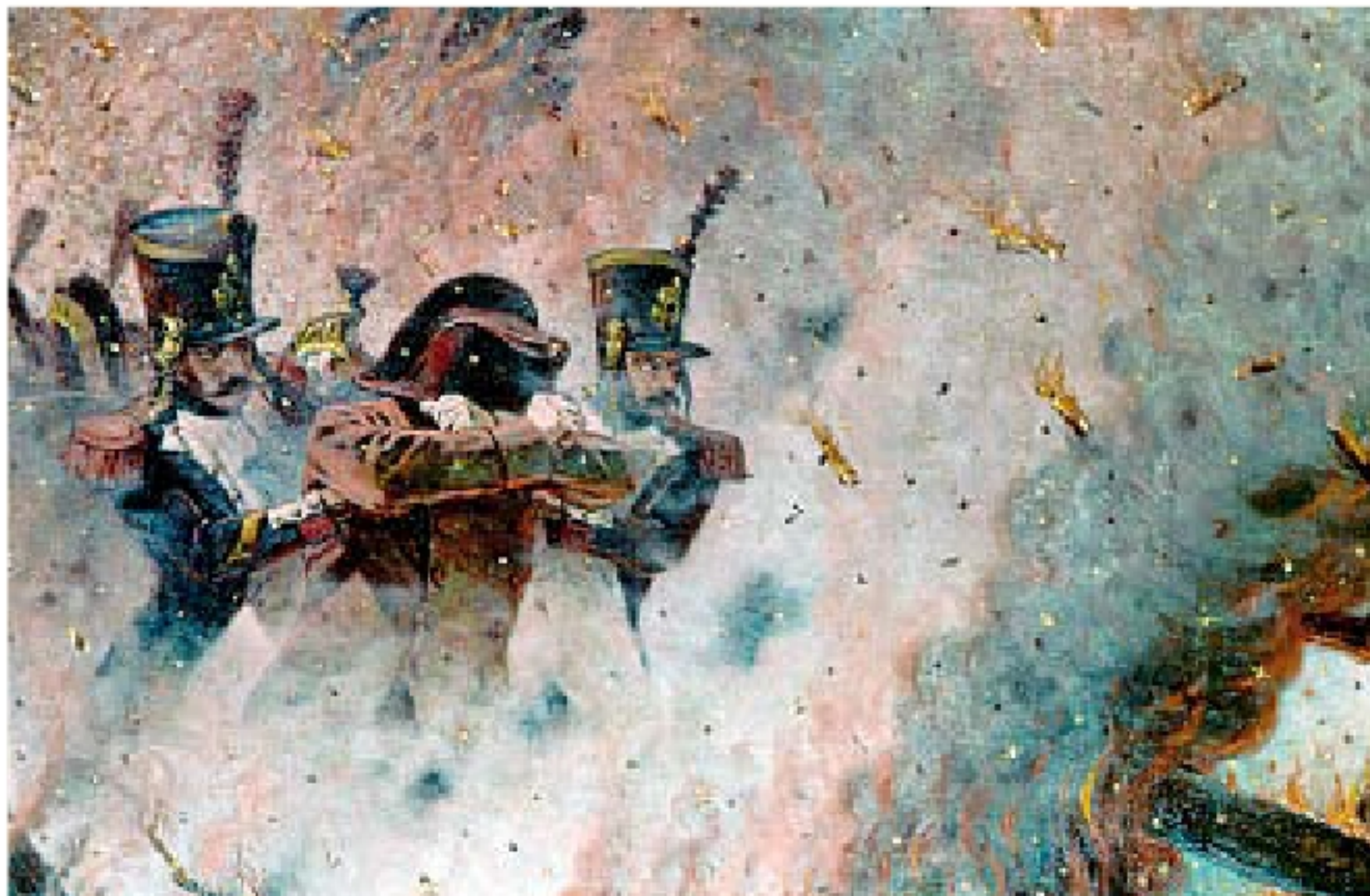
Certains Russes croient encore aujourd'hui que les Français ont brûlé leur capitale sacrée, tant la propagande tsariste s'est montrée convaincante en leur attribuant la responsabilité du terrible incendie qui ravagera la cité sainte. En réalité, il ne fait aucun doute que c'est le comte Fedor Rostopchine, gouverneur général de Moscou, qui a donné l'ordre d'incendier la ville.

L'idée de l'incendie avait très tôt germé dans son esprit mais c'est la certitude que la ville abandonnée par les armées impériales ne serait pas défendue qui l'a poussé à l'action. Le 13 septembre, veille de l'entrée de la Grande Armée dans la ville, il commence à faire évacuer la population – y compris les pompiers –, en même temps qu'il expédie loin de Moscou toutes les pompes à eau. Dans la nuit, il convoque à son domicile le chef de la police et ses adjoints. Dans le plus grand secret, les hommes élaborent un plan d'action : ils choisissent les sites à incendier et prévoient de libérer un certain nombre de malfrats emprisonnés en échange de leur participation au gigantesque autodafé. Le plan réussira au-delà de toute espérance car, fortement attisé par le vent, l'incendie qui éclatera la nuit suivante durera jusqu'au 19 et détruira une large partie de la ville : sur un total de 9 500 édifices, 7 000 (dont 578 maisons de briques ou de pierres) disparaîtront ou seront lourdement endommagés. L'étendue du désastre – des palais, des maisons, des églises et des pièces patrimoniales inestimables se sont en quelques heures transformés en poussière de charbon –, suscite d'abord la consternation tant des Russes que de Napoléon lui-même qui, ne pouvant croire à la nature criminelle de l'acte, pense d'abord à des foyers accidentels allumés par des soldats ivres. Mais si quelques foyers ont bien pu être allumés par des hommes isolés, occupés à piller, il n'empêche que l'incendie répond à un acte organisé et

prémédité que Rostopchine confessa à mi-voix, le 14 septembre au matin, dans une lettre à son épouse qui avait alors quitté la ville avec ses enfants : « *Mon amie, (...) je regarde la Russie comme perdue à jamais. (...) Je suis malheureux au-delà de tout ce que tu peux penser. Lorsque tu recevras cette lettre, Moscou sera réduite en cendres; pardonne-moi d'avoir voulu faire le Romain, mais si nous ne brûlons pas, nous pillerons la ville. Napoléon le fera dans la suite et c'est un triomphe que je ne veux pas lui laisser.* »

Les conséquences seront cruciales : instrumentalisé par le pouvoir tsariste qui l'attribue à l'ennemi, l'incendie cimente la population autour de son tsar et fait émerger une véritable union sacrée, tandis qu'il précipite au même moment la faillite de la Grande Armée : Moscou incendiée devient en effet la proie des pillards et des maraudeurs. Dans sa relation de la campagne de 1812, Eugène Labaume rapporte ainsi : « *Comment dépeindre le mouvement tumultueux qui s'éleva lorsque le pillage fut toléré dans toute l'étendue de cette ville immense? Les soldats, les vivandiers, les forçats et les prostituées, courant les rues, pénétraient dans les palais déserts et en arrachaient tout ce qui pouvait flatter leur cupidité. Les uns se couvraient d'étoffes tissées d'or et de soie; d'autres mettaient sur leurs épaules, sans choix ni discernement, les fourrures les plus estimées; beaucoup se couvraient de pelisses de femmes et d'enfants, et les galériens même cachèrent leurs haillons sous des habits de cour! Le reste, allant en foule dans les caves, enfonçait les portes, et après s'être enivré des vins les plus précieux, emportait d'un pas chancelant son immense butin.* »

L'esprit général est à la démission et la discipline légendaire de la Grande Armée sortira très affaiblie de l'épisode.



LE SACRIFICE

A travers le feu, par Vassili Verechtchaguine, 1899-1900 (Moscou, musée national d'Histoire). En haut : le comte Fedor Vassilievitch Rostopchine, gouverneur de Moscou en 1812. C'est lui qui donna l'ordre d'évacuer puis d'incendier la ville sainte, le 13 septembre.



© ARTOTHEK/LA COLLECTION.

PAR LES ARMES *Après le siège de Moscou par Napoléon, exécution de résistants*, par Vassili Verechtchaguine, fin du XIX^e siècle (Moscou, musée national d'Histoire). L'Empereur installa à Moscou un conseil municipal de vingt-neuf membres. Mais les fonctionnaires se comportèrent surtout en défenseurs de la population.

6/ Les Russes ont-ils collaboré avec l'occupant ?

Au fur et à mesure de l'avancée de la Grande Armée, Napoléon a eu le souci de doter les territoires qu'il occupe, d'une administration nouvelle dont la fonction était double : il s'agissait d'une part d'assurer l'ordre et la sécurité des régions passées sous son contrôle et d'autre part de faire la démonstration publique de la modernité de son gouvernement, par opposition au caractère archaïque de l'Empire russe, en un mot de prétendre introduire le progrès.

A Vilnius, l'Empereur restructure l'administration lituanienne en s'appuyant sur des élites locales tout entières acquises aux Français et le 1^{er} juillet, il met en place un gouvernement provisoire, divise la Lituanie en onze sous-préfectures ou districts, autorise la création d'une garde et d'une armée nationales afin d'affirmer symboliquement la renaissance lituanienne et crée des régiments de gendarmerie chargés de lutter contre les délits et les violences faites aux populations.

De même, entré à Moscou à la mi-septembre, Napoléon ne tarde pas à y mettre en place des structures d'inspiration française pour pallier le départ des Russes. Il fait du maréchal Mortier le nouveau gouverneur général de la ville et de la province de Moscou et instaure un nouveau conseil municipal de vingt-neuf membres. Les attributions de ce conseil sont vastes : il doit en particulier veiller au rétablissement de l'ordre et de la sécurité publique ; pourvoir au bon fonctionnement des hôpitaux, de la justice et de la police. Pour assurer cette dernière, il crée des arrondissements qu'il dote de commissaires et recourt à des Français ou à des Russes d'origine française pour assurer la bonne marche de cette administration. Mais en réalité, à Vilnius comme à Moscou, ces administrations peineront à rétablir l'ordre et à Moscou, les commissaires, restés proches de la population locale, ne cesseront de dénoncer dans leurs

rapports la misère de ceux des Russes qui n'ont pu quitter Moscou et l'ampleur des pillages commis par les soldats de la Grande Armée. Ce comportement leur sera à terme salutaire. En effet, au début de l'année 1813, l'empereur Alexandre met en place une commission pour instruire les cas d'intelligence avec l'ennemi ; quelques mois plus tard, les investigations conduites par cette dernière concluent à des responsabilités mineures ne justifiant pas l'emprisonnement des « collaborateurs » de l'administration française auquel le gouverneur général Rostopchine avait de sa propre initiative procédé à la fin de l'année 1812. Hélas pour les prévenus : en l'absence de l'Empereur reparti en Europe pour participer aux travaux du congrès de Vienne, aucune mesure concrète n'est prise et il faudra attendre le retour d'Alexandre, en octobre 1815, pour que les prévenus, en prison depuis presque trois ans, soient enfin libérés.



© ARTOTHEK/LA COLLECTION. © AKG-IMAGES/JULLSTEIN BILD. DROITS RÉSERVÉS.

FIN DE PARTIE *Napoléon I^{er} fuyant lors de la retraite de Russie*, par Joseph E. Van Den Bussche, 1901 (collection particulière).
Début décembre, inquiet pour la solidité de son trône, Napoléon décide de rentrer à Paris. Il laisse ses derniers soldats désemparés.

68

HISTOIRE

7/Pourquoi Napoléon a-t-il abandonné son armée ?

Apprenant, le 6 décembre 1812, le départ de l'Empereur pour Paris, de nombreux grognards ont éprouvé, et les sources le confirment, un douloureux sentiment d'abandon, voire de trahison à leur égard. Mais aux yeux de Napoléon, ce « départ » soudain, cas plutôt rare dans l'histoire militaire, s'imposait pour des raisons à la fois politiques et militaires.

Dès le début décembre, Napoléon a songé à rentrer à Paris : les cosaques qui interceptent de plus en plus souvent ses courriers, le laissent sans nouvelles de la capitale et l'empêchent désormais d'administrer efficacement son empire comme il était parvenu à le faire, malgré la distance, durant les premiers mois de la campagne. En outre, l'Empereur s'inquiète pour la solidité de son trône. Car si elle n'a duré que quelques heures, la rocambolesque conspiration du général Malet du 23 octobre (voir le très précieux ouvrage que Thierry Lentz lui a récemment consacré) a néanmoins révélé à quel point le pouvoir impérial peinait à exister en dehors de la personne de l'Empereur. Enfin, et surtout, Napoléon veut rentrer au plus vite en France afin d'y reconstituer des troupes : il a le dessein de reprendre les opérations militaires au printemps.

C'est à Benitsa que le 5 décembre, Napoléon nomme Murat commandant en chef de la Grande armée avant de partir pour Paris le même jour, aux alentours de 22 heures. Accompagné du fidèle Caulaincourt, Napoléon prend place dans un coupé tiré par six chevaux lituaniens que conduit Roustan, son mamelouk. La voiture est escortée par un important détachement de cavalerie, composé de trente chasseurs et d'un groupe de lanciers polonais.

Le choix de Murat comme commandant suprême de la Grande Armée ne s'est pas imposé comme une évidence. Le roi de Naples ne manquait pas de courage au feu mais, impulsif, parfois irréfléchi, il n'avait pas toute l'autorité requise pour s'imposer à des hommes gagnés par l'indiscipline. Dans le contexte de crise aiguë que traversait alors la Grande Armée, Eugène, le fils adoptif de Napoléon, aurait sans aucun doute constitué une bien meilleure option, mais le rang de Murat le plaçait au-dessus du vice-roi, d'où la décision finale de l'Empereur. Ce choix ne fut guère heureux car aucun des généraux ne voulut obéir au nouveau commandant suprême et la discipline, déjà bien malmenée, acheva de voler en éclats.

8/La Bérézina, un désastre ?

Désignant un échec retentissant ou un fiasco sans appel, l'expression populaire « c'est la Bérézina » ne rend pas justice à la réalité. Car la traversée de la Bérézina constitua plutôt un succès pour Napoléon qui, par une manœuvre géniale, parvint à berner ses poursuivants russes. Mais, s'il réussit à se sauver et à sauver la plus grande partie de son armée d'un prévisible désastre, la manœuvre s'avéra terriblement coûteuse en vies humaines d'où l'effroi qu'elle a suscité dans l'imaginaire collectif.

Lorsqu'avec moins de 60 000 combattants encore valides et des milliers de traînards Napoléon s'approche de la Bérézina, une petite rivière située à 60 km au nord-est de Minsk – qu'il doit coûte que coûte traverser pour gagner la frontière russe –, les Russes sont convaincus

LA GRANDE TRAVERSÉE

L'Armée française vaincue traversant la Bérézina, par Wojciech von Kossak, 1896 (Berlin, Märkisches Museum).

que l'empereur des Français ne pourra plus leur échapper : la capture de « l'Antéchrist » n'est plus qu'une question de jours. Mais c'est sans compter avec le génie de Napoléon et le dévouement héroïque des 400 pontonniers du général Eblé.

Par où et comment traverser la Bérézina alors que la rivière, qui charrie des blocs de glace sans être gelée en profondeur, est infranchissable et que le seul pont, situé à Borissov, a été incendié par les armées russes ? Cette question taraude Napoléon dès le 22 novembre au soir mais c'est de Corbineau, un officier qui s'était égaré avec ses hommes de l'autre côté de la berge, que viendra la solution miraculeuse. En effet, le 24, Corbineau rédige un rapport expliquant qu'il est parvenu à retraverser la Bérézina sur les indications d'un paysan biélorusse qui lui a fait part de l'existence du gué de Stoudianka. Son rapport transmis à Napoléon, ce dernier conçoit la manœuvre de diversion qui va sauver la Grande Armée : tandis qu'il lance ostensiblement des travaux de

construction de ponts à hauteur de Borissov et en aval, pour pousser les Russes à concentrer leurs troupes en ces points, il ordonne qu'en toute discrétion, le 25, deux ponts soient construits à Stoudianka où il commence à acheminer ses troupes. Faute de matériel adéquat – pour faciliter la retraite, Napoléon a ordonné la destruction des équipages de pont –, l'opération se révèle particulièrement difficile et durant de longues heures, Eblé et ses pontonniers (dont la plupart mourront de froid et d'épuisement au cours de cette épreuve ou dans les jours qui suivront), travailleront dans l'eau glacée à la construction des ponts qu'ils achèvent le 26, vers 13 heures. Débute alors la traversée de la Grande Armée qui se poursuivra jusqu'au 27 au soir car, à plusieurs reprises, les ponts rompent et doivent être consolidés, ralentissant la marche des hommes. Or, dans le même temps, plusieurs milliers de traînards et de civils, hommes, femmes et enfants, – dont beaucoup sont



des Français qui, installés à Moscou avant guerre, ont décidé de suivre la Grande Armée dans sa retraite par crainte des représailles russes –, convergent à leur tour vers les ponts. Mais il neige, il fait nuit, la température est glaciale. Aussi la plupart des civils, engourdis par le froid, préfèrent-ils attendre la levée du jour pour traverser la rivière. Pour leur malheur ; car dans l'intervalle, comprenant qu'elles ont été bernées, les armées russes se hâtent vers Stoudianka. Le 28 au matin, elles parviennent sur les lieux : dès lors, des combats s'engagent sur les deux rives de la rivière et la traversée des ponts, de plus en plus périlleuse sous la mitraille ennemie, fait des centaines de victimes. A la tombée de la nuit, le passage est enfin libéré mais la plupart des civils, hébétés, n'en profitent pas. Le 29, à 8 heures, Eblé reçoit l'ordre de détruire les ponts. Il tergiverse et, conscient de la catastrophe à venir, incite les civils à traverser au plus vite. Mais une heure plus tard environ, il obtempère et des milliers de traînants et de civils, hommes, femmes et enfants se ruent alors vers les ponts. La cohue et la panique sont indescriptibles et nombre d'entre eux meurent piétinés ou noyés. Quant aux survivants, c'est aussi par milliers qu'ils seront, quelques heures plus tard, mis à mort ou faits prisonniers par les cosaques survenus sur les lieux. Si la traversée de la Bérézina peut donc être perçue comme une victoire militaire – en dépit des pertes subies lors des combats du 28, Napoléon a réussi à échapper aux Russes –, elle n'en a pas moins constitué une tragédie humaine d'une immense ampleur.

© THE BRIDGEMAN ART LIBRARY.



9/Que sont devenus les prisonniers de guerre ?

Le destin des prisonniers de la Grande Armée (environ 150 000 à 200 000 pour toute la campagne) fut souvent terrible : beaucoup furent immédiatement exécutés ; d'autres, dépouillés par les cosaques et remis aux communautés de villageois, connurent des morts atroces, empalés, brûlés vifs ou enterrés vivants sur fond de rites païens qui en disent long sur le degré de barbarie alors atteint. D'autres, plus chanceux, si l'on peut s'exprimer ainsi, furent emprisonnés, placés sous escorte militaire et transférés vers l'Oural et la Sibérie.

Pour ces hommes déplacés vers l'est, où ils ne furent pas astreints à un travail forcé, le calvaire se poursuivit bien au-delà du mois de décembre et seule une minorité d'entre eux survécut au froid,


à la faim et aux mauvais traitements infligés par les cosaques sur le chemin de l'exil. A partir de l'année 1813, le sort de ceux qui sont encore en vie – déjà sans doute moins du quart – s'améliore quelque peu. Des lettres de prisonniers mentionnent que douze kopecks par jour sont désormais attribués à chaque prisonnier ; quant au sous-officier Honoré Beulay, il précise dans ses mémoires que, « en dehors du pain et de la viande, les officiers subalternes avaient droit à 50 kopecks par jour, et les sous-officiers et soldats devaient en toucher quinze », ce qui, selon lui, permit aux hommes d'améliorer leur ordinaire, de se procurer chaussures et vêtements et de se débarrasser de la vermine...

En juillet 1813, le ministère russe de la police édicte une circulaire qui sera



PLUS À L'EST *En 1812*, par Illarion Prianichnikov, 1874 (Moscou, Galerie Tretiakov). Entre 150 000 et 200 000 soldats de la Grande Armée ont été faits prisonniers en Russie. Nombre d'entre eux périrent sur-le-champ, d'autres furent déportés dans l'Oural et en Sibérie. En 1814, un quart des prisonniers de la Grande Armée choisirent de devenir citoyens russes.

suivie en novembre d'un oukase impérial. Avant même la fin du conflit, qui interviendra en mai 1814 avec la signature du premier traité de Paris, les deux textes offrent aux prisonniers d'origine paysanne, la possibilité d'opter pour le statut de « colons étrangers ». Libres de pratiquer leur culte, exemptés d'impôts pour cinq à six ans, les prisonniers se voient accorder un généreux subside et un lopin de terre pour les aider à s'installer dans les gouvernements généraux de Saratov et de Ekaterinoslav. Aux prisonniers artisans et ouvriers de métier, il est proposé de travailler dans des manufactures ou des fabriques, voire dans le bâtiment pour participer à la reconstruction des maisons et édifices détruits et de bénéficier de contrats individuels, assortis de

conditions financières avantageuses. Enfin, le gouvernement russe offre aux prisonniers la possibilité de se faire naturaliser en optant pour une citoyenneté définitive ou provisoire de deux ou trois ans. Ces mesures généreuses, qui concernent officiers et simples soldats, ont pour objet de suppléer à la saignée démographique suscitée par la guerre et de relancer l'économie impériale mise à mal par les dévastations. Elles seront bien accueillies : en août 1814, on évalue à un quart le nombre de prisonniers qui ont choisi de devenir des sujets de l'Empire russe, au titre, cependant, de la citoyenneté provisoire et non définitive pour la majorité d'entre eux ; et en 1837, on comptera à Moscou près de 1 500 vétérans de la Grande Armée. 

L'EFFROYABLE TRAGÉDIE

Marie-Pierre Rey



Collection
« Au fil de
l'histoire »
Flammarion
404 pages
24 €

Mikhaïl Koutouzov

Le bon, la brute et l'intrigant



Plus qu'un grand stratège, Koutouzov, héros mythique de 1812, fut l'âme russe de la « guerre patriotique ».

Mikhaïl Koutouzov était né en 1745, à Saint-Pétersbourg. Fils d'un ingénieur militaire, il avait tôt embrassé la carrière des armes : c'est à 14 ans, doté d'une solide instruction – il est diplômé de l'école d'artillerie de Dvorianstvo et parle six langues –, qu'il intègre l'armée russe. Il participe aux campagnes de Pologne et d'Ukraine (1764-1769) et prend part, à partir de 1770, à la guerre russo-turque (1768-1774). Il y est grièvement blessé, une balle lui traversant le crâne, entraînant la perte d'un œil. Il consacre le congé d'un an qui lui est accordé à voyager en Europe, suivant notamment les cours de l'université de Strasbourg.

Feld-maréchal et prince de Smolensk

Nommé général-major en 1784, placé sous les ordres d'Alexandre Souvorov – qui deviendra son maître –, il se bat à

nouveau contre les Ottomans (1788-1792). Il est blessé une fois de plus, encore grièvement, au siège d'Otchakov (1788), participe à la prise d'Izmaïl (1790) et gravit les échelons : lieutenant général en 1791, puis chargé du commandement d'un corps d'armée.

La guerre terminée, sous Catherine II, puis Paul I^{er}, Koutouzov occupe divers emplois administratifs et diplomatiques : commandant de l'Ukraine, ambassadeur à Constantinople en 1795, gouverneur général de Finlande, commandant du corps des cadets de Saint-Pétersbourg, ambassadeur à Berlin, gouverneur militaire de Saint-Pétersbourg en 1801.

Ecarté des fonctions importantes avec l'avènement d'Alexandre I^{er} (il était suspecté d'avoir été francophile et trop proche du tsar assassiné), Koutouzov est rappelé en 1805, au moment où se forme la troisième coalition contre la France : il est

À la fin de 1812, Koutouzov confie à l'un de ses subordonnés : « *Mon Cher, s'il y a deux ou trois ans, quelqu'un m'avait dit qu'il m'incomberait le destin de déchoir Napoléon, ce géant qui terrorisait toute l'Europe, honnêtement, je lui aurais craché à la gueule.* » Le 23 décembre, à Vilnius, le feld-maréchal, qui a été fait prince de Smolensk et élevé aux plus hautes dignités du pays, est fêté par Alexandre. « *Vous n'avez pas sauvé la Russie seule, lui dit l'empereur, mais l'Europe tout entière.* » Le vieux chef, ce jour-là, entrait dans la légende. Aux antipodes d'un Napoléon mégalomane, pathologiquement ambitieux, dévoré par sa volonté de puissance, Koutouzov allait devenir le modèle du héros russe, homme simple et sage, frugal et austère. Tolstoï – qui lui était apparenté et qui avait hérité de ses biens – n'a pas peu contribué à bâtir cette légende, à construire cette image héroïque et mythique, faisant du chef militaire le seul héros du conflit, ce qui était peut-être exagéré, et présentant, ce qui n'était pas faux, la guerre de 1812, comme une guerre « patriotique ».

chargé de soutenir les Autrichiens contre Napoléon. Il affronte victorieusement le général Mortier à Dürrenstein (11 novembre 1805) et se trouve à Austerlitz le 2 décembre où il déconseille à Alexandre de livrer bataille. L'empereur lui fait payer d'avoir eu raison contre lui et le relègue dans des fonctions de deuxième ordre : gouverneur général de Lituanie et de Kiev.

En 1811, Koutouзов remporte plusieurs victoires décisives contre les Ottomans en Moldavie, ce qui permet à la Russie, au traité de Bucarest (28 mai 1812), d'annexer la Bessarabie (territoire qui correspond à peu près à celui de l'actuelle république de Moldavie). Cela lui vaut une collection de récompenses : il est créé prince, nommé président du conseil d'Etat et élevé à la dignité de feld-maréchal.

Nommé commandant en chef de l'armée russe au lendemain de la bataille de Smolensk, le 17 août 1812, il a dès lors la charge de contrer l'invasion du pays par la Grande Armée.

Sur près de deux mille kilomètres – c'est une première dans l'histoire –, il applique la politique de la terre brûlée, reculant devant son ennemi qu'il prend cependant soin de harceler sans cesse. Enfin, à l'approche de Moscou, il livre bataille à Borodino, le 7 septembre 1812. Au prix de pertes effroyables, les Français gagnent ce qu'ils nommeront la bataille de la Moskova.

Koutouзов a pris soin de faire évacuer Moscou : quand les Français y entrent, ils trouvent une ville vide, qui ne tarde pas à être la proie des flammes.

Lors de leur catastrophique retraite, les Français doivent de nouveau subir les harcèlements de Koutouзов. Les combats de Dorogobouj et la bataille de Krasnoï (près de Smolensk) vaudront anéantissement. Si la Grande Armée échappe à

© AKG-IMAGES/RIA NOWOSTI. © FINEARTIMAGES/LEEMAGE



GLOIRE *Mikhail Illarionovitch Golenichtchev Koutouзов, prince de Smolensk*, par George Dawe, 1829 (Saint-Petersbourg, musée de l'Ermitage). Page de gauche : l'ordre de Koutouзов, distinction créée, en 1942, par l'URSS.

«Immoral dans sa conduite et ses principes»

Qui était Koutouзов? Le comte de Ségur rapporte dans ses *Mémoires* qu'on exposa à l'empereur que la valeur de son nouvel adversaire «*était incontestable; mais on lui reprochait d'en régler les élans sur ses intérêts personnels, car il calculait tout. Son génie était lent, vindicatif, et surtout rusé; caractère de Tartare! Sachant préparer avec une politique caressante, souple et patiente, une guerre implacable. Du reste, encore plus adroit courtisan qu'habile général; mais redoutable par sa renommée, par son adresse à l'accroître, à y faire concourir les autres. Il avait su flatter la nation entière, et chaque individu, depuis le général jusqu'au soldat.*»

Alexandre, cependant, détestait Koutouзов. Le vieux général lui rappelait la déroute d'Austerlitz, et le tsar n'avait que mépris pour son caractère et ses mœurs dissolues. Sa paresse, son obséquiosité de courtisan, son goût du luxe, ses mœurs légères étaient proverbiaux et suscitaient de la désapprobation voire de la répulsion chez nombre de ses contemporains. Le général comte de Langeron, émigré français au

service de la Russie, laissera dans ses *Mémoires* (inédits pour cette partie; le manuscrit se trouve aux archives du ministère des Affaires étrangères) un portrait de Koutouзов aussi sévère que savoureux : «*On ne pouvait avoir plus d'esprit que Koutouзов, on ne pouvait pas avoir moins de caractère, on ne pouvait réunir plus d'adresse et d'astuce, on ne pouvait posséder moins de véritables talents et plus d'immoralité. Une mémoire prodigieuse, une grande instruction, une rare amabilité, une conversation aimable et intéressante, une bonhomie (un peu factice à la vérité, mais agréable à ceux qui voulaient bien en être dupes), voilà les agréments de Koutouзов. Une grande violence, la grossièreté d'un paysan lorsqu'il s'emportait ou lorsqu'il n'avait pas à craindre la personne à qui il s'adressait; une bassesse envers les individus qu'il croyait en faveur, portée au point le plus avilissant, une paresse insurmontable, une apathie qui s'étendait à tout; un égoïsme rebutant, un libertinage aussi crapuleux que dégoûtant, peu de délicatesse sur les moyens de se procurer de l'argent, voilà les inconvénients de ce même homme. (...)* Mais ce Koutouзов, si immoral dans sa

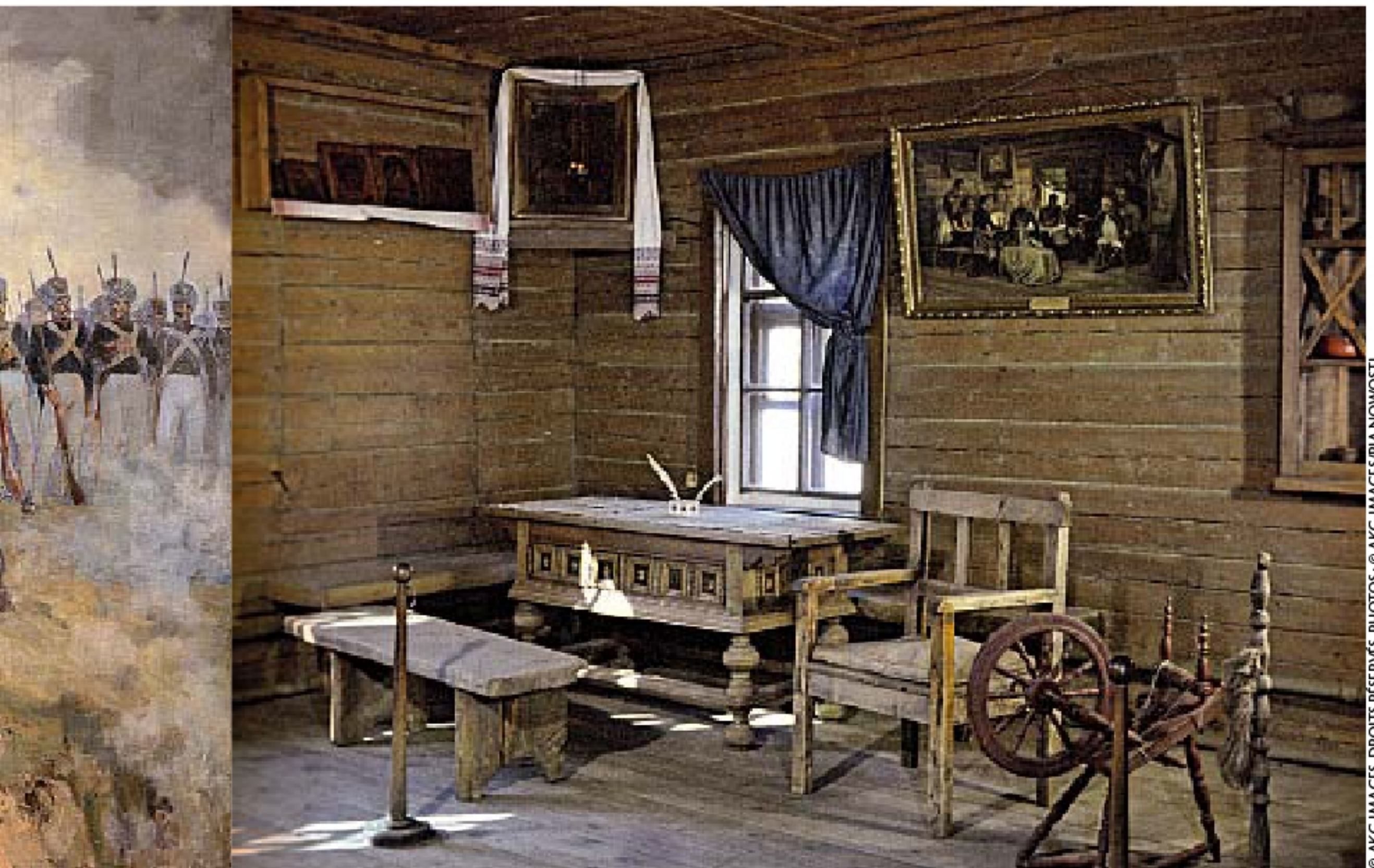
conduite et ses principes, si médiocre comme chef d'une armée, avait la qualité (si c'en était une) que le cardinal Mazarin exigeait des généraux qu'il employait. Il était heureux, excepté à Austerlitz dont on ne peut lui reprocher les désastres (car il n'avait de chef que le nom). Il fut constamment favorisé par la fortune; et la campagne miraculeuse de 1812 a mis le comble à son bonheur et à sa gloire, qui doit être bien étonnée, assurément, d'être devenue sa conquête.»

«Ce diable de Koutouзов»

Parlant de ce général plus que corpulent et borgne, qu'on découvre libertin et paresseux, et peu aimé de l'empereur, Napoléon évoquera pourtant ce «*diable de Koutouзов*». Il faut dire qu'aidé du redoutable général hiver, il lui avait fait pressentir ce que Talleyrand appellera le «*commencement de la fin*». D'où venait son efficacité? «*Koutouзов n'était pas un grand stratège, explique Anka Muhlstein (dans Napoléon à Moscou), mais sa ruse et sa patience lui servaient de génie.*» Son vrai talent, sa force supérieure aura consisté à se trouver au

PATIENCE ET RUSE *Le Feld-Maréchal Koutouзов durant la bataille de Borodino, par Anatoli Schepeljuk, 1952 (Moscou, musée national d'Histoire et de la Guerre de Borodino). Page de droite : l'isba de Koutouзов, à Fili, à l'ouest de Moscou, où le feld-maréchal prit la décision d'abandonner Moscou à Napoléon, le 13 septembre 1812. En bas : le blason de Koutouзов.*





© AKG-IMAGES. DROITS RÉSERVÉS. PHOTOS : © AKG-IMAGES/RIA NOWOSTI.

diapason de l'âme russe, à se donner pour l'incarnation même de cette âme. Charismatique, expérimenté, courageux, il bénéficiait, dans la population et dans l'armée, d'une grande popularité. « A Moscou, rapporte le comte de Ségur, la joie de sa nomination avait été poussée jusqu'à l'ivresse : on s'était embrassé au milieu des rues, on s'était cru sauvé. » Et même lorsque la ville était tombée et qu'elle avait été réduite en cendres, une brave chanson proclama que « Certes Moscou est aux mains des Français, / Mais, amis, ce n'est pas une catastrophe / Notre maréchal, le prince Koutouzov, / Les a amenés ici pour qu'ils y meurent. / C'est le seul, le seul qui n'a pas pris peur, / Voilà Koutouzov notre chef à tous ! »

Avec un sens de la propagande qui n'avait peut-être rien à envier à celui de son redoutable adversaire, Koutouzov ne manquait aucune occasion de flatter le soldat, de mobiliser son enthousiasme patriotique.

Tolstoï a, par exemple, raconté comment, à la veille de Borodino, l'icône de


la Vierge noire de Smolensk avait été portée en procession, montrée aux officiers et aux soldats que prêtres et archimandrites bénissaient sur leur passage. « Les prières terminées, Koutouzov s'avança, s'agenouilla lourdement, s'inclina jusqu'à toucher la terre du front et fit ensuite de vains efforts, entravé par son obésité et sa faiblesse, pour se relever... Quand il eut enfin réussi à le faire, il avança les lèvres comme font les enfants et baisa l'icône. Les généraux l'imitèrent, puis les officiers et, après eux, les soldats et les miliciens, en se poussant et en se bousculant les uns les autres. » Ce fut l'un des talents



de Koutouzov que de savoir mêler ainsi foi religieuse et ferveur patriotique.

La force de Koutouzov aura été, avec Alexandre, de forger une véritable union sacrée. Le caractère patriotique de cette guerre avait conduit le chef russe, pourtant peu politique, à observer – il le dira à plusieurs reprises – que la défaite totale et l'écrasement de Napoléon et de la Grande Armée profiteraient non à la Russie mais

à l'Angleterre. Il invoquera cette raison pendant toute la retraite de Russie, de Moscou à Vilnius, pour ne pas attaquer la Grande Armée et ne pas livrer la bataille décisive, qui eût peut-être anéanti les forces napoléoniennes mais eût fait couler le sang russe pour le profit des marchands de Londres. Réserve qui avait provoqué l'agacement du général anglais Wilson, attaché à l'état-major du tsar, pour veiller aux intérêts de son gouvernement. Il s'en était d'ailleurs plaint au tsar en ces termes : « On ne peut s'empêcher de regretter la faiblesse dont il [Koutouzov] fait preuve en disant que "son seul et unique désir est de voir l'ennemi quitter le sol de la Russie" et cela au moment où la libération du monde entier est entre ses mains. »

La dimension patriotique de la guerre de 1812 fut souvent rappelée par les successeurs d'Alexandre, en particulier par Staline, quand, à son tour, face aux armées allemandes, il eut à lutter contre l'invasion de son pays. En 1942, le gouvernement soviétique créa ainsi l'ordre de Koutouzov qui aujourd'hui encore, après la chute de l'Union soviétique, demeure l'une des plus hautes distinctions de Russie. 

Tolstoï story

Parti pour raconter l'histoire des décembristes, Léon Tolstoï finira par faire de la campagne de 1812 le cœur d'un roman appelé à compter parmi les chefs-d'œuvre de la littérature universelle.

Tous les Russes connaissent par cœur le chant de Borodino composé par Mikhaïl Lermontov, en 1837. On l'entonne en chœur lors des commémorations de la bataille et à l'occasion de presque toutes les réunions de famille ou entre amis. C'est un cri de ralliement et un manifeste. C'est aussi la dernière chanson que le comte Nicolas Illitch Tolstoï, qui avait servi dans les hussards pendant la campagne de Russie, a apprise à ses enfants avant de mourir. Lev Nikolaïevitch Tolstoï avait 9 ans.

Le souvenir de son père a jauni depuis longtemps comme une vieille photo, quand Lev Nikolaïevitch décide, en 1863, d'abandonner le roman qu'il a commencé sur les décembristes, pour s'atteler à un récit dont la campagne de Russie sera la clé de voûte. L'année précédente, on a célébré à travers l'empire le cinquantenaire de la bataille de Borodino. Le poème de Lermontov résonnait de ville en ville, de demeure en demeure. Joyeux. Entraînant. Nostalgique.

Fut-ce un déclic? Tolstoï n'en a jamais parlé mais c'est cette année-là qu'il prend

conscience qu'il ne peut pas expliquer le mouvement insurrectionnel de 1825 sans remonter plus avant dans le passé. A Borodino? A Smolensk? A Tilsit? Et pourquoi pas à Austerlitz, quand Napoléon lamine les forces de la troisième coalition dont la Russie fait partie?

Le 17 octobre 1863, dans une lettre à sa cousine, Alexandrine, Lev Nikolaïevitch lui confie qu'il s'est attelé depuis un mois à un récit qu'il appelle provisoirement *1805*. Un an plus tard, il prend contact avec le directeur de la revue *Le Messager russe* afin de faire paraître, en feuilleton, les trois premiers chapitres de son livre. Ce sera chose faite durant les premiers mois de 1865.

Tous les jours, à Iasnaïa Poliana, Tolstoï s'enferme dans son cabinet de travail pour écrire. Il ne sort pratiquement plus de sa

propriété. Il sent, il sait qu'il est en train de réaliser une œuvre à nulle autre pareille. Il ne s'attend pas à ce qu'elle ait un grand retentissement mais peu importe! Il est convaincu que son roman fera date dans l'histoire de la littérature russe.

Des figures historiques, comme Napoléon, Alexandre I^{er} ou le maréchal Koutouзов y sont traitées non pas en héros mais en hommes. Quant aux personnages fictifs, Tolstoï les a imaginés à partir d'êtres de chair et de sang qu'il a connus à Moscou, à Saint-Petersbourg, dans le Caucase ou en Crimée lorsqu'il servait dans l'armée.

GRAND ÉCRAN *Guerre et Paix*, film de Sergueï Bondartchouk, 1967. L'adaptation russe (6 h 44), la plus fidèle au roman.



C'est à cette époque que Tolstoï a lu les récits de Mikhaïlovski-Danilevski sur les guerres napoléoniennes. Il s'était également plongé dans *L'Histoire du Consulat et de l'Empire*, d'Adolphe Thiers. Les deux ouvrages l'avaient déçu. Mikhaïlovski était d'une platitude désolante. Thiers, trop «*emphatique et solennel*».

Pour Tolstoï, seul un écrivain peut rendre la «*vérité*» d'une époque, d'un temps ou d'une guerre. Les historiens en sont incapables parce qu'ils ne tiennent pas compte de l'essentiel, c'est-à-dire de l'imprévu. Ils vont droit au but. Alors que la vie marche de biais, en travers, par à-coups.

Avec une sorte de jubilation, Tolstoï expose à l'intérieur même du roman sa propre conception de l'histoire. Pour lui, ce qui doit arriver, s'accomplira. Quoi qu'on fasse. Les hommes ne sont que «*l'instrument inconscient*» d'une ordonnance que nul ne peut déchiffrer et sur laquelle personne ne peut influencer. La fatalité de l'histoire oppose sa rigueur mais également sa sérénité absolue aux mouvements que se donnent les humains, à leurs initiatives, à leurs passions.

La roue du temps tourne, inexorable. Et la Grande Armée de Napoléon se précipite inéluctablement vers sa perte depuis qu'elle a franchi le Niémen, au mois de juin 1812.

L'âme de la guerre patriotique

A Borodino, que les historiens présentent comme une défaite pour l'armée du tsar mais que Tolstoï et tous les Russes considèrent comme une victoire, les Français reçoivent un coup mortel même s'ils l'ignorent encore. Plus les impériaux s'enfoncent au cœur de la Russie, plus ils se rapprochent de l'abîme qui les engloutira, parce que l'hiver va venir et qu'Alexandre I^{er} et la nation tout entière opposent une fin de non-recevoir à toutes les tentatives de Napoléon pour ouvrir des négociations.

A qui parler quand seul le silence vous entoure ? Où aller quand l'immensité vous étreint ? A Iasnaja Poliana, le comte Lev Nikolaïevitch Tolstoï a rassemblé une bibliothèque impressionnante sur la campagne de



©AISA/LEEMAGE

ESPRIT RUSSE Portrait de Léon Tolstoï, par Ivan Kramskoï, 1873 (Moscou, galerie Tretiakov). Pour Tolstoï, seul l'écrivain peut rendre la «*vérité*» d'une époque.

Russie. Il a écouté de nombreux témoins, mais que voit un témoin sinon ce qui se passe sous son nez ? Il a consulté des centaines de cartes d'état-major mais les cartes l'ennuient presque autant que les conseils de guerre assommaient le maréchal Koutouzov. Il l'aime bien, le vieux borgne. Il lui fait la part belle. Trop peut-être. Mais qu'importe au fond si Mikhaïl Ilarionovitch aimait exagérément l'alcool et les femmes, s'il était roublard et à l'occasion flagorneur !

Pour Tolstoï, comme pour les soldats de la campagne de Russie, Koutouzov est le seul à comprendre que tout dépend d'une «*force insaisissable*» qu'il appelle «*l'âme de l'armée*» ; le seul à s'opposer aux «*offensives inutiles*» pour épargner des vies alors que la plupart des autres officiers ne songent qu'à en découdre, pour se faire valoir.

En 1812, la troupe se moquait de savoir si Koutouzov avait plus de défauts que de qualités, il lui suffisait qu'il ait promis de «*faire manger de la viande de cheval aux Français*» et de sauver la Russie.

Elle le fut à Borodino. En 1866, pour mieux s'en pénétrer, Tolstoï se rendra sur les lieux même de la bataille, non pas pour faire des repérages mais pour s'imprégner de ce qui plane au-dessus de cette vaste plaine : l'esprit russe. Son parfum entêtant. Il montrera, dans son récit de la bataille, l'absurdité de la prétention des stratèges à dominer l'événement. Son Napoléon n'a du champ de bataille qu'une vision imprécise. Ses ordres, quand ils parviennent à ceux auxquels ils s'adressent sont devenus depuis longtemps inapplicables, du fait des changements de la

situation, de la part du hasard, des incompréhensions. Le démiurge, sous sa plume, est myope et impuissant.

En 1867, Tolstoï trouve le titre de son roman, en l'empruntant à Pierre Joseph Proudhon : *La Guerre et la Paix*. En 1869, l'œuvre est achevée. Lev Nikolaïevitch décide de l'éditer, non pas avec *Le Messager russe*, mais à son propre compte.

La critique accueille les six volumes avec froideur mais le succès du roman auprès des lecteurs est tel que les commentateurs littéraires n'oseront bientôt plus faire la moue. La ferveur que suscite *Guerre et Paix* remplit Tolstoï de ravissement. Il s'y abandonne. Un bonheur de courte durée. Sans le savoir, il a ramené de Borodino le «*poison de la mort*». Lui qui n'aime que «*l'immédiateté de la vie*», est désormais obsédé par la brièveté de l'existence, le caractère inéluctable de son terme. Un venin qui va contaminer son âme. Et la ronger. Lentement. Inexorablement. *∫*

GUERRE ET PAIX Léon Tolstoï



Temps
et Périodes
2 volumes
1 500 pages
46 et 56 €

Paroles de Grognards

Par Jean-Louis Thiériot

A l'automne 1812, la Grande Armée entame son dernier combat pour quitter la Russie. La tragique retraite va durer près de deux mois. Elle revit à travers les témoignages bouleversants de ceux qui l'ont vécue.





MARCHE FUNESTE *Episode de la retraite de Russie*, par Nicolas Toussaint Charlet, XIX^e siècle (Chalon-sur-Saône, musée Denon). Le 19 octobre 1812, la Grande Armée quitte Moscou. La longue colonne qui s'engage sur le chemin du retour va devoir lutter contre des températures atteignant - 37 °C.



« Chacun avait tiré son sabre et frappait à droite et à gauche pour s'ouvrir un passage. » Le chirurgien Larrey

C'était au gué de Stoudianka, sur la Bérézina, à quelques verstes de Borissov. Devant le fleuve gelé où s'affairaient les pontonniers du général Eblé, la Grande Armée en déroute est le théâtre de scènes dantesques. L'une d'entre elles frappe par son horreur le chirurgien Larrey : « On se pressait, on se heurtait de toutes parts, on se jetait les uns sur les autres ; le plus fort abattait le plus faible, qui était foulé aux pieds de la multitude ; les voitures, les chariots d'artillerie, ceux des équipages étaient renversés et brisés, les chevaux et les conducteurs écrasés sous les débris de ces chariots ; enfin on n'entendait de tous côtés que des cris lamentables (...). Chacun avait tiré son sabre et frappait à droite et à gauche pour s'ouvrir un passage. Malheur à celui qui tombait dans la foule, il était impitoyablement écrasé. »

Qu'il avait fallu de malheurs et de désastres pour que s'achevât aussi tragiquement une aventure commencée cinq mois plus tôt au son des fifres et des tambours ! La troupe était joyeuse, le 24 juin 1812, lorsqu'elle avait franchi le Niémen pour en découdre avec le tsar Alexandre I^{er} que Napoléon accusait de violer les termes du traité de Tilsit et les exigences du Blocus continental contre l'Angleterre. Les quelque 440 000 hommes qui avaient traversé le fleuve avec l'Empereur escomptaient un succès rapide, des victoires brillantes et décisives. La marche des aigles promettait de nouveaux Austerlitz,

de nouveaux Friedland. Le général Lejeune se rappelle que « tous les plus beaux hommes en grande tenue, tous les plus beaux chevaux de l'Europe étaient là, réunis sous nos yeux, autour du point culminant que nous occupions. Le soleil brillait sur le bronze de douze cents bouches à feu prêtes à tout détruire ; il brillait sur la poitrine de nos superbes carabiniers au casque d'or, au cimier écarlate ; il brillait sur l'or, sur l'argent, sur l'acier bruni des casques, des cuirasses, des armes des soldats, des officiers et sur leurs riches costumes ». « C'était, écrit Anatole de Montesquiou, comme une cataracte bruyante, une cascade d'hommes vivants. »

L'enthousiasme est d'autant plus fort que les Russes se montrent à peine, parfois quelques sotnias de cosaques, parfois quelques accrochages, mais rien de sérieux. On avance à un rythme effréné. Le 26 juin, on est à Kaunas, le 28, à Vilnius, où l'on est fêté car la population espère le rétablissement du royaume polono-lituanien ; le 28 juillet, on entre dans Vitebsk, le 17 août, dans Smolensk en flammes, après de violents combats.

Ces noms égrenés comme autant de bulletins de victoires laissent néanmoins au commandement un goût amer. L'armée russe, dirigée par Barclay de Tolly, puis par Koutouzov, se dérobe toujours à l'affrontement décisif. Elle ne fait que reculer. La Grande Armée souffre. Elle souffre de la politique de terre



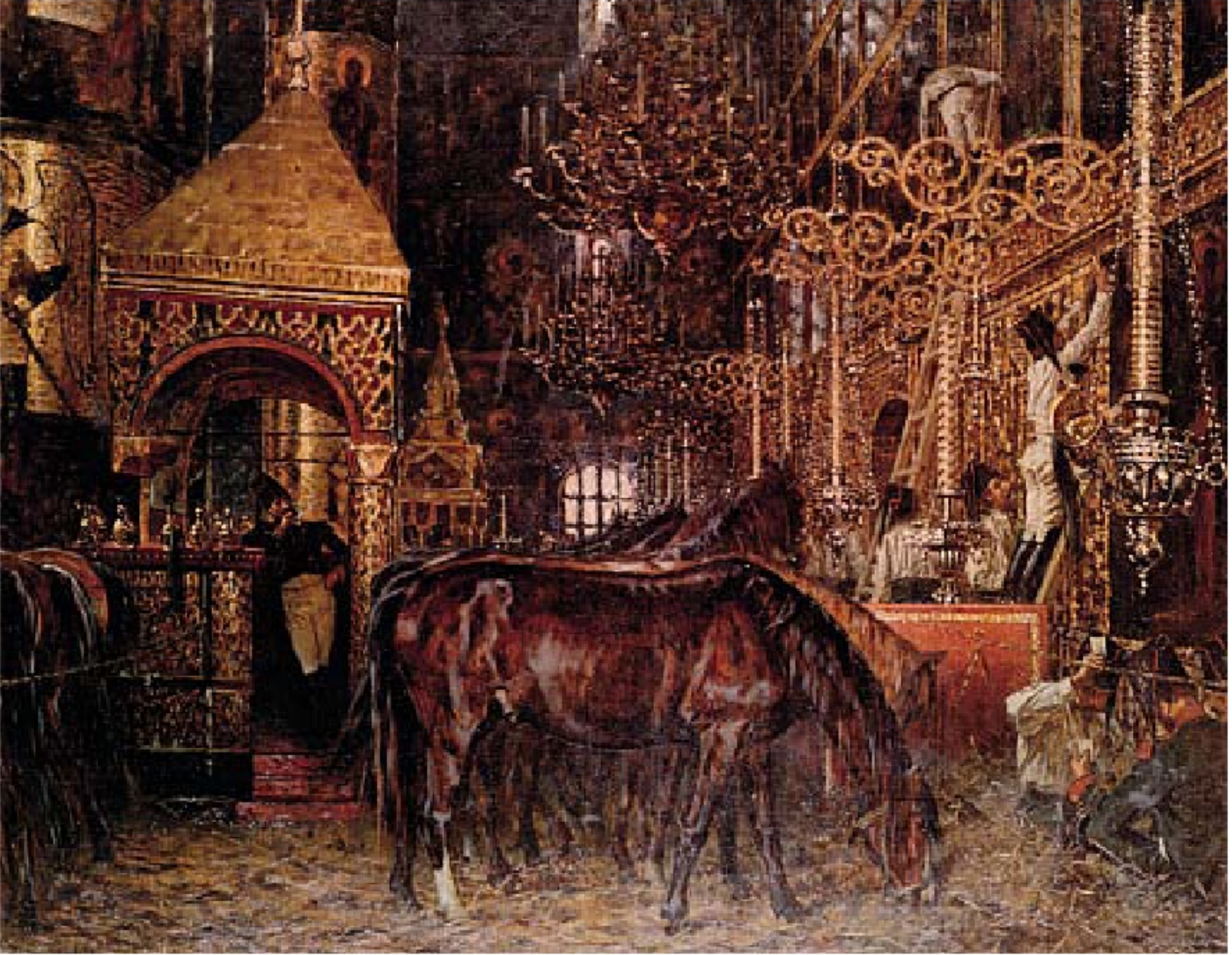
brûlée choisie par le commandement russe. Sous la direction de ses boyards et de ses popes, la vaste foule des moujiks russes s'enfuit dans les bois. Les villages sont détruits, les récoltes anéanties ou dissimulées. Le capitaine Jakob Walter déplore que « dans un village soigneusement exploré, rien ne fut trouvé dans les maisons. Ainsi, poussés par la faim, nous creusâmes le sol (...) et tombâmes sur un plancher. Il y avait en dessous une ouverture (...). A l'intérieur de cet espace étaient rangés des jarres et du blé couverts de paille. » Mais pour une cachette découverte, combien de déceptions ! Impossible de fourrager, de se ravitailler sur l'ennemi. La Grande Armée souffre aussi de ses dysfonctionnements. La logistique n'est pas à la hauteur. Le colonel d'Aupias constate qu' « on était justement étonné de voir sur la Vistule des régiments sans chevaux d'artillerie, sans menus effets de campement, sans ambulances (...). Les corps d'armée vivaient pour ainsi dire au jour le jour et nulle part on n'apercevait les moyens qui devaient préparer et transporter le produit des magasins à la suite des troupes. » « Le soldat mangeait déjà du cheval à cette époque et j'étais réduit depuis longtemps à la bouillie », ajoute Alexandre de Chéron. Les chevaux tombent malades en consommant du blé vert qui les fait souvent mourir de coliques. L'été russe, l'effroyable été russe, avec sa chaleur étouffante et ses tourbillons de poussière, dessèche la troupe qui se désaltère à des mares d'eau croupie. La dysenterie fait son apparition. Les cataractes glaciales des orages de chaleur malmènent



L'ASSAUT Ci-dessus : *Panorama de la bataille de Borodino* (détail), par Franz A. Roubaud, 1912 (Moscou, musée Borodino-Panorama). A gauche : *La Bataille de la Moskova* (détail), par Louis-François Lejeune, 1822 (Versailles, musée du Château). Au premier plan, Larrey, le chirurgien en chef de la Grande Armée soigne le général Morand qui tient la main de son frère à l'agonie.

les hommes et les montures. Il est parfois impossible d'avancer sur des routes transformées d'un coup en fondrières. La campagne doit décidément être rapide.

Reste la bataille. Elle a lieu à Borodino, le 7 septembre, à 124 km de Moscou. A cette époque, Napoléon ne dispose déjà plus que de 140 000 soldats à opposer aux 110 000 hommes de Koutouzov. Pour les troupes de l'armée impériale, c'est une bataille comme les autres, un peu plus brutale sans doute parce que conduite dans un espace étroit où la manœuvre est presque impossible entre la grande redoute et les pointes de Bagration. Le choc des masses et la puissance de l'artillerie chargée à mitraille tiennent plus de place que l'habileté tactique qui était la marque de fabrique de l'Empereur, au point que certains y ont vu la préfiguration des boucheries de 1914. Le sous-lieutenant Ducque se souvient que « le plus grand nombre de tués étaient des fantassins qui se trouvaient dessous les cavaliers et les chevaux tués, et dont la cavalerie avait passé par-dessus en chargeant (...). Ce mélange d'hommes, d'armes et de chevaux, de cuirasses, de casques en fer et en cuivre de notre cavalerie formait un tableau difficile à peindre. » Malgré les efforts des chirurgiens commandés par Larrey, la plupart des blessés restent à ago-



niser sur le terrain. On compte quelques milliers d'amputations et 28 000 morts ou disparus. Les Russes se retirent. Mais ce n'est qu'une demi-victoire. L'armée de Koutouzov, qui a elle-même perdu 45 000 hommes, n'est pas défaite. Heureusement, Moscou se profile à l'horizon.

Après le temps des épreuves, les délices de Capoue. Bourgogne, sergent de la garde impériale est l'irremplaçable témoin de la joie des troupes d'occuper l'antique capitale de l'empire des tsars : *« C'était par une belle journée d'été; le soleil réfléchissait sur les dômes, les clochers et les palais dorés. Plusieurs capitales que j'avais vues, telles que Paris, Berlin, Varsovie, Vienne et Madrid n'avaient produit en moi que des sentiments ordinaires, mais ici la chose était différente : il y avait pour moi ainsi que pour tout le monde, quelque chose de magique. »* Pourtant, la féerie se transforme vite en cauchemar. Le gouverneur de Moscou, le comte Rostopchine, décide d'appliquer à la ville les mêmes consignes de destruction que dans le reste de la Russie. La cité est vidée de ses habitants et des forçats, encadrés par quelques policiers restés sur place, incendie méticuleusement la ville, préalablement privée de ses pompes à incendie. Naturellement ce sont les magasins du quartier du bazar qui flambent en premier.

La principale activité militaire du sergent Bourgogne pendant l'occupation de Moscou, du 14 septembre au 18 octobre, est la chasse aux incendiaires. Il en sort de partout. On les exécute à la baïonnette, on les fusille, on les pend aux carrefours. Rien n'y fait. Le feu gagne toujours. La quête de ravitaillement se transforme en une errance hallucinée entre les maisons en cendres et celles encore en flammes. Cela n'empêche pas la Garde qui cantonne dans la ville de prendre du bon temps. Elle pille les palais, les caves et les boutiques. Les paquetages et les droschkis s'emplissent de toutes les richesses de la ville sainte : croix des popes, argent des icônes arraché aux saintes images, trésor des tombeaux des tsars. Contemplant son régiment, Bourgogne croit voir *« une réunion de tous les peuples du monde, car nos soldats étaient vêtus en Kalmouks, en Chinois, en Cosaques, en Tartares, en Persans, en Turcs, et une autre partie couverte de riches fourrures. Il y en avait même qui étaient habillés avec des habits de cour à la française, ayant, à leurs côtés, des épées dont la poignée était en acier et brillante comme le diamant. Ajoutez à cela la place couverte de tout ce que l'on peut désirer de friandises, du vin et des liqueurs en quantité. »* Il est même l'acteur d'une scène quasi fellinienne. Avec quelques compagnons, il organise un bal masqué au

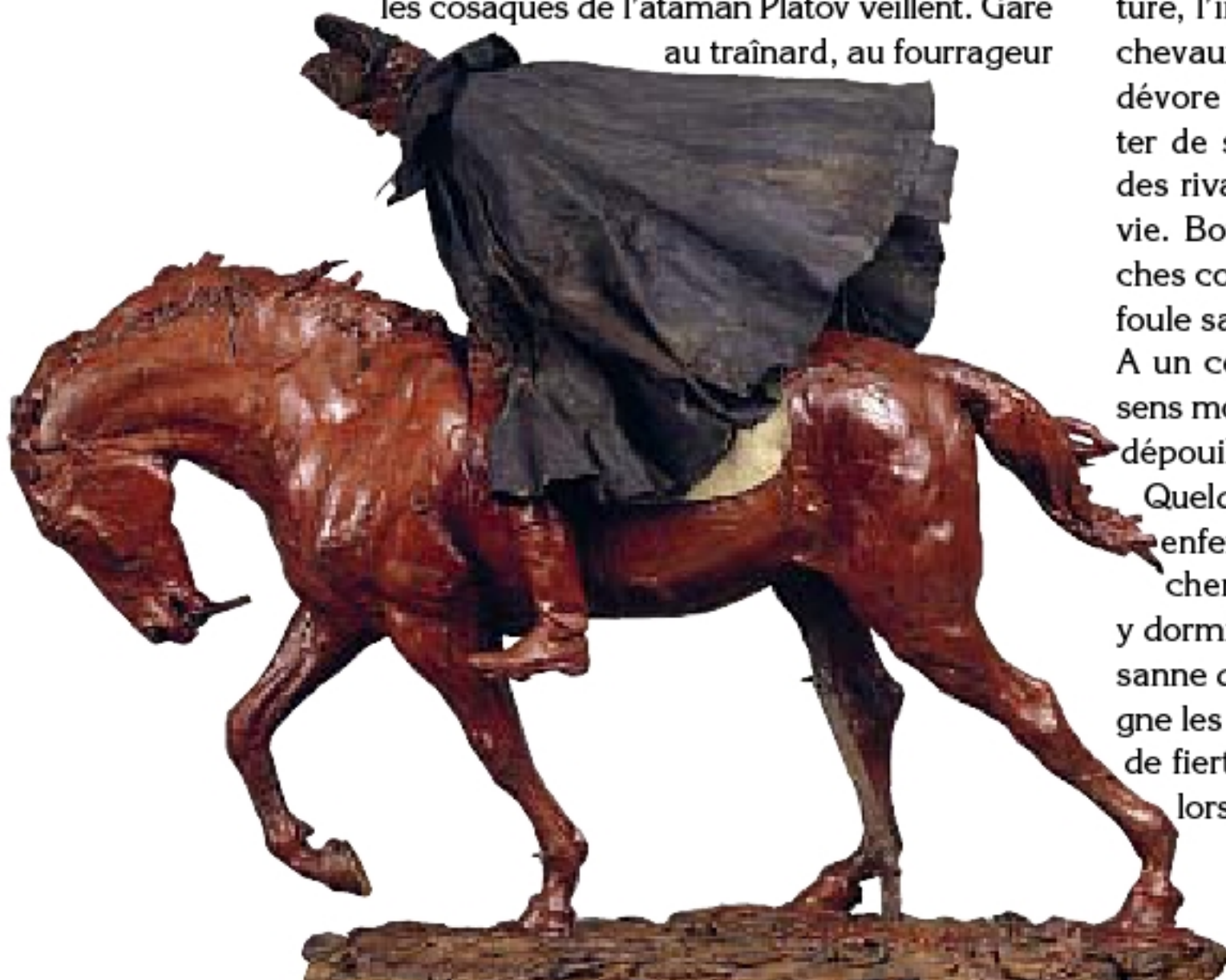
« Autour des ponts s'élevaient, comme des collines, des monceaux d'hommes et de chevaux foulés aux pieds. » Faber du Faur

PILLAGES A gauche : *Soldats français dans la cathédrale de l'Assomption à Moscou*, par Vassili Verechtchaguine, fin XIX^e siècle (Moscou, musée historique d'Etat). Durant l'incendie de Moscou, les soldats de la Grande Armée pillent sans vergogne églises et palais de la ville sainte. En bas : *Voyageur dans le vent*, dit aussi *Maréchal Ney* ou *Officier dans la tourmente*, par Jean-Louis Ernest Meissonier, 1878-1890 (Paris, musée d'Orsay).

Kremlin, habille deux jeunes femmes russes en «*marquises françaises*», déguise son tailleur en Chinois, pomponne l'un de ses hommes en marquis à perruque et attife sa cantinière d'une robe à panier. Avec pour musique la flûte d'un sergent-major et la grosse caisse d'un tambour régimentaire, la joyeuse compagnie danse jusqu'au bout de la nuit en éclusant force punch brûlant servi dans de l'argenterie princière.

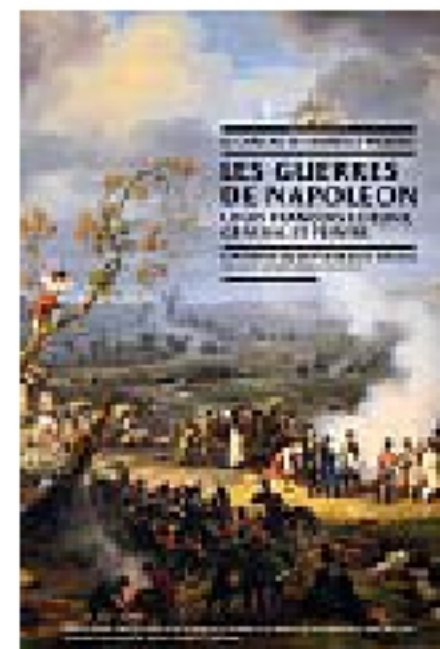
Ils seront vite dégrisés. Le 18 octobre, constatant qu'il est impossible de tenir la ville et qu'Alexandre se refuse à une paix de compromis, Napoléon ordonne la retraite. Mais rien n'a été prévu. Alors que les Polonais, habitués aux frimas avaient pris la précaution de ferrer leurs chevaux à glace et de faire provision de vêtements chauds et de chaussures idoines, l'armée française se met en route, sans ordre et sans véritable organisation. Personne ne veut céder son butin. C'est une improbable cohorte de voitures, de chariots, de calèches qui s'écoule interminablement de la ville ruinée tandis que résonnent les échos funèbres du Kremlin qui saute sous les charges des sapeurs. Parmi les fuyards, on compte naturellement les militaires, mais aussi ceux qui se sont compromis avec l'occupant, certains Français résidant en Moscovie, de nombreuses femmes aussi, cantinières, actrices, femmes de petite vertu, voire, dans quelques cas, amoureuses tragiques d'un trop beau lieutenant français.

Impossible d'avancer en ordre et en colonne au milieu d'un tel embouteillage. Timons brisés ou chevaux abattus, les véhicules en difficulté ralentissent la marche. Le long de la route, les cosaques de l'ataman Platov veillent. Gare au traînard, au fourrageur



LES GUERRES DE NAPOLEON

Louis François Lejeune, général et peintre



Il est sans doute l'un des meilleurs de nos reporters de guerre. Un général aussi, qui s'est battu à la Moskova. Un excellent peintre enfin, qui a fixé sur la toile l'épopée militaire du Consulat et de l'Empire. Le château de Versailles consacre à Louis François Lejeune une superbe rétrospective. Plus de 120 œuvres pour chevaucher, derrière Napoléon, à travers l'Europe. Jusqu'au 13 mai 2012. Tél. : 01 30 83 78 00.

qui s'éloigne pour chercher pitance, au grenadier transi qui bivouaque un peu loin de la grande route pour garder son avoir, le sabre asiatique ou la faux du partisan s'abattent sur lui. Tous les récits de la retraite de Russie évoquent les mêmes souvenirs : absence totale de ravitaillement, abandon général des blessés, course impitoyable à la recherche du moindre morceau de viande de cheval gelé, voire anthropophagie. Les trois cents pages que le sergent Bourgogne consacre à la retraite sont un mémorial dédié à cette vague de souffrances. La traversée nocturne du champ de bataille de Borodino ressemble à une nuit de Walpurgis. Restés sans sépulture, les moissonnés de septembre dressent leurs membres figés par le gel comme autant de pièges sur lesquels trébuchent les vivants. Le froid est terrifiant. Il atteint - 30 °C, encore avivé par le gel. Les doigts cassent comme du verre. Sans fard, Bourgogne évoque la quête de nourriture, l'infâme brouet que l'on fait avec un peu de gruau, les chevaux qu'on abat pour boire leur sang, les corbeaux qu'on dévore mais aussi les bassesses auxquelles on ne peut éviter de se livrer. Il n'y a plus de frères d'armes, seulement des rivaux engagés dans la même lutte à mort pour la survie. Bourgogne vole des pommes de terre à ses plus proches compagnons, jette brutalement un blessé d'un traîneau, foule sans vergogne les cadavres qui lui barrent le passage. A un certain degré, le propre de l'horreur est d'anéantir le sens moral. Il confesse sa honte. En même temps, après avoir dépouillé un agonisant, il ajoute : «*Qu'y pouvions-nous ?*»

Quelques images lumineuses traversent cette descente aux enfers : la solidarité du brigadier Picart qui l'aide à marcher quand il ne rêve que de se couler dans la neige pour y dormir son dernier sommeil ; la douceur d'une famille paysanne qui l'héberge à ses risques et périls, le nourrit, lui soigne les pieds dont un orteil se détache ; ou les derniers éclats de fierté de la Garde impériale qui se met au garde à vous lorsque passe l'Empereur.

FACE AU GEL Ci-contre : *Episode de la retraite de Russie*, par Joseph-Ferdinand Boissard de Boisdenier, 1835 (Rouen, musée des Beaux-Arts). Page de droite : *Grenadiers dans la neige*, par Ferdinand von Rayski, 1834 (Dresde, Galerie Neue Meister).

Partis de Moscou le 19 octobre, les rescapés de la Grande Armée ne verront la fin de leur calvaire qu'à la mi-décembre, en retraversant le Niémen. Ils ne seront plus que 60 000.

dier Picart qui l'aide à marcher quand il ne rêve que de se couler dans la neige pour y dormir son dernier sommeil ; la douceur d'une famille paysanne qui l'héberge à ses risques et périls, le nourrit, lui soigne les pieds dont un orteil se détache ; ou les derniers éclats de fierté de la Garde impériale qui se met au garde à vous lorsque passe l'Empereur.

Rien ne va plus. Quelques accrochages violents tiennent encore à distance les troupes régulières de Koutouzov. Mais l'Empereur n'est même plus en sécurité. Il manque d'être pris. L'ultime rempart est « l'escadron sacré », une unité de fortune composée uniquement d'officiers, où les généraux sont capitaines, les colonels sous-officiers et les autres officiers simples cavaliers. Il faut absolument rejoindre Vilnius. A Krasny, à Orcha, à Smolensk, où les hommes espéraient cantonner, les entrepôts sont désespérément vides. La Grande Armée n'a plus d'armée que le nom. Quelques maréchaux d'exception, Davout, Ney ou Victor conservent un semblant d'autorité. La ligne est complètement désorganisée. La Garde, seule, tient encore à peu près.

Mais pour atteindre Vilnius, il faut franchir la Bérézina. Le fleuve est dans le pire état qui se puisse concevoir. Insuffisamment gelé, il ne peut être traversé à pied. Heureusement, il y a un pont à Borissov. Napoléon s'y précipite mais trop tard, le pont a été détruit. Un officier d'état-major apprend qu'il y a un gué à Stoudianka. Les eaux sont trop tempétueuses pour le traverser directement mais il doit être possible d'y jeter des ponts. Napoléon engage des travaux visi-



© RMN-GP/CÉRARD BLOT. © AKG-IMAGES.

bles à Borissov. C'est un leurre. Dans le même temps, ravitaillés en ferrure par des forges de fortunes, les 400 pontonniers du général Eblé et les 600 sapeurs de Chasseloup-Laubat réussissent l'exploit de construire deux ponts à Stoudianka. Le 26 novembre, c'est la ruée, d'autant que les cosaques marchent sur les talons des fuyards et mettent de l'artillerie en batterie. « Dès lors une seule idée, un seul but occupe tous les esprits, celui de gagner le seul pont resté debout, écrit Faber du Faur. (...) Les boulets et les obus battaient en brèche cette masse compacte ; les cris de ces malheureux étouffaient le tonnerre du canon et le sifflement des balles ; et l'on se pressait avec une nouvelle furie vers le pont.

MÉMOIRES DU SERGENT BOURGOGNE



Présentés
par Gilles
Lapouge
Arléa
364 pages
22,11 €

MÉMOIRES DU COLONEL COMBE 1793-1832



Editions
du Grenadier
Bernard
Giovanangeli
éditeur
224 pages
23 €

LA CAMPAGNE DE RUSSIE 1812 Comte de Ségur



Collection
« Texto »
Tallandier
496 pages
11 €



Autour des ponts s'élevaient, comme des collines, des monceaux d'hommes et de chevaux foulés aux pieds (...); il fallait, pour gagner les ponts, passer sur leurs corps tout en combattant. » Quelques-uns se jettent dans le fleuve et sont écrasés entre les glaces. Lorsque les ponts sont détruits, le 29 au matin, plus de 5 000 corps enchevêtrés jonchent les parages. Les cosaques de Platov font un immense butin en fouillant l'improbable caravansérail de près de 10 000 voitures qu'ils trouvent abandonnées.

Grâce au courage héroïque des pontonniers du général Eblé, Napoléon et sa Garde ont échappé à l'ennemi. Des milliers d'hommes ont réussi à passer. La fin est proche.

Le 3 décembre paraît le 29^e et dernier bulletin de la Grande Armée. Napoléon quitte ses troupes en déroute pour rejoindre Paris. Le commandement est confié à Murat. Les malheurs se poursuivent et s'enchaînent. Les unités restées à Vilnius n'ont pas été convenablement préparées pour accueillir les rescapés. Il faut reprendre la route. Le calvaire ne s'arrête qu'en Prusse-Orientale où les fugitifs peuvent enfin souffler. Des 2 000 hommes du régiment de Bourgogne, il n'en reste que 60, des 440 000 qui avaient franchi le Niémen, environ 60 000.

Le général hiver a fait son œuvre. L'agonie de la Grande Armée dans les steppes de Russie sonne le glas de l'Empire.

MÉMOIRES DU GÉNÉRAL GRIOS 1812-1822



Editions du Grenadier Bernard Giovanangeli éditeur
318 pages
30 €

JOURNAL DE CAMPAGNE Maurice de Tascher



Editions du Grenadier Bernard Giovanangeli éditeur
278 pages
23 €

MÉMOIRES DU GÉNÉRAL LEJEUNE 1792-1813



Editions du Grenadier Bernard Giovanangeli éditeur
490 pages
53 €



Vilnius

tombeau des soldats de glace

Des milliers de soldats sont morts de faim et de froid dans la capitale lituanienne. On a retrouvé, en 2001, leur charnier.

C'est une curieuse armée qui, en ce début de décembre 1812, avance vers Vilnius – à l'époque Wilno ou Vilna, selon que l'on adoptait l'appellation polonaise ou russe. «*Si'il restait encore des effets d'habillement militaire, ils ne paraissent pas*», a rapporté le colonel Griois, officier du 4^e régiment d'artillerie à cheval. En lambeaux après les épreuves endurées depuis l'incendie de Moscou, les uniformes de la Grande Armée se sont révélés tragiquement insuffisants pour lutter contre l'hiver russe. «*Les uns, assez heureux pour avoir conservé leur capote, s'en étaient fait une espèce de mante à capuchon, serrée autour de leur corps avec une corde; les autres se servaient d'une couverture de laine ou de jupons pour le même usage; plusieurs portaient sur*

leurs épaules des pelisses de femme doublées de fourrures précieuses, reliques de Moscou destinées d'abord à des sœurs, ou à des maîtresses. Rien n'était plus ordinaire que de voir un soldat à figure noire et dégoûtante, revêtu d'un manteau de satin rose ou bleu bordé de cygne ou de renard bleu que le feu du bivouac avait roussi et que sillonnaient des taches de graisse.» Il n'est pas rare non plus de voir des doigts, des nez, des oreilles se briser sous l'effet du gel, et des hommes s'effondrer en suppliant qu'on les achève. La ville toute proche apparaît donc comme un refuge à ces survivants, rescapés de Smolensk et de la

Bérézina. Là, pensent-ils, ils trouveront enfin un asile pour dormir, se réchauffer, manger. Ils ignorent que Vilnius sera leur sépulture.

Arrivés aux portes de la ville les 8 et 9 décembre, plus de quarante mille hommes s'engouffrent dans son faubourg. «*Pendant dix heures, et par vingt-sept ou même vingt-huit degrés de froid, des milliers de soldats, qui se croyaient sauvés, tombèrent ou gelés ou étouffés, comme aux portes de Smolensk et devant les ponts de la Bérézina*», se souvient le général de Ségur, aide de camp de l'Empereur, dans son *Histoire de Napoléon et de la Grande Armée pendant l'année 1812*. A la vue de ces hommes déchaînés, sales, malades, si loin de la flamboyante armée qu'ils avaient aperçue à l'aller, les habitants effrayés se barricadent. Si certains militaires, les plus chanceux, parviennent à trouver un toit et un repas chaud, les autres, hâves, en guenilles, parcourent la ville comme des enragés. «*Ce fut alors un spectacle déplorable, raconte Ségur, de voir ces troupes de malheureux, errant dans les rues, les uns furieux, les autres désespérés, menaçant ou suppliant, essayant d'enfoncer les portes des maisons, celles des magasins.*»

Les magasins, en effet, restent fermés. La capitale de l'ancien grand-duché de Lituanie, passée sous la domination de Moscou



PHOTOS: © ROSSI XAVIER/GAMMA.



© AKG-IMAGES.

DÉBÂCLE *Les Restes de la Grande Armée pendant la retraite de Russie*, par Carl Röchling. En bas, à gauche : les ossements découverts dans la capitale lituanienne, en 2001. Début décembre 1812, 10 000 soldats de la Grande Armée sont piégés à Vilnius. Le froid, la faim et la maladie ont eu raison de leurs dernières forces. Deux cents ans plus tard, ces ossements, mais aussi des boutons d'uniformes (photo en haut, à gauche), témoignent de leur calvaire.

après le troisième partage de la République polono-lituanienne, en 1795, et où les grandes familles se sont ralliées à Napoléon dans l'espoir qu'il les libérerait de l'occupation russe, attendait pourtant l'arrivée des soldats. Malgré la désorganisation, Vilnius avait été bien approvisionnée et un système de rationnement par corps d'armée, avait été instauré. Mais ce qui devait assurer le salut des soldats épuisés allait causer leur perte. Car dans les faits, les corps d'armée n'existent plus. Et aucun chef n'ose donner l'ordre de distribuer la nourriture à ceux qui se présentent sans autre forme de procès. Napoléon a traversé la ville le 6 décembre pour regagner Paris au plus vite. Les hommes et les femmes qui les accompagnent meurent de faim et de froid devant des vivres dont l'armée russe s'emparera le 10 décembre.

Les troupes d'Alexandre I^{er}, après avoir harcelé la Grande Armée à Smolensk puis à la Bérézina, poursuivent en effet les survivants. Murat, à qui Napoléon a confié le commandement en chef, quitte la capitale lituanienne le 9 au soir pour se réfugier à Kaunas (alors appelée Kowno ou Kovna). Le maréchal Ney prend alors la responsabilité de l'évacuation de la capitale. Sous ses ordres, les soldats qui le peuvent repartent

la nuit même, ou le lendemain. Les autres – près de 10 000 hommes – blessés, malades ou trop désespérés pour continuer, restent sur place, préférant être mis à mort ou faits prisonniers par les cosaques.

Fantômes et vivants

A leur arrivée, ces derniers découvrent des rues jonchées de cadavres. Le froid les empêche de les brûler ou de creuser la terre. Aussi, pendant tout l'hiver, les rues de Vilnius resteront-elles habitées par d'effrayants fantômes de glace : des corps, figés et conservés par le gel, ayant gardé l'attitude où la mort les a surpris. Parfois, quelqu'un leur place une perche dans les bras en guise de fusil, un bâton cassé entre les dents comme s'il s'agissait d'une pipe. Ce n'est qu'au printemps qu'on pourra inhumier les dizaines de milliers de morts, dans des redoutes qu'ils avaient eux-mêmes creusées lors de leur marche vers Moscou et qui deviendront leurs tombeaux.

Ces tombeaux, c'est ce qu'ont découvert par hasard, à l'automne 2001, des ouvriers travaillant sur un chantier de construction au nord de Vilnius. Des archéologues et des chercheurs français et lituaniens exhument alors les milliers d'ossements. A la

vue de boutons, de vestiges d'uniformes, ils comprennent qu'il s'agit là des squelettes des soldats de la Grande Armée – certains portant encore une alliance, d'autres une chaussure tapissée d'une semelle de feutre de fortune ou encore marquée de l'empreinte d'un orteil... Les analyses révèlent l'absence de traumatismes physiques précédant la mort. Plus que sous les coups des cosaques, observent-ils, ces hommes – jeunes pour la plupart – ont péri de froid, de faim et de maladie, notamment du typhus, dont une épidémie s'était déclarée. Après les analyses en laboratoire, les corps ont été inhumés dans le cimetière d'Antakalnis, à Vilnius, avec cette plaque commémorative : « Ici reposent les restes des soldats des Vingt Nations qui composaient la Grande Armée de l'empereur Napoléon I^{er}, morts à Vilnius au retour de la campagne de Russie, en décembre 1812. »

LES OUBLIÉS DE LA RETRAITE DE RUSSIE Collectif



Editions
historiques
Teissèdre
180 pages
45 €

des Dictionnaire personnages

Autour des deux empereurs gravitent des personnalités militaires et civiles. Leur rôle fut souvent déterminant.

Côté français

DAVOUT

(Maréchal Louis Nicolas Davout, 1770-1823)

A l'origine, Davout s'appelait d'Avout : en 1789, il abandonne sa particule, embrasse la Révolution avec ferveur, refuse de boire en l'honneur du roi et est mis aux arrêts. Tout l'homme est là : Davout a des principes et n'en démord pas, dût-il en payer le prix. En l'occurrence, la tournure des événements remet vite ce militaire travailleur sur la voie des promotions. Les campagnes d'Égypte et d'Italie le placent sur celle de Bonaparte, qui l'inclut parmi les maréchaux de 1804 : à 34 ans, il en est le plus jeune. L'ancien aristocrate honteux est victorieux à Auerstaedt – dont il est fait duc –, Königsberg, Eckmühl – dont il est fait prince –, puis Wagram. Davout devient gouverneur général des villes

hanséatiques, fin 1810 : chargé depuis Hambourg de la bonne application du Blocus continental, il doit préparer aussi la gigantesque campagne que projette l'Empereur : l'assaut de la Russie. Il commandera près de 67 000 hommes à la tête du 1^{er} corps dont Ségur écrit qu'il « se distinguait par l'ordre et l'ensemble qui régnaient dans ses divisions ». Davout le discipliné est l'exact contraire de Murat, avec qui ses désaccords sont fréquents. Mais valeureux au combat comme dans la retraite, lui sera fidèle à l'Empereur jusqu'à l'ultime fin, et reste pour l'histoire comme le seul chef vaincu de la Grande Armée. *Portrait de Louis Nicolas d'Avout, dit Davout, maréchal d'Empire, par Tito Marzocchi De Bellucci, 1852 (Versailles, musée du Château).*



MURAT

(Maréchal Joachim Murat, 1767-1815)

Quel destin pour ce onzième enfant d'aubergistes du Lot, entré au séminaire d'où une dispute lui valut un renvoi, et qui finit fusillé en octobre 1815, à moins de 50 ans, après être devenu roi de Naples et avoir tenté de réaliser l'unité italienne ! Engagé jeune dans l'armée et dans les débats politiques, il était, dès 1793, aux côtés de Bonaparte pour défendre la Convention, puis de nouveau à Saint-Cloud, le 19 brumaire, pour achever le Directoire par un superbe « *Foutez-moi tout ce monde-là dehors !* » qui mit les députés en fuite. En 1800, il épouse Caroline, sœur du Premier consul. En 1804, il est promu maréchal. Il est de tous les combats, Marengo, Austerlitz, Iéna, Eylau. A la tête de la cavalerie, dans ses costumes extravagants, il est irrésistible. En 1812, à Borodino, sa notoriété lui vaut les applaudissements des cosaques eux-mêmes ! Combattant infatigable, il s'avance à Moscou jusqu'à l'avant-garde adverse, impatient d'en découdre. Quand l'Empereur quitte le reliquat de son armée le 5 décembre, il la confie à son beau-frère. Le rêve transalpin sera trop fort : revenu à Naples, il voudra mener en solo l'Italie à l'indépendance. Il ne précipitera que la chute de Napoléon, et la sienne.

Joachim Murat, roi de Naples, par Antoine-Jean Gros, 1812 (Paris, musée du Louvre).



NEY

(Maréchal Michel Ney, 1769-1815)

Sa chevelure et ses favoris roux, si reconnaissables, ont fixé son visage dans les mémoires. Mais ils n'ont fait qu'accentuer une gloire héritée du mélange de son ardeur guerrière et de son tempérament lunatique. Dès ses premières années dans la jeune armée républicaine, Ney sert avec un tel zèle sous Kléber qu'on le surnomme déjà « *l'infatigable* ». Etant dans l'armée du Rhin, il n'a partagé ni l'Italie ni l'Égypte avec Bonaparte, mais il figure pourtant parmi les maréchaux créés en 1804. La conquête de l'Espagne le montre susceptible et jaloux, la Russie lui ouvre les portes du rachat : à la tête du 3^e corps d'armée, à l'instar de Murat – « *les deux hommes les plus braves que j'aie jamais connus* »,

dira Napoléon –, il se révèle décisif à Borodino. Mais la retraite, où il assume avec héroïsme la conduite de l'arrière-garde, le propulse dans la légende. On le croit encerclé et perdu, il réapparaît et franchit la Bérézina et le Niémen toujours en dernier, exemplaire parmi ses soldats. Napoléon le fait prince de la Moskova. « *Pour les héros, tout tourne en gloire, même les plus grands désastres* », dira Ségur. Une logique que Ney mènera jusqu'à la caricature. Ses retournements multiples pendant les Cent-Jours vaudront à ce soldat une fin sans gloire. Condamné à mort au terme d'un procès spectaculaire, il est fusillé le 7 décembre 1815.

Michel Ney, prince de la Moskova, maréchal d'Empire, par Charles Meynier, 1806 (Versailles, musée du Château).



BEAUHARNAIS

(Prince Eugène de Beauharnais, 1781-1824) En 1796, par le mariage de sa mère Joséphine de Beauharnais avec Napoléon Bonaparte, alors qu'il a 14 ans, Eugène est embarqué dans l'irrésistible ascension de son beau-père et devient prince français, puis vice-roi d'Italie en 1805. La répudiation de sa mère n'y change rien, et en 1812, il commande en Russie les 4^e corps et 6^e corps de la Grande Armée, qui comptent des Français, des Italiens, des Croates et des Espagnols. Engagé dans la bataille de la Moskova sur la route vers Moscou, il guidera des hommes encore en état de combattre lors de la traversée de la Bérézina,

puis réussira une retraite d'évitement exemplaire, saluée par Napoléon en personne. Prince discret, beau et distingué, il se montra aussi héroïque au combat que sage pour sa famille, à qui, en dépit de sa mort à 42 ans, il sut préserver une situation digne du rang élevé qu'il avait si providentiellement atteint.

Portrait d'Eugène de Beauharnais, dit le prince Eugène, vice-roi d'Italie, fils adoptif de Napoléon I^{er}, par François Gérard, 1811 (Versailles, musée du Château).



PONIATOWSKI

(Prince maréchal Joseph Poniatowski, 1763-1813)

Pour cet officier supérieur polonais, l'Empire représentait l'unique chance de son pays d'échapper à l'étau austro-russo-prussien. Devenu généralissime du duché de Varsovie en 1808, il se montra d'une fidélité sans faille à Napoléon, et à la tête du 5^e corps d'armée, mena l'assaut avec brio lors de la bataille de la Moskova. Il fut le seul étranger élevé au rang de maréchal par Napoléon. Celui qui fut surnommé « le Bayard polonais » se noya dans l'Elster qu'il voulut traverser à l'issue de la bataille de Leipzig. Le pont qui aurait pu lui permettre d'échapper à l'ennemi venait de sauter, trop tôt.

La Mort du prince Poniatowski à la bataille de Leipzig, anonyme (Louhansk, musée régional d'Art).



CAULAINCOURT

(Armand Augustin, marquis de Caulaincourt, 1773-1827)

Aide de camp du Premier consul en 1802, cet aristocrate à la vocation militaire précoce avait été, de 1807 à 1811, ambassadeur à Saint-Petersbourg, où il avait noué des relations cordiales avec Alexandre. Il n'en suivit pas moins Napoléon en Russie, en 1812. Sa familiarité avec l'Empereur culmine lors de la retraite, quand Napoléon l'emmène avec lui en quittant l'armée à Smorgoni : du 5 au 18 décembre, en traîneau,

en berline, le marquis recueille de longues confidences qu'il consignera plus tard dans ses *Mémoires*. Il avait un frère cadet, Auguste Jean Gabriel, qui ne revint pas de la campagne de Russie : général de cavalerie, il était tombé dans l'assaut de la grande redoute, sur la Moskova.

Portrait d'Armand Augustin Louis marquis de Caulaincourt, par Jacques Louis David (Besançon, musée des Beaux-Arts).





MALET

(Général Claude François de Malet, 1754-1812)

Il ne vit rien de la Russie, et pour cause : l'Empereur au loin, il tentait à Paris un coup d'Etat, usant de la fausse nouvelle de sa mort. Le 23 octobre 1812, il parcourt la capitale avec des complices et, de la caserne Popincourt à la préfecture de police, place ses hommes et annonce la formation d'un gouvernement provisoire. Entre 4 heures et 9 heures du matin, il s'est rendu maître de Paris. Mais place Vendôme, à l'état-major, son bluff ne prend plus : il est appréhendé avant midi. A 58 ans, cet aristocrate rallié depuis longtemps aux idées républicaines, qui avait été gouverneur de Rome en 1806 avant d'être destitué, n'en était pas à sa première cabale, mais ce fut son dernier échec. Jugé le 28 octobre, il est fusillé le 29. Caramba, encore raté.

Le général Malet tirant sur le général Hulin, au cours de sa tentative de coup d'Etat, en 1812.



© RUE DES ARCHIVES/RDA. © ROGER-VIOLETT.

STENDHAL

(Henri Beyle, 1783-1842) A 29 ans, en 1812, celui qui deviendra l'un des plus grands romanciers français de son siècle n'a pas encore signé le moindre livre, mais plutôt connu l'ivresse des voyages que lui permet sa fonction dans l'intendance impériale. Ayant rejoint Napoléon en calèche à Vilnius pour lui porter le portefeuille des ministres, il erre dans Moscou en flammes, « *pilote* » des palais vides et se désaltère de vin. Durant la retraite, ce civil se voit soudain nommé responsable de l'approvisionnement de réserve pour la région de Smolensk, mission qu'il remplira de façon admirable. Surtout, cet « *événement absolu* » lui apprendra en deux mois ce « *qu'un homme de lettres sédentaire ne devinerait pas en mille ans* ».

Henri Beyle dit Stendhal, par Pierre Gandon.

Côté russe

KOUTOZOV

(Mikhaïl Illarionovitch Golenichtchev Koutouzov, 1745-1813)

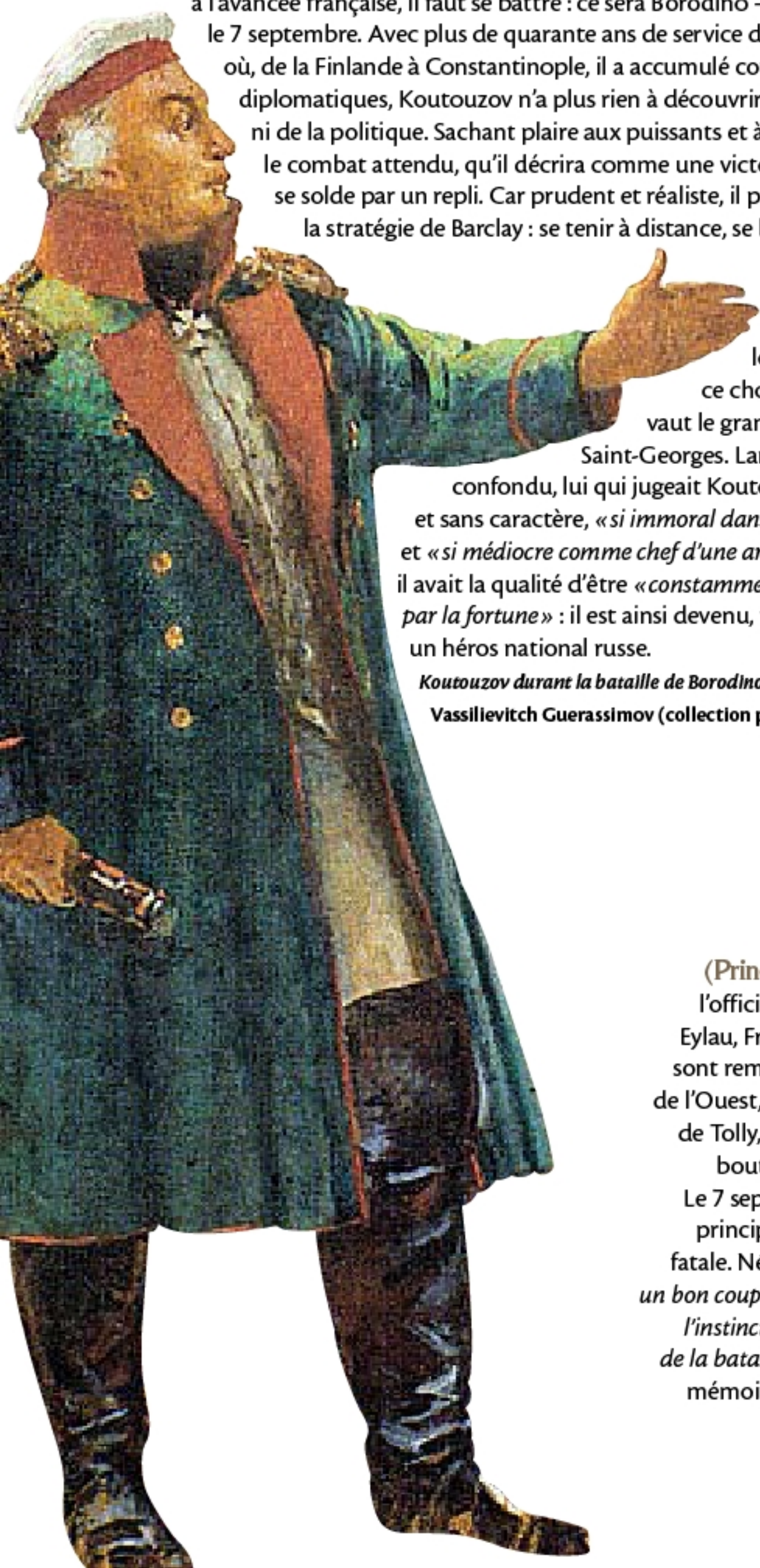
Etre le général en chef qui a fait reculer l'ogre Napoléon : comment un rôle aussi inédit ne vaudrait-il pas la plus grande des renommées ? A Koutouzov échoit cette mission à partir du 17 août 1812, quand, sur choix du tsar, il remplace Barclay de Tolly à la tête des armées russes. Assez reculé face à l'avancée française, il faut se battre : ce sera Borodino – ou la Moskova, le 7 septembre. Avec plus de quarante ans de service derrière lui, où, de la Finlande à Constantinople, il a accumulé combats et missions diplomatiques, Koutouzov n'a plus rien à découvrir de la guerre, ni de la politique. Sachant plaire aux puissants et à l'opinion, il livre le combat attendu, qu'il décrira comme une victoire, bien qu'il se solde par un repli. Car prudent et réaliste, il poursuit en vérité la stratégie de Barclay : se tenir à distance, se battre ce qu'il faut,

et laisser l'hiver faire son œuvre.

A Moscou puis lors de la retraite,

ce choix paie et lui vaut le grand cordon de Saint-Georges. Langeron en resta confondu, lui qui jugeait Koutouzov paresseux et sans caractère, « *si immoral dans sa conduite* » et « *si médiocre comme chef d'une armée* ». Mais il avait la qualité d'être « *constamment favorisé par la fortune* » : il est ainsi devenu, pour toujours, un héros national russe.

Koutouzov durant la bataille de Borodino, par Sergueï Vassilievitch Guerassimov (collection privée).



BARCLAY DE TOLLY

(Prince Mikhaïl Bogdanovitch Barclay de Tolly, 1761-1818)

Son nom n'a rien de russe, puisqu'il le tenait d'une ascendance écossaise qui avait pris racine à Riga. Mais c'est bien la Russie qu'il sert dans l'armée, depuis des débuts comme cornette jusqu'au poste de ministre de la Guerre, de 1810 à 1812. Il est l'un des inspirateurs de la tactique de la terre brûlée, jusqu'à ternir sa propre réputation et passer pour un lâche, voire un traître.

Contraint par le tsar de repasser sous les ordres de Koutouzov dont il était le supérieur, et à combattre – inutilement à ses yeux – à Borodino, à la tête de la 1^{re} armée de l'Ouest et de ses 160 000 hommes, il s'y montre d'une bravoure admirable, et ce sont ses vues qui, à terme, se révéleront victorieuses. Un temps mal aimé, il finira couvert d'honneurs : le vrai auteur méconnu de la victoire de 1812, dissimulé par l'imposant et intrigant Koutouzov, c'est lui.

Barclay de Tolly, par George Dawe, 1829.

© THE BRIDGEMAN ART LIBRARY. ADAGP, PARIS 2012. © PHOTOS: RUSSIAN LOOK/AGF.

BAGRATION

(Prince Pierre Bagration, 1765-1812) Il était l'officier charismatique par excellence. A Austerlitz, Eylau, Friedland, sa bravoure et sa science du combat sont remarquées et en 1812, il commande la 2^e armée de l'Ouest, forte de 62 000 combattants. Quand Barclay de Tolly, par pragmatisme, reporte l'affrontement, lui bout d'en découdre. L'occasion arrive à Borodino. Le 7 septembre, supportant avec ses troupes l'assaut principal de la Grande Armée, il reçoit une blessure fatale. Né, selon Langeron, « *avec une grande bravoure, un bon coup d'œil militaire, une activité prodigieuse et avec l'instinct de son métier* », il mérita le surnom de « *dieu de la bataille* ». Sur vœu de Nicolas I^{er}, un mausolée à sa mémoire fut élevé sur le lieu de son dernier combat.

Prince Piotr Ivanovitch Bagration, George Dawe (Saint-Petersbourg, musée de l'Ermitage).



PLATOV

(Général Matveï Ivanovitch Platov, 1751-1818) Les cosaques du Don n'obéissaient qu'à lui.

Elu pour la vie à la distinction d'ataman en 1801, qui en fait le chef suprême de ces soldats cavaliers, il maintint l'alliance ancestrale de son peuple avec les tsars et conduisit 20 000 chevaux face aux armées françaises. Vaillant mais non décisif à la Moskova, il entra dans la légende avec ses cosaques pour le harcèlement qu'il infligea à l'envahisseur durant la retraite. Il fut fait docteur honoris causa de l'université d'Oxford en 1814. Pas si mal pour un général dont Barclay disait qu'il n'était « pas très intelligent » et manquait « complètement d'instruction ».

Matveï Ivanovitch Platov, général et ataman des cosaques du Don, par Vassili Andreïevitch Tropinine, 1812.



LANGERON

(Alexandre Louis Andrault, comte de Langeron, 1763-1831) Avec son superbe patronyme, on jurerait un glorieux officier napoléonien, portant haut les couleurs de l'Empire. Or son pays à lui était la monarchie et dès 1790, cet aristocrate français avait cherché une nouvelle couronne d'adoption. Il l'avait trouvée en Russie, au service des tsars. Le transfuge devient officier général et combat à plusieurs reprises l'armée impériale : à Austerlitz, où l'on n'écoute pas sa sagesse ; sur la Bérézina et au-delà, où il poursuit les derniers fuyards de la Grande Armée. Bel esprit mordant, il laissa des *Mémoires* uniques dépeignant l'armée russe de l'intérieur.

Le Comte de Langeron, par George Dawe, 1825 (Saint-Pétersbourg, musée de l'Ermitage).



ROSTOPCHINE

(Général comte Fedor Vassilievitch Rostopchine, 1763-1826)

A la manœuvre derrière les incendies qui ravagent Moscou à partir du 15 septembre : le comte Rostopchine, gouverneur de la ville. Pour avoir ordonné un tel acte, il sera « un scélérat ou un Romain », professe Stendhal. L'homme avait connu une rapide carrière de diplomate, avant de devenir l'un des favoris de Paul I^{er}, contre qui un complot fatal lui valut un renvoi. Revenu dans les bonnes grâces d'Alexandre I^{er}, il conserva son poste de gouverneur jusqu'en 1814, puis, en 1816, vint s'installer à Paris. Il y maria au comte de Ségur sa fille Sophie, qui devint comtesse et écrivain. Lui se contenta de signer des *Mémoires en dix minutes*, bijou miniature d'autodérision et de cruauté.

Le comte Fedor Vassilievitch Rostopchine.

PALAIS D'UN JOUR

Mobilier de campagne de Napoléon I^{er} (Paris, musée de l'Armée). Lors des déplacements de Napoléon, un premier convoi appelé le « service léger » partait douze heures avant l'Empereur pour préparer l'installation de l'étape. Deux pièces formaient le logement de Napoléon, meublées de tables pliantes, fauteuils et tabourets de bois et cuir, tapis à dessin peau-de-tigre, lit de campagne.

PHOTOS : © PARIS-MUSÉE DE L'ARMÉE, DIST. RMN-GP/MARIE BRUGGEMAN.



© MUSÉE DE L'ARMÉE, DIST. RMN-GP / IMAGE MUSÉE DE L'ARMÉE.

Fond de cantine

La légende napoléonienne s'est nourrie de ces témoins de la campagne de Russie. Des objets qui sont devenus des symboles.

TENUE DE PARADE Pelisse et dolman de chasseur à cheval (Paris, musée de l'Armée). L'uniforme de parade des chasseurs à cheval de la Garde impériale, un des plus célèbres de la Grande Armée, est un uniforme « à la hussarde », constitué d'une pelisse écarlate bordée de fourrure et d'un dolman vert foncé (avec le temps, cette couleur a viré au bleu noirâtre). Napoléon a été inhumé dans l'uniforme de colonel des chasseurs à cheval de la Garde.





HAÛTE VOLTIGE Shako de voltigeur du 37^e régiment d'infanterie de ligne, 1807-1812 (Paris, musée de l'Armée). Institués par Napoléon lui-même en 1804, les voltigeurs regroupaient des hommes de petite taille, très entraînés et réputés pour leur courage et leur agilité. Le shako campe la silhouette du soldat d'infanterie de l'armée impériale telle qu'elle est restée dans les imaginations.

« **LÉGENDAIRE !** » Chapeau porté par Napoléon durant la campagne de Russie (Paris, musée de l'Armée). Ainsi apostrophé par Metternich dans *L'Aiglon*, d'Edmond Rostand, le chapeau de Napoléon est devenu un symbole. Chaque année, Poupard et Delaunay en livraient quatre semblables à l'Empereur, qui les portait « en bataille », c'est-à-dire les ailes parallèles aux épaules.



DÉCAPOTABLE Ce landau en berline, conservé à la Malmaison, fut commandé en janvier 1812 au carrossier Getting et fit toute la campagne de Russie. Il fut conçu spécifiquement pour les besoins de l'Empereur qui pouvait s'y enfermer pour travailler, ou l'ouvrir pour inspecter l'horizon. La partie supérieure se replie et on peut en faire disparaître les montants.

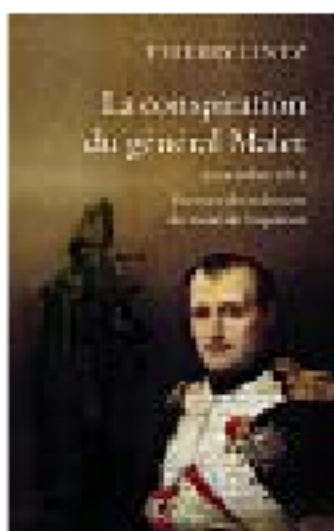
Par Michel De Jaeghere, Vincent Tremolet de Villers et Albane Piot

Bibliothèque impériale

La Conspiration du général Malet

Thierry Lentz

Il n'a pas changé le cours de l'histoire. Il n'en est pas passé si loin. Le 23 octobre 1812, alors que Napoléon entamait à peine, depuis Moscou, sa retraite, le général Malet parvint, pendant quelques heures, à désorganiser le bel ordonnancement de l'Empire en proclamant, à Paris, la mort de l'Empereur. Annonçant la désignation d'un gouvernement provisoire par le Sénat, il parvint à faire mettre sous les verrous le préfet Pasquier et le ministre Savary en personne! Directeur de la Fondation Napoléon, historien du premier Empire, Thierry Lentz raconte les péripéties rocambolesques de cette folle journée avec une verve, un sens du récit et du suspense qui tiennent le lecteur en haleine jusqu'à son terme et font de ce livre où tout est vrai un formidable roman policier. Son mérite est de montrer que, s'il fut un aventurier, Malet ne fut pas seulement un conspirateur d'opérette, un trublion insatisfait que l'amertume aurait conduit aux frontières de la folie. Son action révélait aussi les contradictions d'un régime qui ne s'était appuyé sur les républicains que pour les faire servir à l'établissement d'une nouvelle monarchie. Il montre surtout que la conspiration était un révélateur des faiblesses qui minaient, dès alors, les institutions du grand Empire, et une première répétition de la crise qui s'achèverait, deux ans plus tard, par la déchéance de Napoléon par ce même Sénat sur lequel Malet avait tenté, en vain, d'appuyer son coup de force. *M De J Perrin, 340 pages, 23 €.*



L'effroyable Tragédie

Marie-Pierre Rey

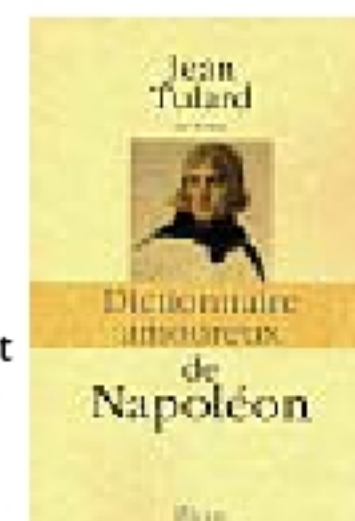
C'est l'événement éditorial de cette année de commémoration. Un essai iconoclaste où Madame le professeur fait voler en éclats des légendes qui depuis deux siècles hantent notre imaginaire. Non! La campagne de Russie ne fut pas seulement une défaite héroïque! Ce fut surtout, explique-t-elle, une effroyable tragédie dont les acteurs repoussèrent au plus loin les limites de la souffrance. Du courage aussi. Professeur d'histoire russe et soviétique à l'université Paris-I, Marie-Pierre Rey s'est plongée dans les archives de l'armée du tsar et a joint à notre regard français celui des Russes. Elle n'a pas omis, non plus, la dimension européenne d'une Grande Armée où Allemands, Polonais, Suisses participaient aux combats. De ces travaux, elle a tiré une fresque saisissante où la précision des informations, la justesse des analyses ne nuisent jamais au plaisir de lecture. On en sort ébranlé par la violence du choc. Sans doute parce que cette guerre de masse, un siècle avant les guerres idéologiques et industrielles, résonne comme une funeste prophétie. *VTV*

Flammarion, « Au fil de l'histoire », 404 pages, 24 €.

Dictionnaire amoureux de Napoléon

Jean Tulard

« Napoléon? Un coup de génie que le choix de ce prénom. Il n'y a que celui de César qui puisse rivaliser avec lui, en mettant Jésus à part. » Le ton est donné. Après tant d'études savantes, de bibliographies commentées, de dictionnaires, de biographies, Jean Tulard fend l'armure pour écrire, du petit monde de Napoléon, le fond de ce qu'il pense. Le commentaire du *Portrait de Napoléon*, d'Ingres, voisine avec celui du *Cuirassier blessé*, de Géricault; Clausewitz y croise le marquis de Sade; l'évocation des prévarications de Talleyrand succède à celle de la magnanimité de Pie VII. Ici, Jean Tulard rappelle à Jacques Chirac, distrait (il avait envoyé un vaisseau représenter la France au bicentenaire de la bataille), que Trafalgar fut une défaite; là, il montre comment la cérémonie du sacre a donné ses lettres de noblesse au style Empire. Formidable conteur, il fait retrouver à ses lecteurs le rare bonheur éprouvé, enfant, à lire *Les Belles Histoires de l'oncle Paul*. *M De J Plon, « Dictionnaire amoureux », 598 pages, 24 €.*



1812, ON REFAIT LE MATCH

La Fondation Napoléon, le Souvenir napoléonien, le Centre de recherches sur l'histoire des Slaves de Paris-I et les Archives diplomatiques organisent, les 4 et 5 avril 2012, un colloque intitulé « 1812, la campagne de Russie. Regards croisés sur une guerre européenne ».

Avec notamment Jean Tulard, Thierry Lentz, Marie-Pierre Rey et Jean-Joël Brégeon.

Centre de conférences ministériel du ministère des Affaires étrangères

27, rue de la Convention, 75015 Paris. Bulletin d'inscription sur : www.napoleon.org



Napoléon et la campagne de Russie

Jacques-Olivier Boudon
Président de l'Institut Napoléon, professeur d'histoire contemporaine

à la Sorbonne, où il a succédé à Jean Tulard dans la chaire d'histoire de la Révolution et du premier Empire, Jacques-Olivier Boudon ne se contente pas ici de faire le récit circonstancié de la campagne de Russie. Sans doute brosse-t-il, des préparatifs diplomatiques et militaires aux derniers jours de la retraite, un tableau de la tragédie qui allie la sûreté de l'information au sens du rythme et à l'art de la synthèse. Le grand mérite et l'originalité de son livre tiennent à ce qu'il a voulu interroger, au-delà, la mémoire du désastre de 1812. Confrontant les récits des survivants au jugement porté sur eux par Napoléon en personne et au récit que l'Empereur en fit lui-même dans *Le Mémorial de Sainte-Hélène*, il retrace l'évolution de l'historiographie de la campagne de 1812, de la Restauration à la III^e République, et met en lumière la place qu'elle occupe dans la peinture d'histoire comme dans la littérature, sans oublier le rôle qu'elle a tenu dans la construction de la mémoire nationale russe. *M De J*
A paraître le 2 mai, Armand Colin, 400 pages, 23 €.



Napoléon Bonaparte Correspondance générale

Le tome XII de la *Correspondance générale* de Napoléon Bonaparte, qui concerne l'année 1812, paraît en cette année anniversaire.

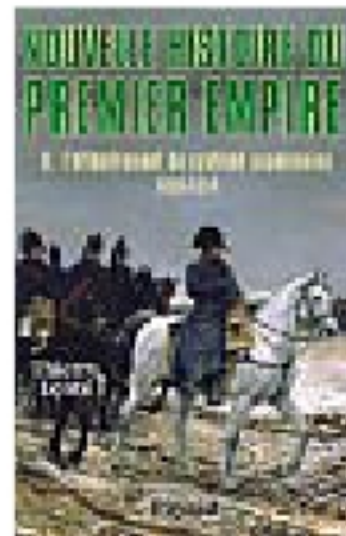
Le formidable travail d'édition que réalise la Fondation Napoléon se poursuit avec ce volume qui forme à lui seul une trépidante histoire de la campagne de Russie. La qualité de l'appareil critique, les éclairages des préfaciers (Hélène Carrère d'Encausse et Thierry Lentz) rendent cette publication précieuse entre toutes. *VTV*
A paraître le 11 avril, Fayard, 438 pages, 54,13 €.

La Russie contre Napoléon

Dominic Lieven

Si l'épopée napoléonienne a donné lieu à des milliers d'ouvrages qui analysent sa stratégie militaire, diplomatique, les figures de son armée, on connaît moins l'histoire d'un autre empire, la Russie, qui fut à l'origine du déclin de l'Etat napoléonien. Professeur d'histoire politique à la London School of Economy, Dominic Lieven rééquilibre un peu la balance en publiant un essai passionnant qui retrace sept ans de politique russe, de 1807 à 1814. Traité politique, militaire et diplomatique en même temps que galerie de portraits, cette somme livre un éclairage nouveau sur cette période fascinante de notre histoire. *VTV*

Editions des Syrtes, 615 pages, 28 €.



Nouvelle histoire du premier Empire. Tome II (1810-1814)

Thierry Lentz

Deuxième tome de sa monumentale histoire du premier Empire, ce volume a permis à Thierry Lentz de raconter comment le système se fissura pour n'être plus considéré que comme une tyrannie par les autres Etats, qui travaillèrent alors à retrouver une forme d'équilibre européen. Une synthèse magistrale. *AP*

Fayard, 682 pages, 27 €.

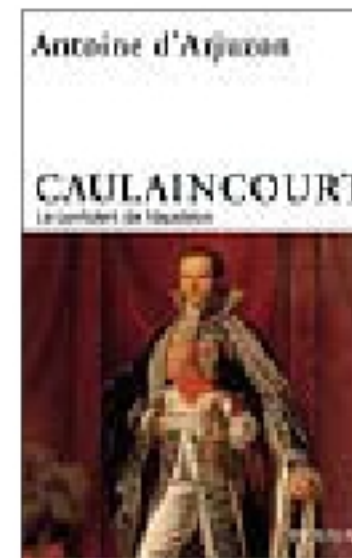
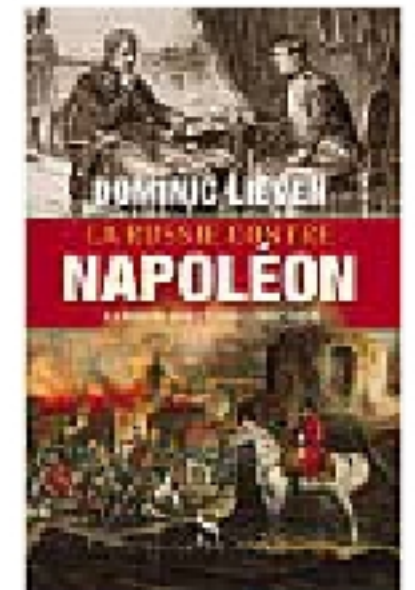


1812. La paix et la guerre

Jean-Joël Brégeon

Faire le tableau d'une année où le monde a basculé : telle est l'ambition de l'ouvrage particulièrement original que Jean-Joël Brégeon consacre à 1812. Oscillant entre la chronologie et l'approche thématique, les événements décisifs et les aspects plus secondaires de ces 365 jours, il réalise une fresque d'ensemble où se mêlent, entre autres, l'Amérique naissante, Goethe, Beethoven, les Juifs d'Europe, les soldats de la Grande Armée et ceux des tsars. *VTV*

Perrin, 426 pages, 24,50 €.



Caulaincourt. Le confident de Napoléon

Antoine d'Arjuzon

Aide de camp de Bonaparte en 1800, Armand de Caulaincourt fut, de 1807

à 1811, l'ambassadeur de Napoléon à Saint-Pétersbourg. Il s'y efforça, en vain, de sauver l'alliance franco-russe. Confident du souverain lors de son retour précipité à Paris, il devint son dernier ministre des Relations extérieures. Fort de la confiance du tsar, c'est lui qui obtint d'Alexandre que l'Empereur déchu se voie reconnaître la souveraineté de l'île d'Elbe. Antoine d'Arjuzon fait de lui un portrait plein de sympathie. *M De J*

Perrin, 396 pages, 23 €.



Atlas de campagne

Par Albane Piot

7-9 juillet 1807 A Tilsit, Napoléon, Alexandre I^{er} et le roi de Prusse concluent deux traités : la « paix de Tilsit » met un terme à la quatrième coalition, qui unissait, contre la France, la Prusse, la Russie, la Suède, l'Angleterre et la Saxe depuis l'automne 1806. Napoléon avait déjà soumis la Prusse et la Saxe. Les victoires de Heilsberg (12 juin 1807) et de Friedland

(14 juin 1807) contre l'armée russe ont permis à la Grande Armée d'arriver jusqu'au Niémen, menaçant la Russie d'invasion. L'objectif de l'Empereur est maintenant d'associer le tsar à sa lutte contre l'Angleterre. Alexandre est obligé d'accepter une paix coûteuse pour la Russie : il lui faut reconnaître la Confédération du Rhin et la création du royaume de Westphalie,

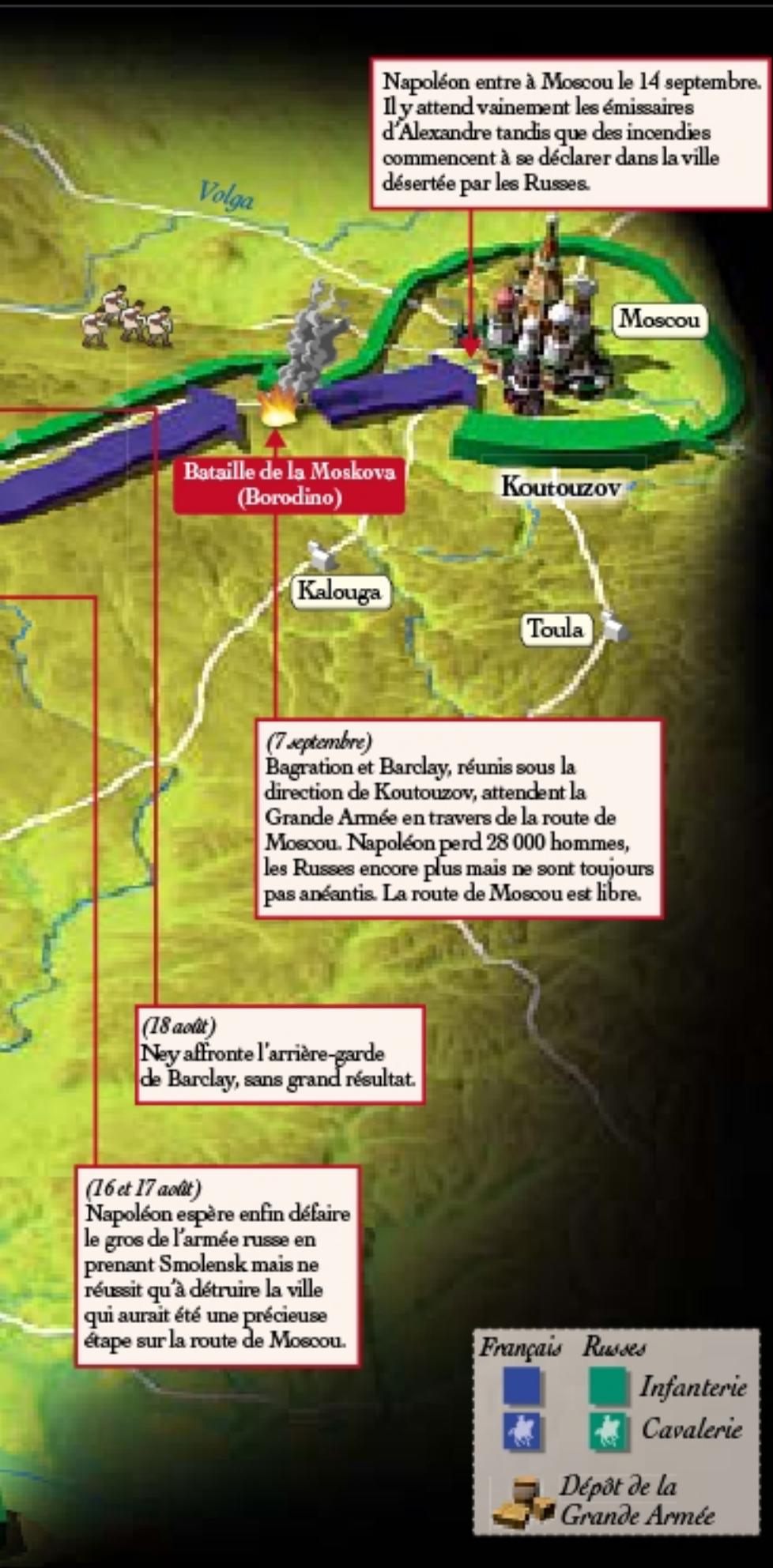
laisser à la France un droit de regard dans les Balkans, accepter la constitution d'un grand-duché de Varsovie sous tutelle française à sa frontière, s'associer au Blocus continental contre l'Angleterre, alors que c'est avec elle que la Russie réalise la plus grande part de son commerce extérieur. De fait, la réconciliation n'est qu'apparente. A partir de 1808, Napoléon mettra en place un service secret de renseignements. Parallèlement, à Paris, le comte de Nesselrode récolte des informations politiques et militaires qu'il transmet en Russie.

La Grande Armée au 1^{er} juin 1812

674 081 hommes présents en Europe orientale



Garde Impériale Bessières avec Mortier et Lefebvre 50 716 hommes dont 8 542 Polonais	1 ^{er} corps d'armée Davout 66 719 hommes	2 ^e corps d'armée Oudinot puis Gouvion-Saint-Cyr 44 661 hommes dont 6 730 Suisses	3 ^e corps d'armée Ney 42 908 hommes dont 13 836 Allemands	4 ^e et 6 ^e corps d'armée Prince Eugène 77 033 hommes dont 19 763 Italiens et 12 680 Allemands	5 ^e , 7 ^e et 8 ^e corps d'armée Jérôme puis Junot 78 687 hommes dont 40 553 Polonais dont 38 134 Allemands	9 ^e corps Victor 49 479 hommes dont 12 942 Allemands	10 ^e corps Macdonald 51 507 hommes dont 41 827 Allemands dont 9 608 Polonais
---	--	---	---	---	--	--	---



© CARTES ET ILLUSTRATIONS : IDE

FORCES EN PRÉSENCE A gauche : mouvements des troupes françaises et russes du 24 juin à la mi-septembre 1812. En bas : la Grande Armée en juin 1812. Cette estimation a été réalisée en 1813 par Pierre-Paul Denniée, ancien inspecteur aux revues de la Grande Armée. Il s'agit des forces dont dispose Napoléon à l'est de son empire. Dans le décompte de Thierry Lentz, dans la *Correspondance générale de Napoléon* (Fayard), il faut ajouter 30 000 soldats napolitains. Environ 440 000 hommes franchiront le Niémen, le 24 juin 1812.

Octobre 1809 Lors du traité de Vienne, qui met fin à la guerre avec l'Autriche après sa défaite à Wagram, une partie des terres confisquées à l'Autriche en Galicie est rattachée au grand-duché de Varsovie. Le tsar réclame en vain à Napoléon la signature d'un document promettant le non-rétablissement de la Pologne.

28 décembre 1809 Napoléon tente une dernière fois un rapprochement avec la Russie et demande en mariage Anne, sœur d'Alexandre, alors âgée de 14 ans. Les Romanov tergiversent. Sans attendre leur réponse, Napoléon demande et obtient la main de l'archiduchesse Marie-Louise d'Autriche.

Mi-décembre 1810 Napoléon annexe le duché d'Oldenbourg, en Basse-Saxe, ce qui est très mal pris par le tsar, beau-frère de Georges d'Oldenbourg.

31 décembre 1810 Un oukase ouvre les ports russes aux navires neutres et taxe lourdement les produits français de luxe venus par voie de terre.

13 mars 1811 Dans une lettre à l'Empereur, le tsar exprime sa déception devant l'évolution des relations franco-russes. Les deux Etats se préparent au conflit.

24 février 1812 Un traité d'alliance est conclu entre la France et la Prusse.

7 avril 1812 : Après le traité du 14 mars 1812 par lequel la France et l'Autriche se sont promis mutuellement leur soutien, Alexandre obtient de cette dernière qu'elle ne s'engagera que mollement et pour la forme aux côtés de la France.

30 avril 1812 Le tsar réclame le retrait des troupes françaises présentes en Prusse, à Dantzig et en Poméranie, en échange de négociations sur l'oukase commercial de 1810 et sur le duché d'Oldenbourg.

Le 7 mai Son ambassadeur renvoie une note exigeant une réponse. Le 9 mai, il apprend que Napoléon est parti le matin même, « dompter Alexandre ».

24 juin 1812 Alors qu'il assiste à un bal donné en son honneur à Zakret, près de Vilnius où se trouve son armée, Alexandre apprend que les troupes napoléoniennes franchissent le Niémen. Très troublé, il prend congé de ses hôtes pour rejoindre son état-major.

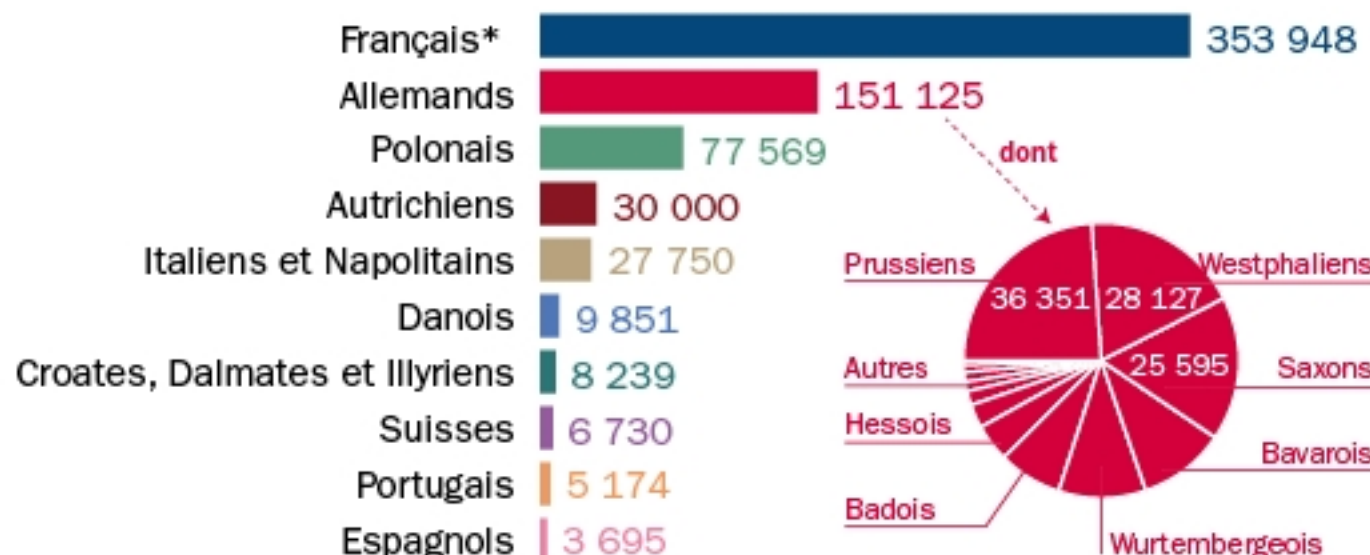
25 juin 1812, 22 heures Alexandre fait porter une lettre à Napoléon dans laquelle il se dit prêt à négocier, à la condition que ce dernier retire ses troupes au-delà de la frontière.

26 juin Le tsar opte pour le repli : Vilnius est abandonnée dans la nuit. Pendant toute la campagne de Russie, la stratégie russe sera de refuser tout combat direct et de faire traîner la guerre.

28 juin La Grande Armée pénètre dans Vilnius. Napoléon charge Murat et le vice-roi Eugène de poursuivre l'armée russe à Vitebsk et d'occuper la ville. Le 25 juillet, ils affrontent le 4^e corps de l'armée russe près d'Ostrovno, au sud de Vitebsk : les pertes sont sévères des deux côtés, mais les cavaliers français ont l'avantage et contraignent finalement l'armée russe à se replier sur Smolensk.



27 septembre-14 octobre 1808
Cherchant à renforcer l'alliance de Tilsit, Napoléon rencontre le tsar à Erfurt. Il veut que la Russie lui assure son soutien actif en cas de guerre contre l'Angleterre et qu'elle s'associe à la France pour exiger le désarmement de l'Autriche. Mais Alexandre reste vague dans ses engagements et se contente de promettre son soutien militaire au cas où l'Autriche reprendrait les hostilités. Lorsqu'en avril 1809, la guerre se rallumera entre la France et l'Autriche, le tsar retardera sciemment la mise en mouvement de ses troupes.

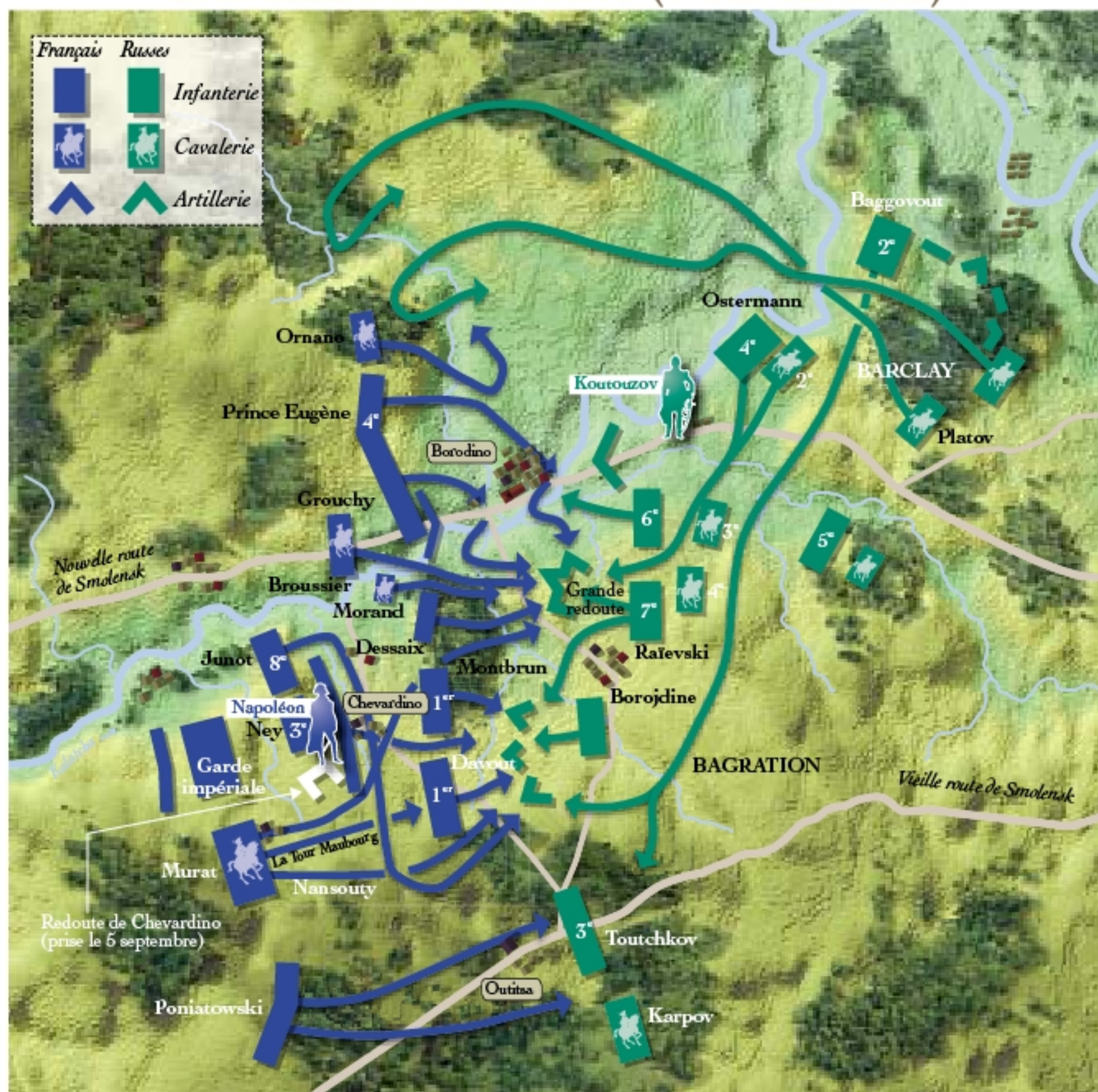


* Y compris Allemands, Néerlandais, Flamands, Wallons, Suisses, Italiens et Catalans des territoires annexés.

BATAILLE DE BORODINO (7 SEPTEMBRE)

FACE À FACE

Placée à la croisée des deux routes qui mènent à Moscou, l'armée russe en verrouille l'accès. Napoléon dispose de 140 000 hommes (124 000 prendront part à la bataille). Koutouзов peut compter sur 110 000 combattants déployés en arc de cercle. Le champ de bataille, large mais peu profond, entraîne Russes et Français à mener une bataille d'usure. C'est un combat titanesque où le génie de la manœuvre est absent. « Une préfiguration de la guerre de position de 14-18 » (Marie Pierre Rey).



16-17 août A Smolensk, les combats sont très durs. Le 17, Barclay de Tolly, commandant en chef de l'armée russe, dont la stratégie de repli est de plus en plus critiquée, est démis de ses fonctions et remplacé par Koutouзов. Au terme de la bataille, Smolensk, réduite en cendres, est abandonnée par les troupes russes qui reculent vers Moscou.

5 septembre La Grande Armée atteint les environs de Borodino, à 124 km de Moscou, où les Russes ont pris position pour défendre l'accès à la ville sainte. Une offensive brève mais sanglante permet à la cavalerie de Murat et la division d'infanterie du général Compans de prendre la redoute de Chevardino, « verrou » stratégique de la ligne défensive russe.

7 septembre La bataille de Borodino, « la plus sanglante qui eût été encore livrée depuis

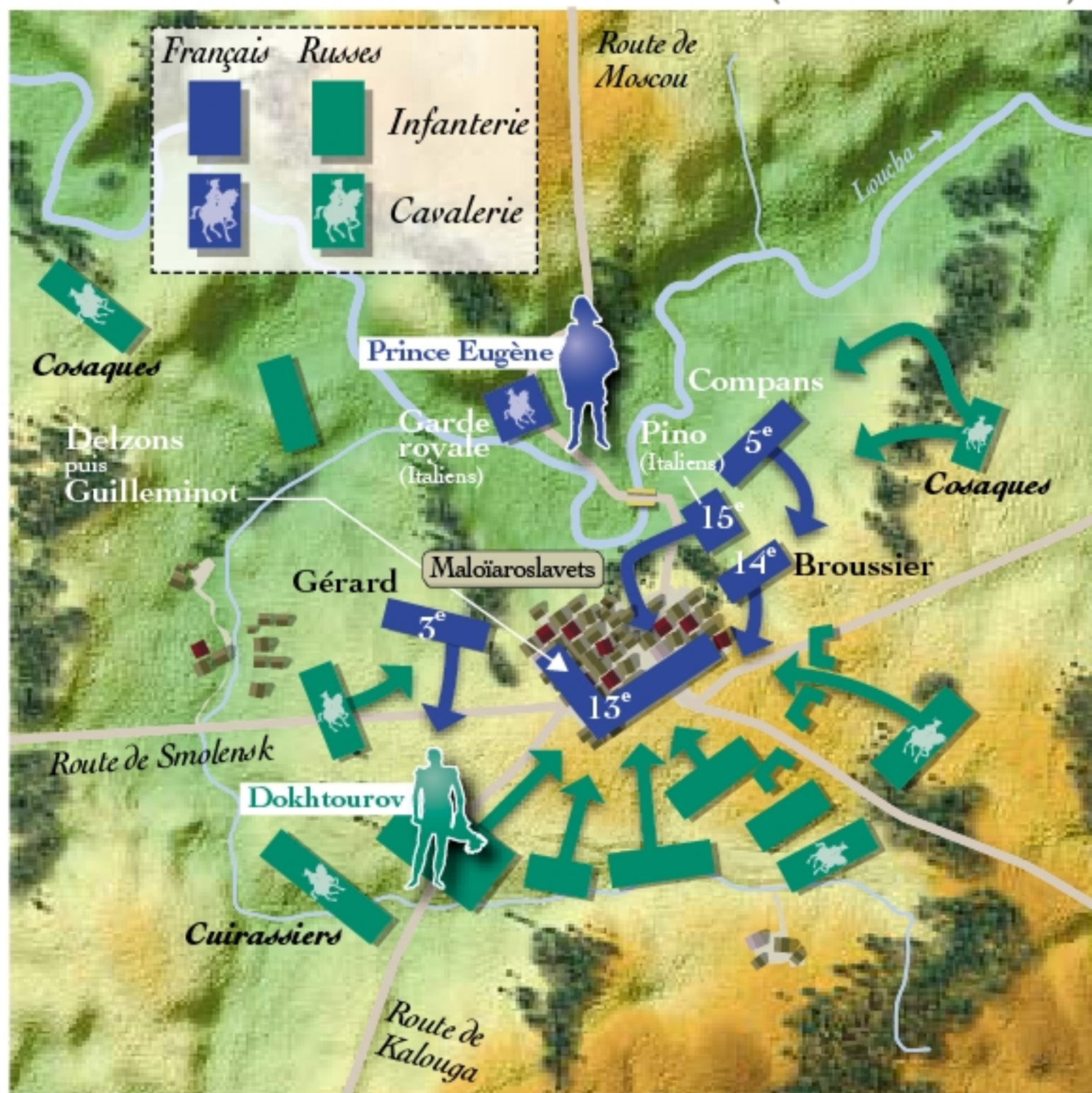
l'invention de la poudre », est une bataille de position, démesurée par sa violence. Le champ de bataille choisi par les Russes, très resserré, ne permet pas à Napoléon de manœuvrer et d'exploiter ses succès tactiques. S'il s'assure finalement une supériorité stratégique en contraignant les Russes à se replier, il ne remporte pas de victoire décisive. Les pertes sont énormes des deux côtés : le match est presque nul. Koutouзов se dit même prêt à attaquer le lendemain. C'est l'ampleur des pertes qu'il a subies et la nouvelle que Napoléon n'a pas envoyé sa Garde sur le terrain, et possède donc encore des forces fraîches, qui le conduisent à opter pour la retraite. Mais il a contraint l'Empereur à livrer un type de bataille qui le handicapait, un combat d'usure, et la Grande Armée qui marche sur Moscou s'en trouve bien éclaircie.

13 septembre Koutouзов prend la décision de ne pas défendre la capitale religieuse russe. Il en avertit Rostopchine, gouverneur de Moscou. Le soir même ce dernier fait retirer de la ville toutes les pompes à eau. Le 14 au matin, il ordonne au commissaire de police Voronenko de « s'efforcer de tout détruire par le feu ». Moscou se vide de ses habitants.

14 septembre 1812 En début d'après-midi, Joachim Murat, à la tête de la cavalerie légère du 2^e corps de la Grande Armée, fait son entrée dans Moscou. Il constate que la ville est quasi déserte. Napoléon, méfiant, retarde son entrée triomphale dans la capitale religieuse jusqu'au soir. Durant la nuit, des incendies éclatent dans divers points de la ville.

16 septembre Tout Moscou est en flammes. Vers midi, Lariboisière, inspecteur

BATAILLE DE MALOÏAROSLAVETS (24 OCTOBRE)



ÉTERNEL RETOUR L'avant-garde de la Grande Armée a quitté Moscou avec l'idée de rejoindre la Pologne par le sud quand, à Maloïaroslavets, les 15 000 hommes du prince Eugène voient leur route barrée par les 20 000 soldats du général Dokhtourov. Le vice-roi remporte la bataille, mais la Grande Armée doit reprendre le chemin de l'aller.

général de l'infanterie, presse Napoléon de quitter le Kremlin. L'Empereur refuse. Mais vers 17 h 30, il doit s'y résoudre. Depuis le palais Petrovski où il a trouvé refuge, à une dizaine de kilomètres au nord-ouest de Moscou, il assiste au gigantesque autodafé. A Saint-Petersbourg, Alexandre apprend l'abandon de la ville.

20 septembre La pluie met un terme au désastre. Napoléon retourne à Moscou. Les soldats se livrent au pillage. De son côté, Alexandre refuse toute négociation avec Napoléon et se montre déterminé à poursuivre le combat.

18 octobre A Vinkovo, Koutouзов lance une attaque surprise contre l'avant-garde de la Grande Armée. Celle-ci résiste avec vaillance et parvient à se retirer. C'est la première fois qu'en prenant l'offensive, les Russes ont mis les Français en difficulté.

19 octobre La nouvelle décide Napoléon à ordonner le repli sur Smolensk, position plus sûre et joignable plus facilement par les estafettes faisant le lien avec Paris. Il ordonne la destruction des ponts et des édifices publics, et de faire sauter le Kremlin. La Grande Armée quitte Moscou, cohorte hétéroclite et désordonnée minée par le découragement. Ils étaient environ 440 000 hommes à avoir traversé le Niémen en juin, on n'en compte plus que 104 000.

24 octobre A Maloïaroslavets, le 6^e corps de Dokhtourov décide, sans en avoir reçu l'ordre de Koutouзов, de barrer la route aux 13^e et 14^e divisions de l'armée de Napoléon commandées par le vice-roi Eugène. La bataille est finalement remportée par le vice-roi, et ce malgré la supériorité numérique des Russes. Mais ceux-ci ont réussi à couper la route de Kalouga à la Grande

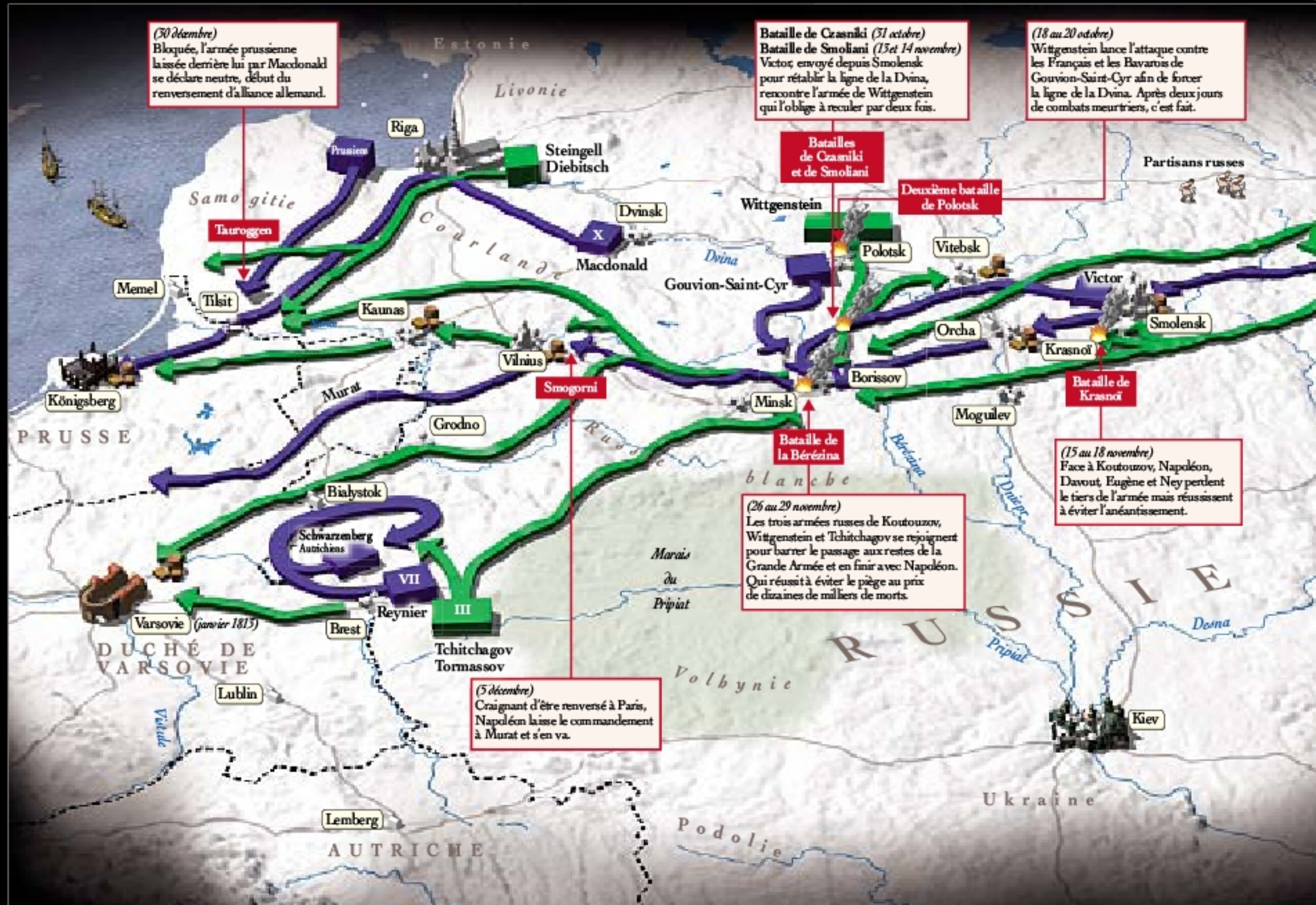
Armée et opposent à Napoléon un obstacle de plus en plus infranchissable. Napoléon renonce donc à la route de Kalouga et aux garnisons, magasins et dépôts de vivres sur lesquels il comptait. Il décide de rejoindre Smolensk par le chemin pris à l'aller. Sur les 104 000 hommes partis de Moscou, on n'en compte déjà plus que 96 000. Et la neige, la faim, l'épuisement, les attaques de cosaques déciment sévèrement l'armée de Napoléon.

3 novembre A Viazma, le corps du vice-roi Eugène est attaqué par deux régiments de dragons et les fantassins de la 4^e division d'Eugène de Wurtemberg. Davout tente de lui venir en aide mais se retrouve lui-même en difficulté. L'arrivée du corps de Ney permet aux Français de se dégager.

5 novembre Napoléon apprend la conspiration du général Malet (23 octobre), qui le conforte dans sa conviction qu'il lui faut rentrer au plus vite en France. Il ordonne à Schwarzenberg et à Reynier de marcher sur l'amiral Tchitchagov pour lui barrer la route conduisant à la Bérézina, à Eugène et à Poniatowski de se diriger au plus vite vers Vitebsk. Il presse Victor, qu'il avait envoyé fusionner avec les troupes d'Oudinot pour tenter de repousser Wittgenstein au-delà de la Dvina. Lui-même se dirige vers Smolensk.

9 novembre Napoléon entre à Smolensk bientôt rejoint par Davout et Ney. Les revers s'accumulent. Victor et Oudinot ne sont pas parvenus à attaquer Wittgenstein qui s'empare de Vitebsk avant que le vice-roi Eugène, assailli par les cosaques, ne puisse y parvenir. A cette date, on n'évalue plus qu'à 36 000 le nombre d'hommes valides de la Grande Armée.

15 novembre Napoléon et sa Garde ont quitté Smolensk et parviennent à Krasnoï, où se trouve aussi le gros des troupes de Koutouзов. Le feld-maréchal croit avoir affaire seulement à une division française isolée et envoie une avant-garde que les Français parviennent à mettre en fuite. Dans la nuit, Napoléon, qui croit lui aussi n'avoir affaire qu'à une petite partie de l'armée de Koutouзов, ordonne à la division de sa jeune garde, dirigée par le



GÉNÉRAL HIVER Au lendemain de la bataille de Maloïaroslavets, Koutouзов est convaincu que la Grande Armée, contrainte de prendre la même route qu'à l'aller, connaîtra la faim et les privations. Il définit une stratégie d'évitement avec un harcèlement sur les arrières-gardes et des batailles ponctuelles en attendant l'arrivée inéluctable du « général Hiver ». La retraite s'étendra sur deux mois.

général Roguet, d'attaquer les bivouacs russes du général Ojarovski. Les Russes sont contraints de reculer au sud-est de Krasnoï, vers le village de Palkino.

16 novembre Napoléon comprend qu'il a affaire à l'armée entière de Koutouзов. Le 4^e corps, avec à sa tête Eugène de Beauharnais, est attaqué et bombardé par l'artillerie d'Eugène de Wurtemberg. Après avoir perdu un tiers de ses hommes, le vice-roi parvient à échapper aux Russes en sacrifiant la division Broussier.

17-18 novembre Les affrontements de Krasnoï se soldent par de lourdes pertes au sein des troupes napoléoniennes. Koutouзов accentue encore sa supériorité sur le terrain.

18 novembre Napoléon envoie Dombrowski, le 2^e corps d'Oudinot et le 9^e corps de Victor à Borissov, petite

bourgade sur la Bérézina où se trouve le seul pont sur lequel Napoléon pouvait espérer franchir la rivière. Oudinot parvient à repousser les Russes sur la rive droite du fleuve et à conserver le contrôle du pont de Borissov.

21 novembre Les divisions de Bonikowski et Dombrowski, sous l'assaut des troupes du comte Marie Charles Lambert, un Français passé au service de la Russie tsariste en 1793, doivent abandonner la tête de pont de Borissov. Oudinot reprend le contrôle de la ville le 23 novembre, mais en se retirant, Tchitchagov a pris soin de faire détruire le pont. Pour l'armée française, c'est une catastrophe : où traverser et comment ? Finalement on découvre qu'à hauteur du lieu-dit Stoudianka, la largeur et la profondeur

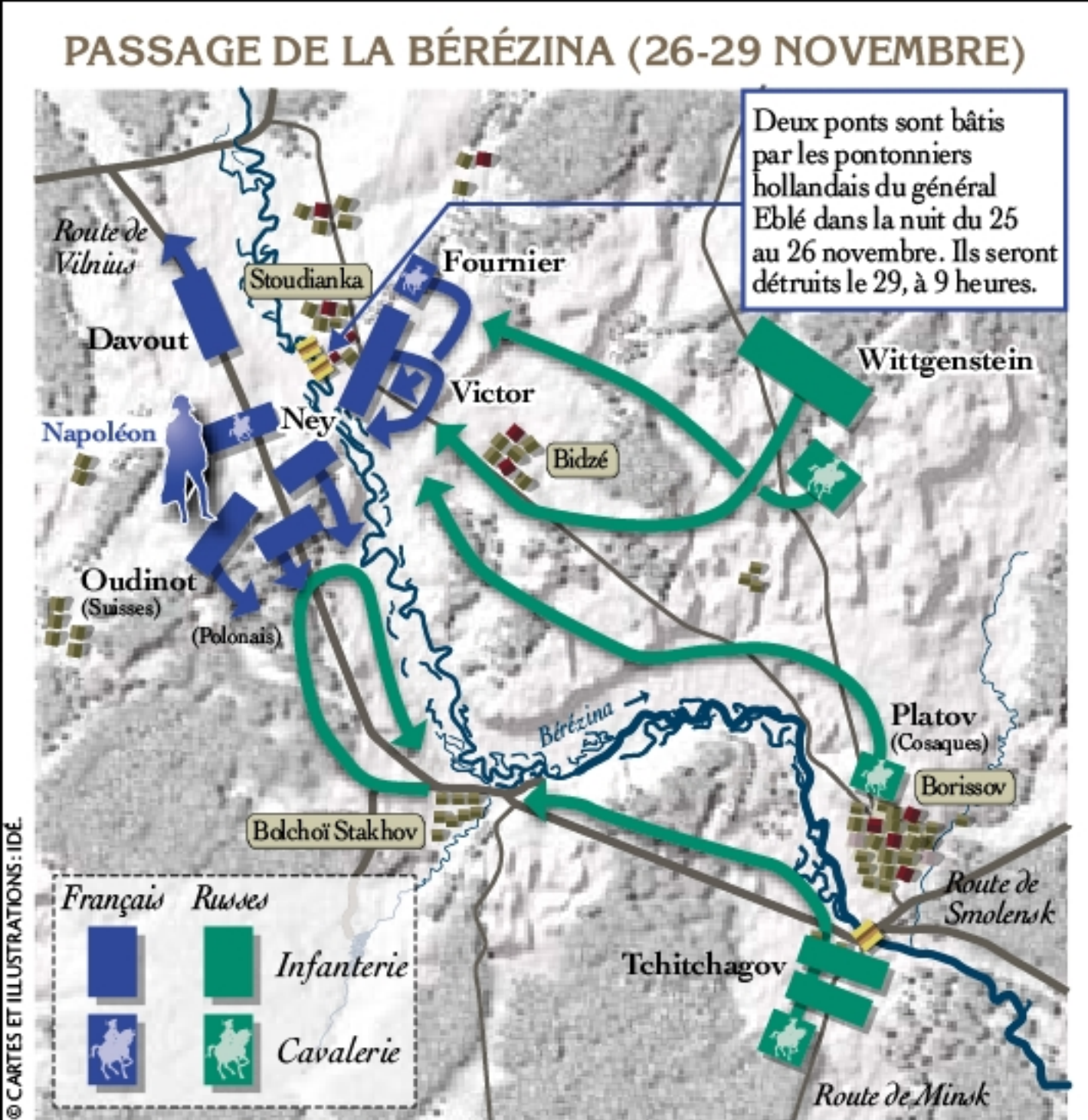
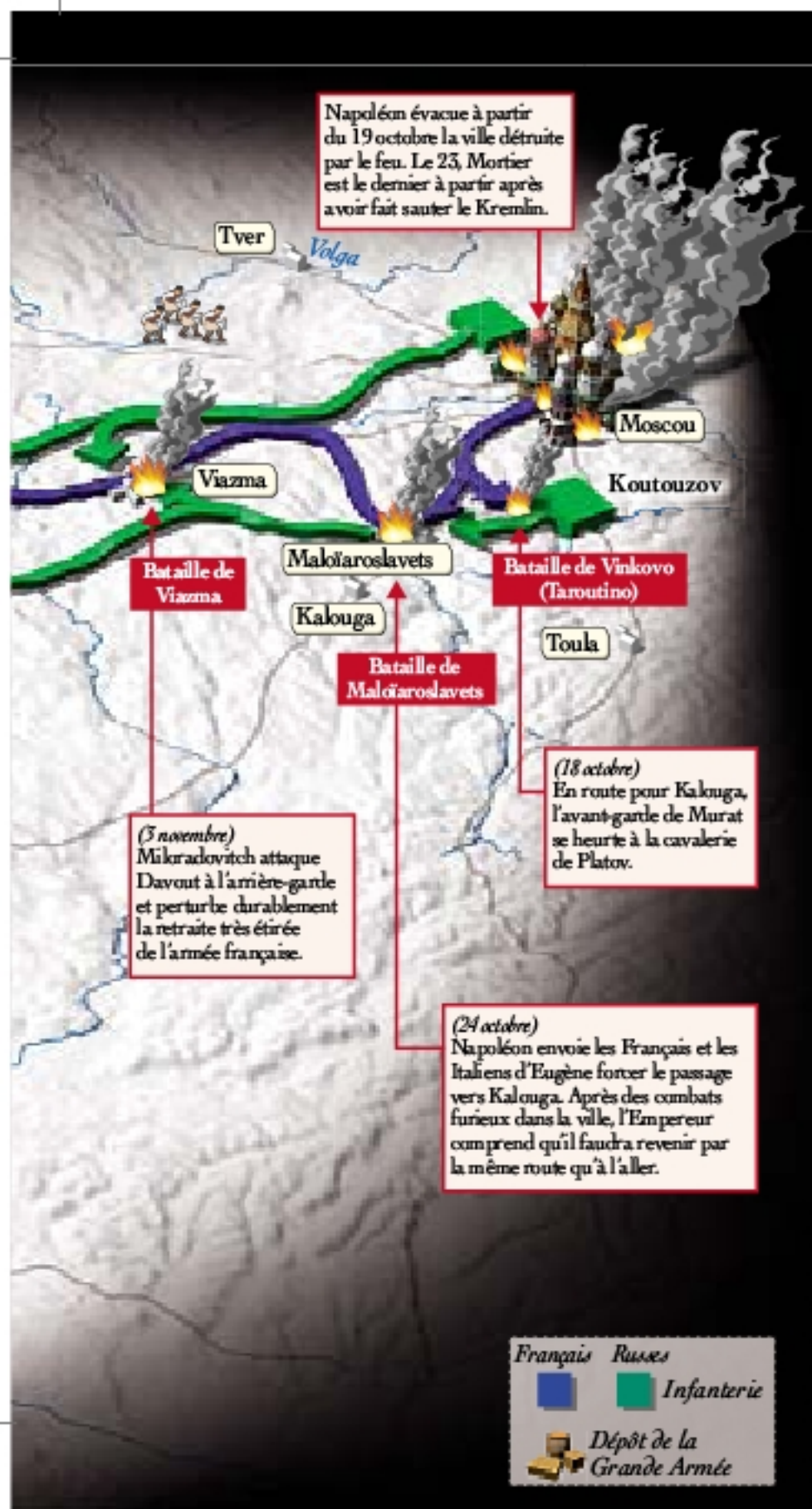
de la rivière sont suffisamment réduites pour pouvoir y édifier les ponts de chevalet nécessaires.

25-26 novembre Deux ponts distants de cent mètres sont élevés. En même temps à Borissov, Napoléon déploie ostensiblement toute une mise en scène de soldats et ingénieurs occupés à reconstruire le pont de Borissov et à en édifier un second en aval, afin de faire croire aux Russes que la Grande Armée s'apprête à franchir la rivière en ces points. La diversion fonctionne : Tchitchagov ordonne à ses troupes de se concentrer en aval de Borissov, ne laissant à hauteur de Stoudianka qu'une cinquantaine de cosaques.

26 novembre, 13 heures La traversée commence et se prolonge toute la nuit sur les ponts de Stoudianka. Tchitchagov est informé du manège pendant la nuit, mais le mauvais état de ses troupes l'empêche de réagir tout de suite.

27 novembre, au soir Il ne reste plus sur la rive gauche que le 9^e corps du maréchal Victor. C'est alors que commencent à affluer





vers le pont près de 30 000 blessés, civils, traînants de l'armée. L'obscurité s'installe et la neige tombe abondamment. Dans la nuit, les Russes ont reconstruit le pont de Borissoff. Les troupes de Tchitchagov, celles de Wittgenstein et l'avant-garde de Koutouзов sont prêtes à prendre l'offensive. Sur la rive droite, Napoléon déploie ses troupes.

28 novembre Les combats débutent à l'aube et durent toute la journée. Les Russes sont contraints de reculer. Mais au niveau du pont de Stoudianka, une partie des troupes de Wittgenstein bombarde tant les combattants, vite débordés, que les blessés et les civils. C'est la panique. Des milliers d'hommes, de femmes et d'enfants tentent de se frayer un chemin sur les planches et meurent écrasés sous les roues des voitures ou les sabots des chevaux. Le soir, quand les combats cessent, des officiers enjoignent ceux qui n'ont pas encore franchi les ponts de le faire sans plus tarder, car les ponts seront détruits au matin. Mais la plupart, choqués, ne réagissent pas.

RIVE DROITE, RIVE GAUCHE La Bérézina, c'est une large rivière qui charrie des blocs de glace. Il faut la traverser. Mais les Russes prennent Borissoff et détruisent l'unique pont. Les Français y entament alors la construction d'un nouveau pont, un leurre. Tandis qu'à Stoudianka, Eblé en construit deux. Quand, le 26 novembre, Tchitchagov comprend la manœuvre, Napoléon, sa Garde, et l'état-major sont sur l'autre rive.

29 novembre Vers 9 heures, le général Eblé ne peut plus attendre : les ponts sautent. Cela provoque une nouvelle ruée affolée vers les ponts en flammes. L'arrivée des cosaques ajoute à la terreur. On compte près de 5 000 morts et 10 000 prisonniers en 24 heures. Pourtant, le passage de la Bérézina fut perçu par les Russes comme un fiasco complet. Car en définitive, Napoléon et son état-major ont échappé aux armées adverses pourtant supérieures en nombre.

5 décembre Au château de Benitsa, Napoléon annonce sa décision de rentrer à Paris et nomme Murat lieutenant général de la Grande Armée. Vers 22 heures, il part pour Paris. La discipline vole alors en éclats, les généraux refusent d'obéir au nouveau commandant, les troupes démoralisées avancent dans le plus grand désordre.

9 décembre, au soir A Vilnius, où la Grande Armée est arrivée la veille, les autorités sont dépassées par la situation. Les Russes se rapprochent. Murat, abattu, quitte la ville, laissant au maréchal Ney la responsabilité d'organiser la retraite. Ce dernier se voit contraint, le 10 décembre, d'abandonner 5 000 blessés et malades, et près de 10 000 soldats à bout de forces, incapables de reprendre la marche. Beaucoup seront mis à mort par les Russes dès leur arrivée, d'autres faits prisonniers et déportés. Les cosaques pénètrent dans une ville jonchée de cadavres, morts de faim, de froid ou d'épuisement.

14 décembre, vers 20 heures Ney, qui a organisé avec sang-froid la traversée du Niémen des quelques milliers de rescapés, traverse à son tour le fleuve. La campagne de Russie est terminée.



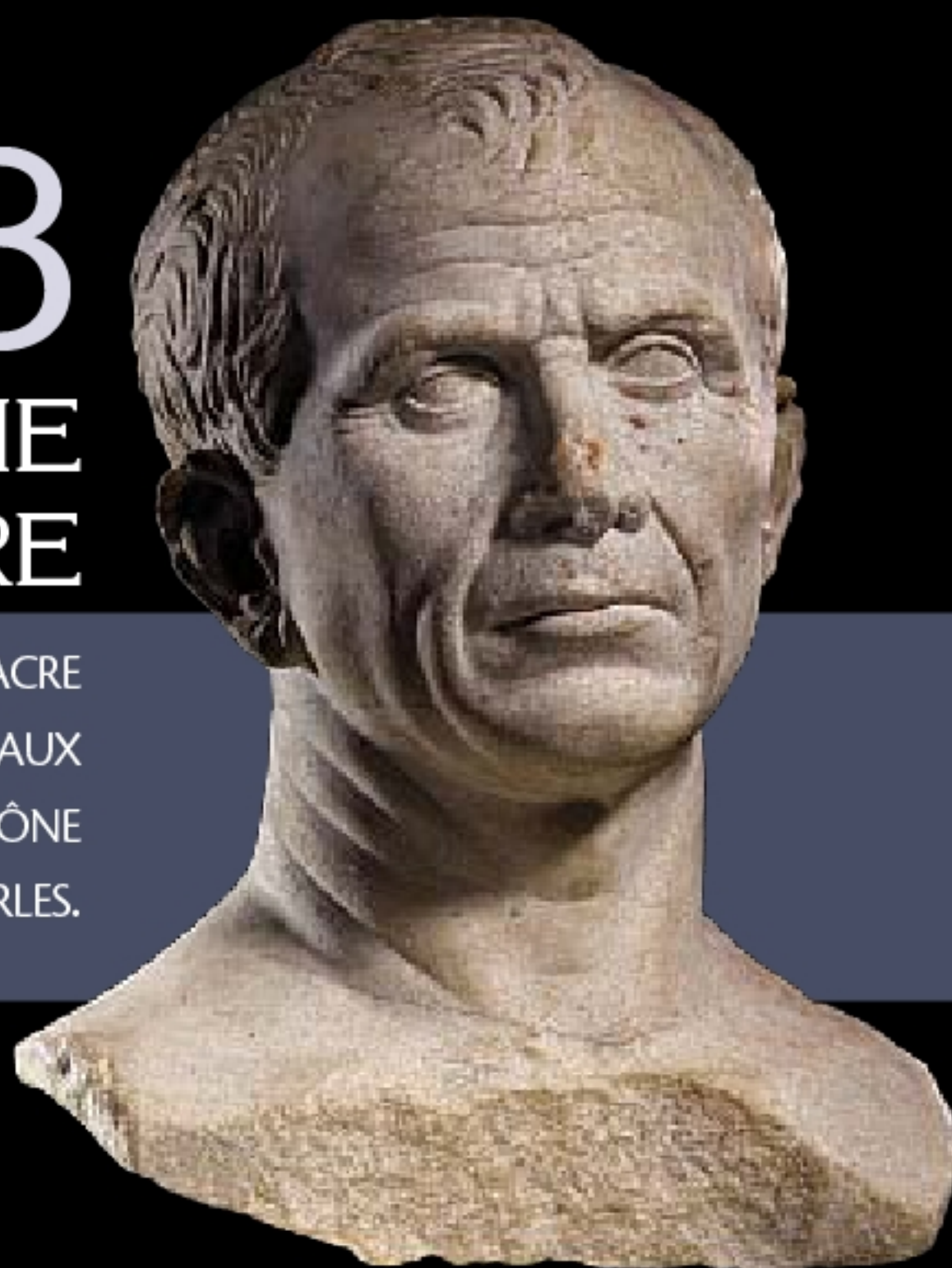
106 RENDEZ-VOUS CHEZ LES BORGIA

LE MUSÉE DU VATICAN DÉVOILE AU PRINTEMPS UNE NOUVELLE SALLE RESTAURÉE DE L'APPARTEMENT D'ALEXANDRE VI DANS LE PALAIS APOSTOLIQUE. LES FRESQUES DE PINTURICCHIO, CHEFS-D'ŒUVRE DE L'HISTOIRE DE L'ART, OFFRENT DE PRÉCIEUSES INDICATIONS SUR LA SULFUREUSE FAMILLE BORGIA.

© FOTO ARCHIVIO FOTOGRAFICO MUSEI VATICANI © RÉMI BÉNAL/STUDIO ATLANTIS POUR LE FIGARO HISTOIRE.

118 LE RHÔNE POUR MÉMOIRE

LE MUSÉE DU LOUVRE CONSACRE UNE SPLENDE EXPOSITION AUX TRÉSORS RETROUVÉS DANS LE RHÔNE À L'OCCASION DES FOUILLES D'ARLES.



114

ÉLYSÉE, LES SECRETS DU SALON D'ARGENT



© PHILIPPE ABERGEL

AU PALAIS DE L'ÉLYSÉE,
L'ANCIEN BOUDOIR
DE CAROLINE MURAT
RESTE HANTÉ
PAR LES HAUTES FIGURES
QUI S'Y SONT ARRÊTÉES.

ET AUSSI

DANS L'ATELIER DES MAÎTRES FONDEURS

EN 2013, HUIT NOUVELLES CLOCHES
SONNERONT VAILLAMENT À NOTRE-DAME
DE PARIS. ON LES FABRIQUE EN NORMANDIE,
LOIN DE L'AGITATION DE LA CAPITALE.



PACIS
CVLTO
RI

Rendez-vous chez les Borgia

Par Vincent Tremolet de Villers

Le Figaro Histoire dévoile les fresques restaurées de la salle des Saints des appartements Borgia, au Vatican. Un chef-d'œuvre et un document.

UNE FAMILLE EN OR

Double page précédente :

La Dispute de sainte Catherine, dans la salle des Saints. La tension spirituelle et la gravité de la scène religieuse ont laissé place à une sorte de divertissement bucolique tel qu'on pouvait en vivre à Rome du temps des Borgia. Selon Ivan Cloulas (Arnold Nesselrath, le conservateur des peintures du musée du Vatican, ne partage pas cette thèse), certains personnages de la scène ont été inspirés par des contemporains d'Alexandre VI. A l'extrême droite, le cavalier vêtu à l'orientale pourrait être Juan Borgia, le fils aîné du pape.

L'empereur Maxence (en bas, à gauche) pourrait être César. Ci-contre : *La Résurrection du Christ* (après restauration), détail avec le pape Alexandre VI Borgia assistant au mystère. A droite : *L'Histoire de sainte Barbara*, lunette dans la salle des Saints. En bas, au centre : *Suzanne et les vieillards*, détail de la lunette de la salle des Saints. Cheveux d'or en désordre, regard perdu, Suzanne et Barbara montrent une sensualité très éloignée du récit édifiant. En bas, à droite : détail de *L'Assomption de la Vierge*, dans la salle des Mystères. On y voit à genoux, vêtu de rouge, François Borgia, le bâtard de Calixte III, premier pontife de la famille espagnole.



PHOTOS : © FOTO SERVIZIO FOTOGRAFICO DEI MUSEI VATICANI.



La télévision a fait ce qu'elle a pu : reconstruire la chapelle Sixtine telle qu'elle était avant les fresques de Michel-Ange, habiller le pape des plus beaux costumes et faire défiler dans son lit, et celui de ses fils, des beautés blondes et brunes. Elle est pourtant restée étrangement impuissante. Tout est faux dans *Les Trois Mousquetaires*, mais on y retrouve l'esprit du Grand Siècle. Dans *Les Borgia* de Canal+, les héros semblent déguisés tant ils ont la mentalité, les attitudes, les obsessions de notre temps. César, qui fut le modèle du prince de Machiavel, est réduit à un impétueux bellâtre. Les jours de déprime, sa mère lui cite l'adage le

plus célèbre de Nietzsche : « *Ce qui ne tue pas rend plus fort.* » Julie Farnèse est ensorcelée par l'éducation sexuelle qu'elle reçoit du cardinal Rodrigue, et Lucrece, à 11 ans, s'indigne que les femmes ne soient pas assises à la même table que les hommes. C'est sans doute cet anachronisme psychologique qui fait que la série télévisée n'approche que très rarement la violence profonde, l'habileté diabolique, le raffinement inouï d'un temps effrayant et romanesque qui a permis à cette famille espagnole d'écrire l'un des plus fabuleux épisodes de toute l'histoire de l'humanité. Au moment où des millions de téléspectateurs sortent de la première saison de la série consacrée aux Borgia (la suite est en pleine réalisation), le musée du Vatican poursuit la restauration des appartements d'Alexandre VI. Une partie de ce trésor artistique, la salle des Saints, devrait être dévoilée au printemps. C'est à Pinturicchio que l'on doit leurs chefs-d'œuvre. Le peintre venu d'Ombrie, élève du Pérugin, qui toute sa

vie a souffert du succès de son maître (son nom signifie « le petit peintre ») a constellé de couleur et d'or les murs et les plafonds. Dans cette profusion d'étoffes, de richesses, de symboles, dans ces écoinçons qui imitent les grotesques de la Domus Aurea, dans l'utilisation de pigments rares et de pierres précieuses, l'artiste a insufflé une grâce enivrante, une atmosphère brillante, une gaieté insolente qui feront dire à l'historien britannique Evelyn Marc Phillips découvrant les lieux à la fin du XIX^e siècle : « *Il n'est peut-être pas à Rome, un autre endroit où l'on se sente plus intimement transporté au cœur même de la vie de la Renaissance.* »

Dans ces appartements resplendissent les derniers feux du quattrocento.

Situés sur le parcours qui relie les chambres de Raphaël à la Sixtine, les appartements Borgia pourraient à eux seuls justifier le voyage à Rome, si le petit peintre une fois encore n'avait dû céder la place aux géants : Raphaël et Michel-Ange. Depuis 2003, une équipe de jeunes et charmantes restauratrices menée par Maria Ludmila Putska y travaille sous la direction du professeur Nesselrath, l'éminent conservateur des peintures du musée du Vatican. « *Un éblouissement* », assurent les jeunes femmes, qui depuis des années se penchent sur les fresques. « *Les derniers feux du quattrocento* », confirme Arnold Nesselrath. Une féerie, peut témoigner le visiteur qui a grimpé sur l'échafaudage. Un précieux témoignage pour comprendre une époque où à la plus grande finesse se mêle une brutalité affranchie, et où les plus hautes expressions spirituelles sont réduites à un carnaval mondain. Cette époque, Ivan Clouas en avait fait un inoubliable portrait dans un ouvrage (*Les Borgia*, Fayard) paru en 1987 et qui reste en tout point remarquable. Il

plus célèbre de Nietzsche : « *Ce qui ne tue pas rend plus fort.* » Julie Farnèse est ensorcelée par l'éducation sexuelle qu'elle reçoit du cardinal Rodrigue, et Lucrece, à 11 ans, s'indigne que les femmes ne soient pas assises à la même table que les hommes. C'est sans doute cet anachronisme psychologique qui fait que la série télévisée n'approche que très rarement la violence profonde, l'habileté diabolique, le raffinement inouï d'un temps effrayant et romanesque qui a permis à cette famille espagnole d'écrire l'un des plus fabuleux épisodes de toute l'histoire de l'humanité. Au moment où des millions de téléspectateurs sortent de la première saison de la série consacrée aux Borgia (la suite est en pleine réalisation), le musée du Vatican poursuit la restauration des appartements d'Alexandre VI. Une partie de ce trésor artistique, la salle des Saints, devrait être dévoilée au printemps. C'est à Pinturicchio que l'on doit leurs chefs-d'œuvre. Le peintre venu d'Ombrie, élève du Pérugin, qui toute sa



constitue le plus précieux des via-tiques, loin des simplifications, des caricatures d'un film qui n'approche jamais le génie du temps qu'il évoque. C'est au début des années 1490, après son élection au siège de Pierre, qu'Alexandre VI décide de quitter son palais de Santa Maria in Portico pour s'installer au Vatican. Voilà près d'un

siècle que le taureau venu d'Espagne, blason de la famille Borgia, est entré dans l'arène romaine. Orsini, Colonna ; Farnèse, Della Rovere doivent compter avec cette famille qui, après le règne de Calixte III (1455-1458), voit s'installer une nouvelle fois l'un de ses membres sur le trône pontifical. Alexandre VI a pris son nom en référence à Alexandre III, pape qui au XII^e siècle avait tenu tête à l'empereur Barberousse. Il a songé surtout à Alexandre le Grand. Beau, vif, toujours souriant, il exerce depuis son plus jeune âge une séduction irrésistible sur son entourage. « Sa voix est insinuante, écrivait Gaspard de Vérone, son précepteur. Ses yeux noirs sont magnifiques. Il a toujours sur le visage une expression de gaieté et de bonheur. Sa conversation émeut le sexe faible d'une étrange façon. » Il est aussi un maître politique. Fin, retors, manœuvrier et sans aucun scrupule. Le jour de son couronnement, on peut lire sur une banderole : « Rome était grande sous César. Elle est maintenant plus grande encore. César était un homme. Alexandre est un Dieu. »

temporelles. Elle fut détruite en 1500 par un orage. Il n'en reste plus rien aujourd'hui. Seules ont traversé le temps la salle des Mystères de la foi, celle de la Vie des saints, celle des Arts libéraux, celle du Credo et celle des Sibylles. A tout seigneur, tout honneur, c'est devant le maître de ces lieux que l'on vient d'abord s'incliner. Le pape apparaît agenouillé devant le Christ ressuscité dans la salle des Mystères de la foi. « Un large front sous le crâne chauve, décrit

Alexandre VI apparaît agenouillé. Il assiste à la Résurrection du Christ.

Ivan Cloulas, un nez busqué, le regard intrépide, la bouche sensuelle et le menton empâté traduisent son intelligence et son goût du plaisir. » Couvert d'une chape de fils d'or ornée de pierres précieuses, il montre son vrai visage : celui d'un véritable opportuniste et d'un bon vivant. Dans cette même salle, le propriétaire des lieux a rendu un discret hommage à son oncle Calixte III. Il a donné les traits de François Borgia, le bâtard du pontife défunt (un simple camérier dont Alexandre VI fit un cardinal), à l'un des personnages agenouillés devant la scène de l'Assomption. Le reste de la famille

siècle que le taureau venu d'Espagne, blason de la famille Borgia, est entré dans l'arène romaine. Orsini, Colonna ; Farnèse, Della Rovere doivent compter avec cette famille qui, après le règne de Calixte III (1455-1458), voit s'installer une nouvelle fois l'un de ses membres sur le trône pontifical. Alexandre VI a pris son nom en référence à Alexandre III, pape qui au XII^e siècle avait tenu tête à l'empereur Barberousse. Il a songé surtout à Alexandre le Grand. Beau, vif, toujours souriant, il exerce depuis son plus jeune âge une séduction irrésistible sur son entourage. « Sa voix est insinuante, écrivait Gaspard de Vérone, son précepteur. Ses yeux noirs sont magnifiques. Il a toujours sur le visage une expression de gaieté et de bonheur. Sa conversation émeut le sexe faible d'une étrange façon. » Il est aussi un maître politique. Fin, retors, manœuvrier et sans aucun scrupule. Le jour de son couronnement, on peut lire sur une banderole : « Rome était grande sous César. Elle est maintenant plus grande encore. César était un homme. Alexandre est un Dieu. » Une vaste antichambre, la salle des Pontifes, menait aux appartements. Les figures de dix papes illustres de l'histoire de l'Eglise y montraient la primauté du siège romain sur toutes les puissances

SYMBOLES A gauche, en haut : Vierge à l'Enfant, dans la salle des Saints. Vasari évoque un dessus-de-porte où la Vierge, représentée sous les traits de Julie Farnèse (la maîtresse du pape), apprend à lire à l'Enfant Jésus. Il ajoute cependant qu'Alexandre VI apparaît agenouillé devant la scène, ce qui n'est pas le cas sur ce tondo. Ci-contre, en haut : Scène du mythe d'Isis et Osiris, voûte de la salle des Saints. En bas : les figures des trois tentations de saint Antoine. A droite : sainte Catherine, détail de *La Dispute de sainte Catherine*, dans la salle des Saints. Elle pourrait avoir les traits de Lucrèce.



PHOTOS : © FOTO SERVIZIO FOTOGRAFICO DEI MUSEI VATICANI.



RENAISSANCE

Ci-contre : détail de *La Dispute de sainte Catherine*, dans la salle des Saints.

Selon Ivan Cloulas, Juan Borgia survient à cheval avec ses chiens, la tête enturbannée, à la droite de la fresque. En bas : la voûte de la salle des Saints. On y lit un récit ésotérique où l'on retrouve les divinités égyptiennes Isis et Osiris. Choix païen qu'Alexandre VI justifiait en y voyant la préfiguration de dogmes catholiques. A droite,

de haut en bas : Maria Ludmila Putska, qui dirige les travaux de restauration des appartements Borgia, et Federica Cecchetti, l'une des restauratrices.

Sur la fresque derrière Maria Putska, on peut voir un personnage coiffé d'un chapeau rouge. Il s'agit d'un autoportrait de Pinturicchio, l'artiste qui fut chargé de la décoration de ces appartements. L'historien britannique Evelyn Marc Phillips, en découvrant ces œuvres après la réouverture au public en 1897 par Léon XIII, s'est senti transporté « au cœur même de la vie de la Renaissance ».



PHOTOS : © FOTO SERVIZIO FOTOGRAFICO DEI MUSEI VATICANI.

est à chercher dans la pièce suivante, celle de la Vie des saints, qui a désormais retrouvé toute sa splendeur. Une corniche de marbre ornée de taureaux, de couronnes d'or dardant cinq pointes vers le bas, nous rappelle que nous sommes chez les Borgia. Six lunettes peintes rythment le plafond voûté. Dans *La Dispute de sainte Catherine*, magnifique symphonie de couleurs rehaussée de lamelles d'or, des historiens cherchent depuis plus d'un siècle (c'est sous Léon XIII que les appartements furent ouverts pour la première fois à la visite) à savoir qui est qui. La sainte a-t-elle les traits de Lucrece, la fille du pape? Et l'empereur qui lui fait face ceux de son fils César? Ivan Cloulas l'affirme, Arnold Nesselrath se montre sceptique. Reste une ambiance sereine

en adoration devant la scène, «*or ce détail manque dans le tondo qui nous est parvenu*», écrit Ivan Cloulas.

Juan, son fils bien-aimé, serait-il le cavalier coiffé d'un turban que l'on voit sur la fresque de *La Dispute de sainte Catherine*? Alexandre VI en avait fait un cardinal; il le retrouva mort dans le Tibre, en juin 1497. Le pape avait été terrassé par cette disparition. Le Vatican prit le deuil et son maître envisagea de jeter un voile noir sur toutes ses tentations. Interdire les gitons et les courtisanes. Supprimer les prébendes, les bulles vendues aux plus offrants, les enfants nommés cardinaux. Savonarole lui-même, qui de Florence tempêtait contre les crimes et les vices qui souillaient à chaque instant l'Église et dont

Tout le mystère d'une époque où le vice engendre la beauté, et la noblesse, le crime.

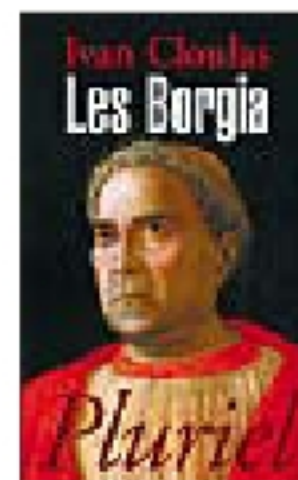
à mille lieues du récit inquiet de *La Légende dorée* de Jacques de Voragine. Ici nous sommes dans l'une des réceptions charmantes et bucoliques que le pape aimait à donner : fête qui se déroule à l'ombre d'un arc de triomphe, réplique de celui de Constantin, frappé du taureau Borgia. On peut y lire «*Pacis cultori*» («*A celui qui instaure la paix*»). Le peintre s'est lui-même représenté vêtu de rouge à l'extrême gauche de la fresque. Suzanne et sainte Barbe montrent cheveux d'or en désordre, regard perdu, une sensualité très éloignée du récit édifiant. Elles pourraient avoir été inspirées par deux jeunes femmes de l'entourage pontifical. Vasari assure qu'il se trouvait en ses murs, au-dessus d'une porte, le portrait de Julie Farnèse sous les traits de Notre-Dame. La célèbre maîtresse du pape (dont la fille Laure épousera un neveu de Jules II) pourrait être la Sainte Vierge qui apprend à lire à l'Enfant Jésus. Vasari précise cependant que sur la même œuvre Alexandre VI est représenté

Alexandre VI était à ses yeux le symbole, s'afflige de la tristesse du pontife. Le Vice un court instant pleure dans les bras de la Vertu. Las, les hommes comme les arbres, tombent du côté où ils penchent. Le pape comprend bientôt que son autre fils, César, est l'assassin. La conversion, soudain, paraît inaccessible. Trop de sang répandu, trop de crimes. La vérité, si elle éclate, risque de détruire tout ce que sa famille a construit depuis un siècle.

Le tourbillon de la vie, de la politique et de l'amour reprend de plus belle. Le journal de Johannes Burckard, le cérémoniaire du pape, ne dit pas autre chose. Certes ce document historique, enrichi après la mort de Burckard, est farouchement partisan. Le cérémoniaire y montre une étrange jubilation à décrire les frasques du pape. Il retrace cependant bien des événements célèbres comme ce jour de 1501 où Alexandre VI, d'une des fenêtres de ses appartements, assiste à la saillie de quatre étalons. C'est un cadeau qu'il a offert à sa fille

Lucrece pour son mariage avec le duc de Ferrare, Alphonse I^{er} d'Este. Il ne veut rien rater de l'affrontement qui permettra aux deux chevaux les plus vigoureux de couvrir deux magnifiques juments. Le cérémoniaire ne précise pas si l'agonie du pape eut lieu entre ces murs. Nous sommes en août de l'année 1503, il fait chaud et la malaria frappe les Romains un à un. Depuis dix jours, Alexandre VI est alité. Il vomit, souffre, est saigné sans succès. Le 18, le pape se confesse, reçoit l'extrême-onction et meurt à l'heure des vêpres. Très vite le cadavre gonfle et se noircit. «*C'était un spectacle hideux*», écrit le cérémoniaire. «*Il est monstrueux et horrible, noir comme le diable*», note de son côté Antonio Giustiniani, l'ambassadeur de Venise. Son successeur Jules II (Pie III régnera moins d'un mois) refusera de s'installer dans les appartements du pape Borgia. Dernière rancune de l'ennemi de toujours qui aura pour fruit la décoration des chambres de Raphaël. C'est tout le mystère d'une époque où le vice engendre la beauté, et la noblesse, le crime; l'honneur, la trahison, et la violence, la grâce. Les Borgia de Canal+ s'en tiennent aux grossiers appétits sans jamais atteindre à ce fascinant clair-obscur. S'il faut trouver des descendants d'Alexandre VI sur nos écrans, Don Corleone, le parrain de Francis Ford Coppola, est beaucoup plus ressemblant. *S*

LES BORGIA Ivan Cloulas



Collection
« Pluriel »
Hachette
Pluriel
522 pages
10 €



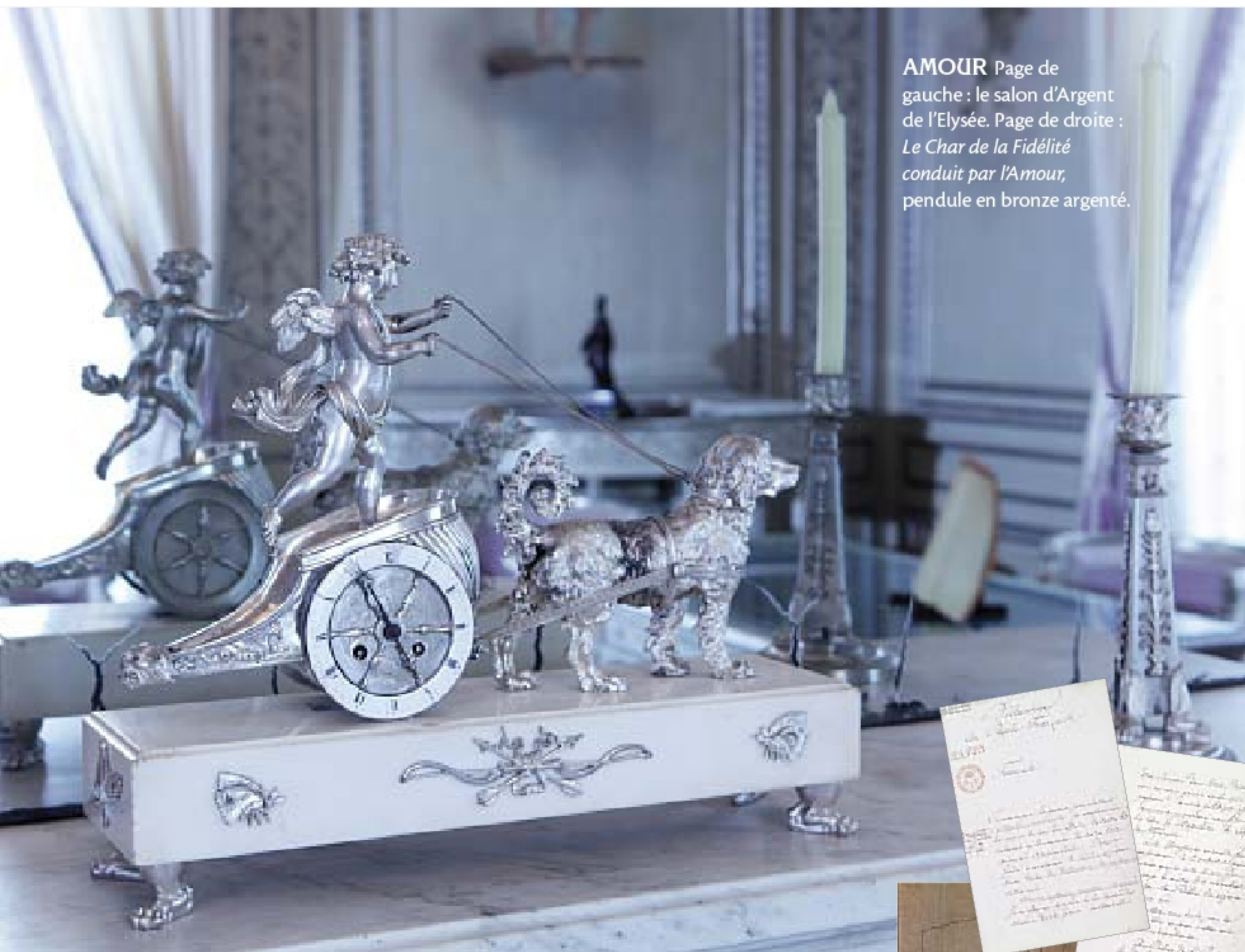
LIEUX DE MÉMOIRE

Par François d'Orcival,
de l'Institut

Elysée

Les secrets du salon d'Argent

De l'abdication de Napoléon aux frasques de Félix Faure, le boudoir de Caroline Murat fut bien souvent le théâtre de l'Histoire.



AMOUR Page de gauche : le salon d'Argent de l'Élysée. Page de droite : *Le Char de la Fidélité conduit par l'Amour*, pendule en bronze argenté.

PHOTOS : © PHILIPPE ABERGEL, PHOTOS : © RMN - ERNEST BULLOZ © AKG-IMAGES.

L'Empereur est nerveux, il hésite sur le parti à tenir. Il a passé cette matinée avec ses frères, Joseph, Lucien, et ses ministres dans son cabinet de travail de l'Élysée. Il est arrivé la veille, venant du nord, où il a été battu à Waterloo. L'Élysée est son ultime refuge. Ce jeudi 22 juin 1815, à midi, il quitte l'atmosphère étouffante de son cabinet, traverse le jardin de roses et entraîne les siens dans le salon, moins exposé au soleil, situé à l'extrémité de l'aile de retour.

Le plus fidèle de ses ministres, Regnaud de Saint-Jean-d'Angély, s'avance vers lui : les nouvelles des Chambres sont détestables. Depuis la défaite, les « représentants du peuple » se dressent contre l'Empereur. « Sire, n'attendez plus, dit Regnaud, le temps s'écoule, l'ennemi s'avance. » Napoléon tarde et puis, brusquement, il appelle son frère :

« Prince Lucien, écrivez ! » Devant l'ordre, Lucien s'exécute et écrit sous la dictée : « Je m'offre en sacrifice à la haine des ennemis de la France, dit Napoléon. Ma vie politique est terminée et je proclame mon fils, sous le titre de Napoléon II, empereur des Français. »

L'abdication. La signature rageuse de l'acte dicté par l'Empereur vaincu restera comme la scène la plus pathétique qui se soit déroulée dans ce salon d'Argent de l'Élysée. A la construction du palais, en 1722, pour le comte d'Evreux, celui-ci n'existait pas. Pas plus que sous la marquise de Pompadour qui avait acquis le bâtiment en 1753. On le doit à Etienne-Louis Boullée, architecte du roi, à qui le « banquier de la cour », Nicolas Beaujon, avait confié « l'hôtel » du faubourg Saint-Honoré, après l'avoir acheté à Louis XV. Son nouveau et richissime propriétaire



IMPÉRIAL En haut : l'acte d'abdication de Napoléon I^{er} est conservé au musée de l'Histoire de France, mais on peut en voir une copie in situ. Ci-dessus : Napoléon I^{er}, étude pour *Remise des clés de la ville de Vienne le 13 novembre 1805*, par Anne Louis Girodet-Trioson (Bayonne, musée Bonnat).



lui demanda de l'agrandir et Boullée prolongea l'aile située à l'est du corps central, laquelle allait se terminer par ce boudoir, avec ses portes-fenêtres ouvrant sur le jardin.

A la mort du banquier, l'Elysée était revenu à la Couronne; Louis XVI l'avait cédé à sa cousine, la duchesse de Bourbon; la Révolution était arrivée, la Convention l'avait saisi, puis loué, et il avait fini par être acheté, en 1805, par les Murat, Caroline, la sœur de Napoléon, et Joachim, le cavalier d'Empire et futur roi de Naples. Caroline avait eu à l'Elysée des aventures galantes qui avaient fait parler d'elle; mais elle avait aussi donné du lustre à ce palais bien maltraité, en convoquant architectes et décorateurs. Elle fit ouvrir l'escalier d'honneur aux palmettes de bronze et décora les appartements du rez-de-chaussée qui se terminaient par le boudoir. Elle lui donna ses couleurs, ses bois dorés à l'or blanc, son mobilier signé Jacob-Desmalter, couvert d'étoffes argent, sa pendule en



MOBILIER D'ARGENT Cols de cygne et palmettes ornent les meubles de l'ébéniste Jacob-Desmalter, dorés à l'or blanc et couverts d'étoffes d'argent.



© PHILIPPE ABERGEL. © PHOTO JOSSE/LEIMAGE.

DÉCORATRICE Vue du salon d'Argent au palais de l'Elysée au temps de Caroline et Joachim Murat, aquarelle de Louis Hippolyte Lebas, 1810 (Collection privée).

bronze argenté représentant *Le Char de la Fidélité conduit par l'Amour* – d'où lui viendrait son nom de salon d'Argent. Hippolyte Lebas exécuta une aquarelle montrant Caroline dans ce décor en janvier 1810. Un décor qui nous est parvenu sans changement depuis.

Devenu propriétaire du palais à côté des Tuileries, l'Empereur l'avait offert à Joséphine, qui avait préféré la Malmaison. Il l'avait donc habité avec Marie-Louise, créant au deuxième étage du bâtiment central des appartements destinés à leur fils, le roi de Rome. Quand il dut évacuer Paris sous la menace de la coalition des Russes, des Prussiens et des Autrichiens au printemps 1814, c'est le tsar Alexandre qui s'installa à l'Elysée. Lors des Cent-Jours, l'année suivante, Napoléon revint d'abord aux Tuileries, puis à l'Elysée, et c'est de là qu'il prit, le 12 juin 1815, la route du Nord qui allait lui être fatale le 18, à Waterloo.

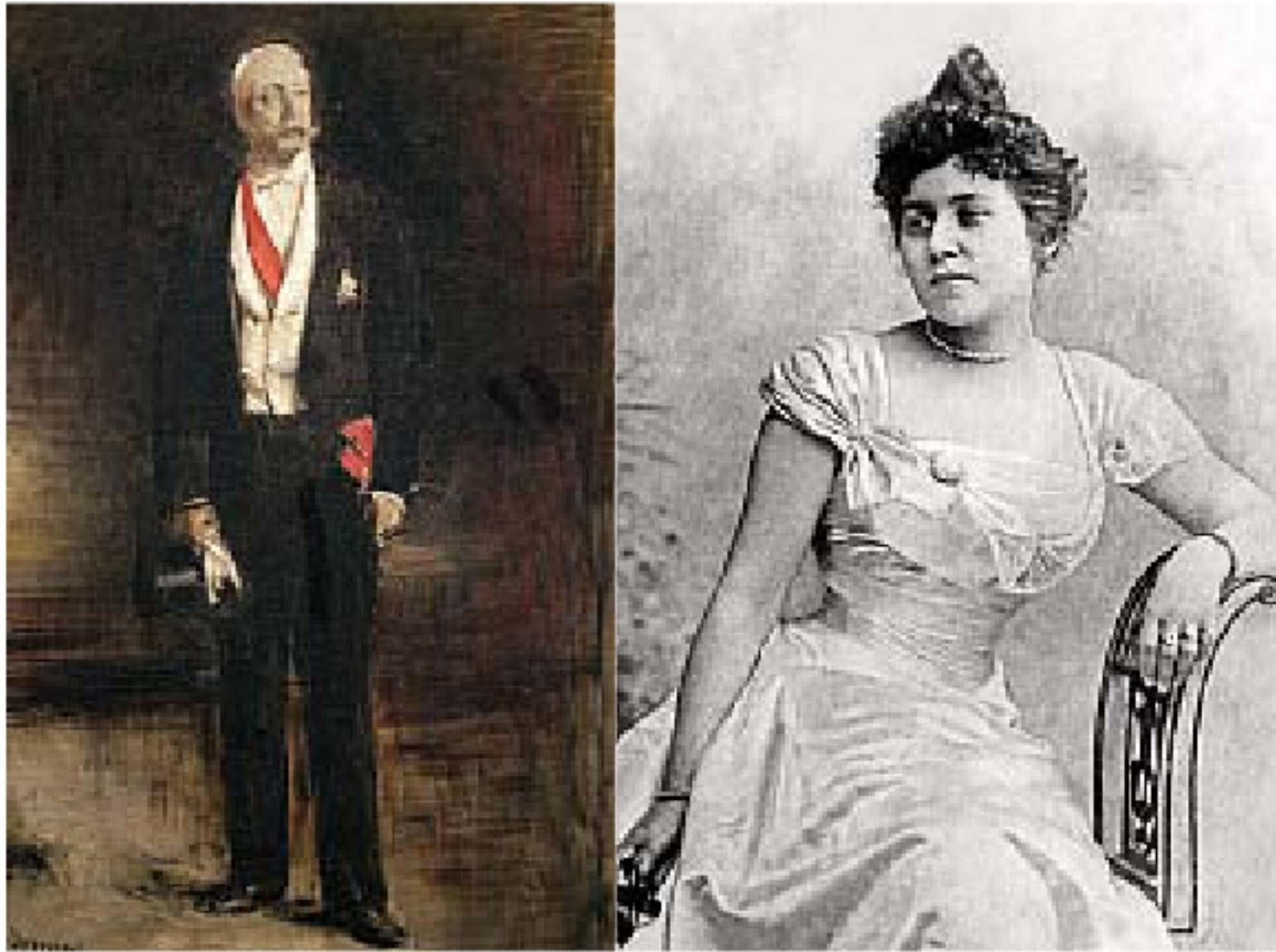
Trois jours après son abdication, le dimanche 25 juin, alors que la foule réclamait son retour, il quitta l'Elysée pour l'exil dans la berline du général Bertrand, commandant militaire du palais. Et comme l'année précédente, le tsar y revint passer trois mois, cependant que ses cosaques occupaient

Paris et que Louis XVIII regagnait les Tuileries avec la cour. Un an après l'abdication de Napoléon, le 17 juin 1816, eut lieu à Notre-Dame de Paris un somptueux mariage royal, celui du duc de Berry, neveu du roi, et de la princesse Marie-Caroline de Bourbon-Sicile. Louis XVIII leur destina l'Elysée. C'est ainsi que les deux époux passèrent leur nuit de noces dans la chambre de Mme de Pompadour.

Le duc et la duchesse vécurent quatre années heureuses dans ce palais déjà marqué par l'histoire. Marie-Caroline adorait se tenir dans ce petit salon d'Argent décoré par la sœur de l'Empereur – « l'usurpateur » ! Ces années de bonheur s'achevèrent par une tragédie, le soir du 13 février 1820, quand le duc de Berry, qui avait emmené sa femme à l'Opéra (alors square Louvois), fut assassiné à la sortie du théâtre.

La jeune duchesse ne supporta pas le choc; elle décida de quitter aussitôt l'Elysée. Et le palais entra dans une semi-léthargie.

La République le sortit de sa torpeur après les journées de février 1848, quand le roi Louis-Philippe dut partir pour l'exil. L'Assemblée de la II^e République décréta en effet que son président, élu au suffrage



UNE CONNAISSANCE A gauche : *Portrait de Félix Faure*, par Léon Bonnat (Bayonne, musée Bonnat). A droite : Marguerite Steinheil, maîtresse de Félix Faure, en 1899.

universel, s'installerait à l'Élysée – elle ne voulait plus des Tuileries, symbole du pouvoir monarchique et impérial. Or le président ainsi élu, le prince Louis Napoléon, n'était autre que le neveu de l'Empereur. Quand il entra au palais, le soir du 20 décembre 1848, après avoir prêté serment devant l'Assemblée, c'est par le salon d'Argent qu'il commença sa visite des lieux : pour s'y recueillir en mémoire de son oncle.

C'est dans ce même salon qu'après avoir longuement mûri son affaire, rassemblé le « parti de l'Élysée », mis en ordre de marche ses forces avec la complicité de son demi-frère Morny, lui aussi fils de la reine Hortense, il décida de franchir le Rubicon. Le soir du lundi 1^{er} décembre 1851, le prince président donne le change en offrant un grand bal à l'Élysée, puis, à minuit, il rejoint le salon d'Argent où il distribue ses ordres à ceux qu'il a mis dans la confiance. A 2 heures du matin, le 2 décembre, anniversaire d'Austerlitz, au moment de se séparer de ses hommes pour aller se coucher, Louis Napoléon leur dit : « *Chacun va jouer sa peau. J'ai confiance dans le succès.* »

La fête impériale durera dix-huit ans. A côté des Tuileries, l'Élysée brillera

de tous ses feux, accueillant la future impératrice Eugénie, la reine Victoria, les familles régnantes d'Europe et le tsar. Quand l'Empire s'effondra dans le désastre de Sedan, la République à nouveau proclamée enverra son président à l'Élysée – d'autant que les Tuileries avaient été détruites par la Commune. Le sixième de ces présidents, Félix Faure, qui succéda au mois de janvier 1895 à un chef de l'Etat éphémère, Jean Casimir-Perier (démissionnaire au terme de six mois de mandat), estima que l'Élysée devait être une vitrine, que lui-même devait être « grand » (il l'était déjà physiquement), à la hauteur de la fonction – pourtant dépourvue de pouvoirs. On l'appela le « *président soleil* » et, comme le roi, il eut sa « *favorite* », Marguerite Steinheil, une jeune personne aux yeux troublants et aux « *ardeurs savantes* ».

C'est dans ses bras qu'il se trouvait le soir du 16 février 1899, quand il fut victime d'une crise cardiaque. Et la scène, découverte par son directeur de cabinet, fit le délice des feuilletons. Elle se passe une fois de plus dans le salon d'Argent où Félix Faure recevait sa maîtresse. Mais voici comment la scène sera décrite par la suite : « *Le président*

est évanoui, foudroyé, dans le dévêtement le plus significatif; près de lui, toute nue, Mme Steinheil, hurlante, délirante, convulsée par une crise de nerfs... »

Il ne s'agissait que d'un témoignage de troisième main. Mais on retint que la jeune personne se rhabilla et s'enfuit, ce qui donna lieu au mot fameux – et apocryphe – attribué au garde républicain répondant à l'abbé appelé sur place pour donner les derniers sacrements au président agonisant : « *Le président a-t-il encore sa connaissance?* – *Non, elle est partie par le jardin.* »

Quand Jérôme Monod devint le conseiller de Jacques Chirac à l'Élysée, il n'avait pas de bureau. « *Il me faudrait une tente au bout du jardin, cela me suffira pour l'été* », dit-il en riant. Bernadette Chirac lui fit attribuer le salon d'Argent avec son mobilier d'époque. C'est ainsi qu'il fut le dernier occupant du boudoir et qu'il eut « *le plaisir quotidien de traverser tout le parc, admirablement entretenu, avec quelques arbres exotiques, des frondaisons alternées, des massifs de fleurs que les jardiniers, devenus des amis, accordaient aux saisons* ». *S*

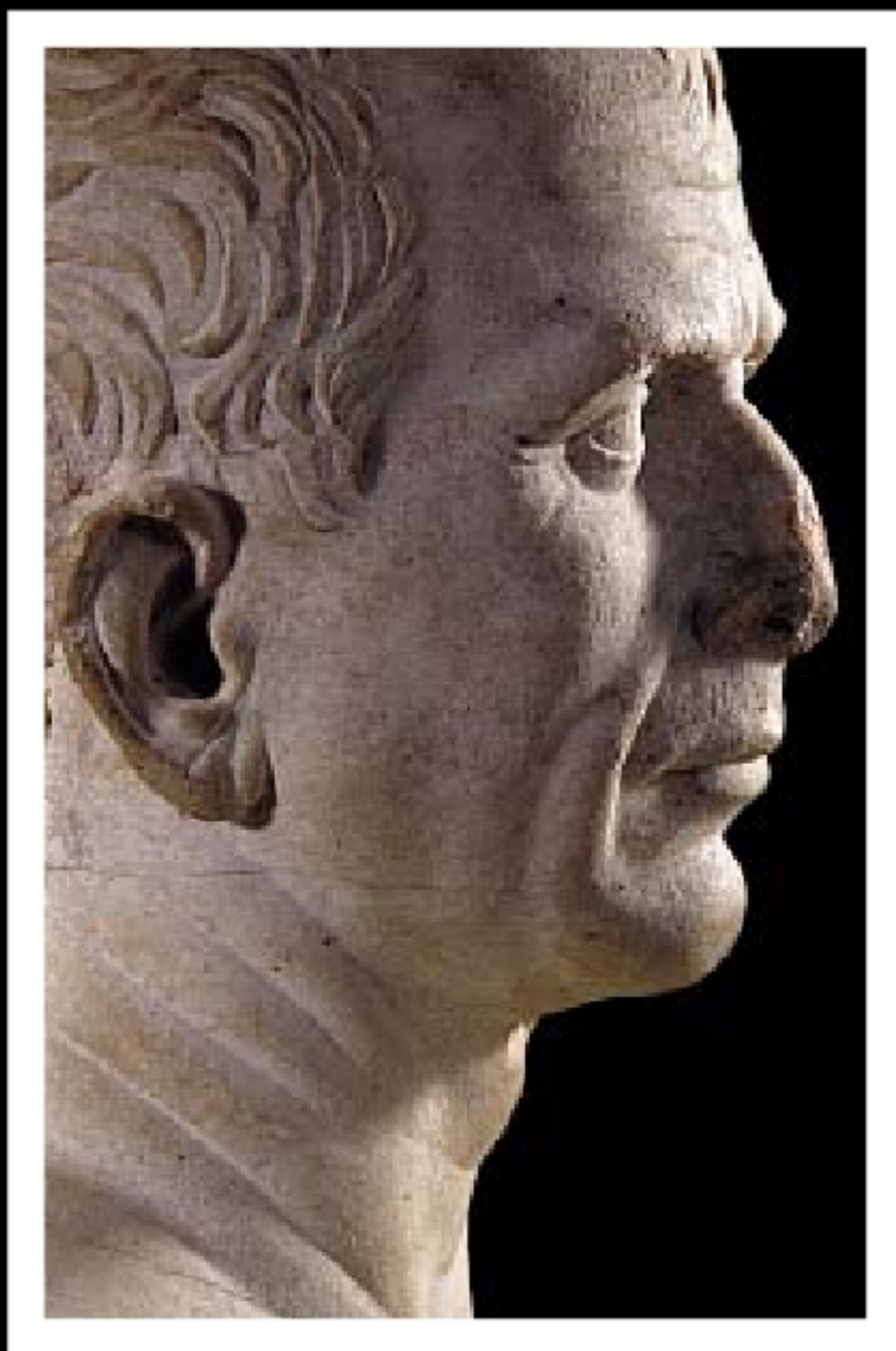
LE NOUVEAU ROMAN DE L'ÉLYSÉE et L'ÉLYSÉE FANTÔME François d'Orcival



Editions du Rocher
480 pages
21,90 €



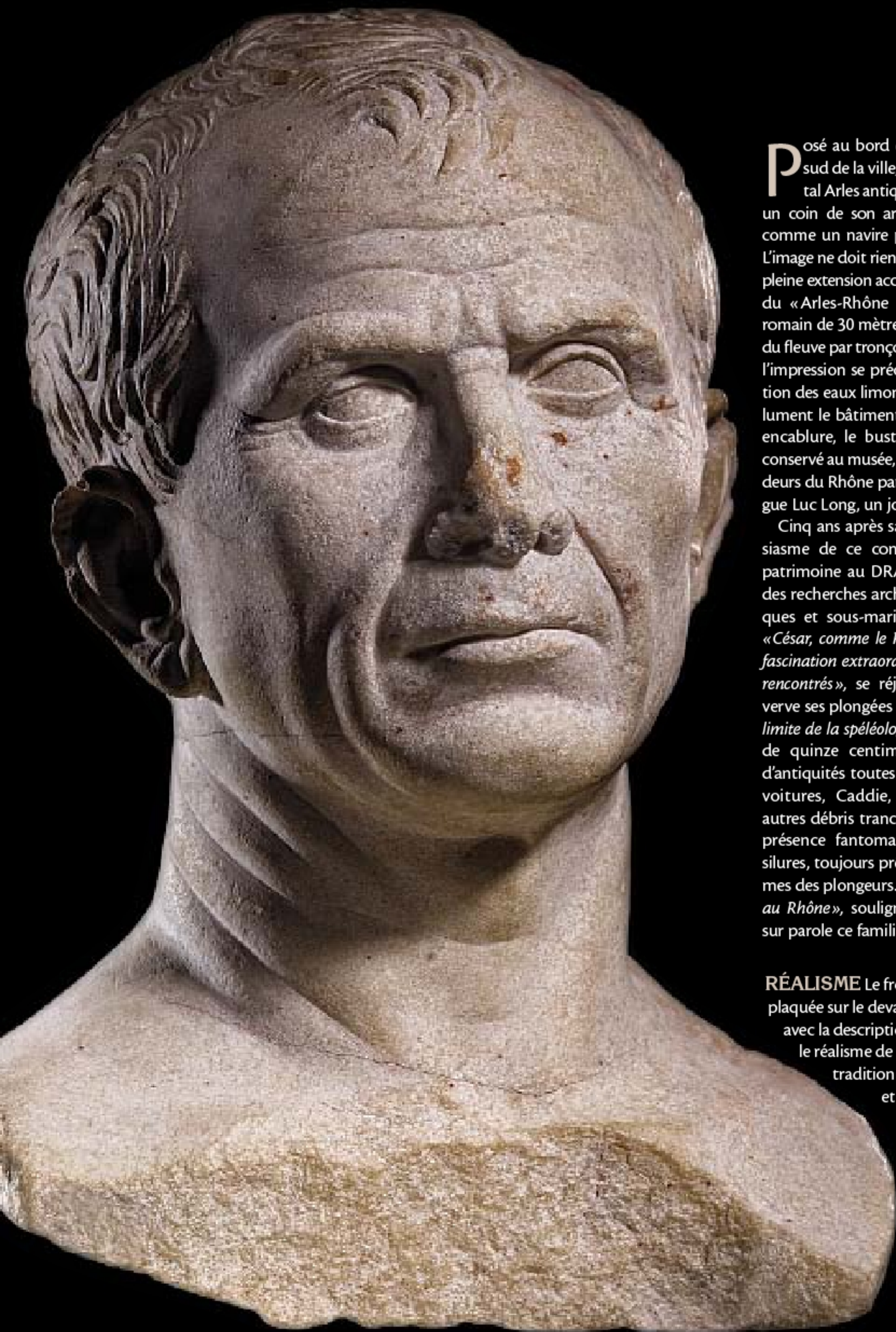
Robert Laffont
292 pages
21 €



NEZ BUSQUÉ Portrait présumé de Jules César, marbre de Phrygie (Turquie), retrouvé dans le Rhône à côté d'Arles, en août 2007. Malgré une différence notable de facture, il présente des caractéristiques communes avec le buste de César conservé à Tusculum. Leur reconstruction numérique et leur superposition ont permis de montrer que les visages se complètent, le nez intact de Tusculum remplaçant exactement la partie manquante de celui d'Arles et corrigeant ainsi son apparence busquée.

Le Rhône pour mémoire

Le Louvre expose jusqu'au 25 juin les plus belles pièces découvertes à Arles depuis vingt-cinq ans. Parmi elles, le buste de César. Un spectaculaire trésor arraché au Rhône, qui renouvelle la connaissance de cette « petite Rome des Gaules ».



Posé au bord du Rhône à l'extrémité sud de la ville, le musée départemental Arles antique allonge vers le fleuve un coin de son architecture triangulaire, comme un navire prêt à prendre le large. L'image ne doit rien au hasard : cette aile en pleine extension accueillera, en 2013, l'épave du « Arles-Rhône 3 », un chaland gallo-romain de 30 mètres, aujourd'hui remonté du fleuve par tronçons. Une visite plus tard, l'impression se précise : c'est bien la direction des eaux limoneuses que pointe résolument le bâtiment. Là où, à moins d'une encablure, le buste de César désormais conservé au musée, fut arraché aux profondeurs du Rhône par l'équipe de l'archéologue Luc Long, un jour d'août 2007.

Cinq ans après sa découverte, l'enthousiasme de ce conservateur en chef du patrimoine au DRASSM, le Département des recherches archéologiques subaquatiques et sous-marines, est resté intact : « César, comme le Rhône, a un pouvoir de fascination extraordinaire. Les deux se sont rencontrés », se réjouit-il, évoquant avec verve ses plongées en eaux troubles, « à la limite de la spéléologie », avec une visibilité de quinze centimètres et le voisinage d'antiquités toutes relatives : carcasses de voitures, Caddie, machines à laver et autres débris tranchants, sans compter la présence fantomatique de monstrueux silures, toujours prêts à jouer avec les palmes des plongeurs... « On ne s'habitue pas au Rhône », souligne Luc Long. On croit sur parole ce familier des lieux.

RÉALISME Le front dégarni et la mèche plaquée sur le devant du crâne coïncident avec la description de Suétone. Surtout, le réalisme de la représentation suit la tradition du portrait républicain et plaide pour une œuvre réalisée du vivant de César, fondateur de la colonie d'Arles en 46 avant J.-C.

César ou pas? Fameux dans le monde entier sitôt retrouvé, ce buste de marbre blanc représente un homme déjà âgé, les traits creusés, le cheveu rare et le cou marqué de trois plis, « ces trois plis qui faisaient la fierté de César, car ils prouvaient sa filiation avec Vénus », précise Claude Sintès, directeur du musée départemental d'Arles antique, aujourd'hui commissaire, avec Jean-Luc Martinez, le conservateur en chef du département d'antiquités classique du musée du Louvre, de l'exposition qui présente jusqu'au 25 juin, les trésors repêchés depuis vingt-cinq ans en Arles.

La représentation de César est certes distincte du buste trouvé à Tusculum, en 1825, et conservé à Turin – le seul datant peut-être du vivant de César –, mais elle est proche d'une monnaie frappée à son image l'année de son assassinat, en 44 avant J.-C. Comment trancher? Pour les spécialistes, l'hypothèse d'un portrait datant de la République romaine ne fait aucun doute. Son vérisme pénétrant s'oppose aux représentations idéalisées, caractéristiques de la propagande de l'époque impériale.

« Au temps de César, poursuit Luc Long, le réalisme des portraits vise l'expression des vertus humaines : le savoir, l'expérience, la force de caractère. » Autant de traits identifiables dans l'expressivité du buste du Rhône. La possibilité d'un portrait sculpté du vivant du fondateur de la colonie d'Arles, en 46 avant J.-C., reste donc entière, surtout lorsqu'on connaît sa prédilection pour une ville à qui il octroya le territoire de Marseille vaincue. D'autres spécialistes penchent toutefois pour celle d'un « visage d'époque » : un portrait commandé par un notable d'après l'effigie de César. Mais quel notable arlésien aurait été assez puissant, en ces premiers temps de la colonie, pour s'offrir une représentation de cette qualité ?

Car le buste du Rhône tient du chef-d'œuvre. Taillé dans un marbre précieux de Phrygie, il est dû à la main d'un sculpteur urbain, sans doute romain. « Un véritable artiste! Il n'a pas sculpté du marbre : il a

incisé de la chair! On y sent l'ondulation de la vie, vibre Luc Long. Des notables locaux se sont fait représenter en calcaire du pays. Mais ce sont des portraits à la hache, faits pour être vus de loin. Il est difficile d'imaginer qu'il ait existé à Arles un atelier pouvant produire un travail semblable. » A l'arrière de la tête, des découpes indiquent une réutilisation du buste, peut-être passé d'une statue à une niche. Un autre argument en faveur de l'attribution



© RÉMI BÉNAL-STUDIO ATLANTIS POUR LE FIGARO HISTOIRE.

GLAIVE ET CAPTIF
Ci-dessus : glaive dans son fourreau, première moitié du 1^{er} siècle après J.-C., fer, cuivre et bois, retrouvé dans le Rhône, à Arles, en 2001. Ci-contre et à droite : Gaulois captif, dernier quart du 1^{er} siècle avant J.-C., bronze, retrouvé dans le Rhône, à Arles, en 2007. Élément de l'iconographie triomphale romaine, le captif a pu appartenir au groupe sculpté d'un trophée gaulois, peut-être érigé à l'occasion du triomphe d'un général à Rome. Son visage fièrement dressé a une connotation toute politique : il s'agit de montrer que Rome respecte ses vaincus.





© RÉMI BÉNALI-STUDIO ATLANTIS POUR LE FIGARO HISTOIRE

BACCHANALE Ci-dessus : détail d'une cruche, I^{er} siècle après J.-C., bronze, retrouvée dans le Rhône, à Arles, en 2003. L'anse de cette cruche est ornée d'une ménade, prêtresse de Bacchus, le dieu du vin. L'importation en Gaule méridionale d'une luxueuse vaisselle italique, sans doute ici campanienne, est attestée depuis le II^e siècle avant J.-C. Ci-contre : statue de Neptune, seconde moitié du II^e siècle après J.-C., marbre, retrouvée dans le Rhône, à Arles, en 2007. Découverte par dix mètres de fond en plusieurs fragments parfois distants de trente mètres, cette statue de Neptune est flanquée d'un monstre marin dont le corps est sculpté, à l'arrière, d'un Eros chevauchant un dauphin.

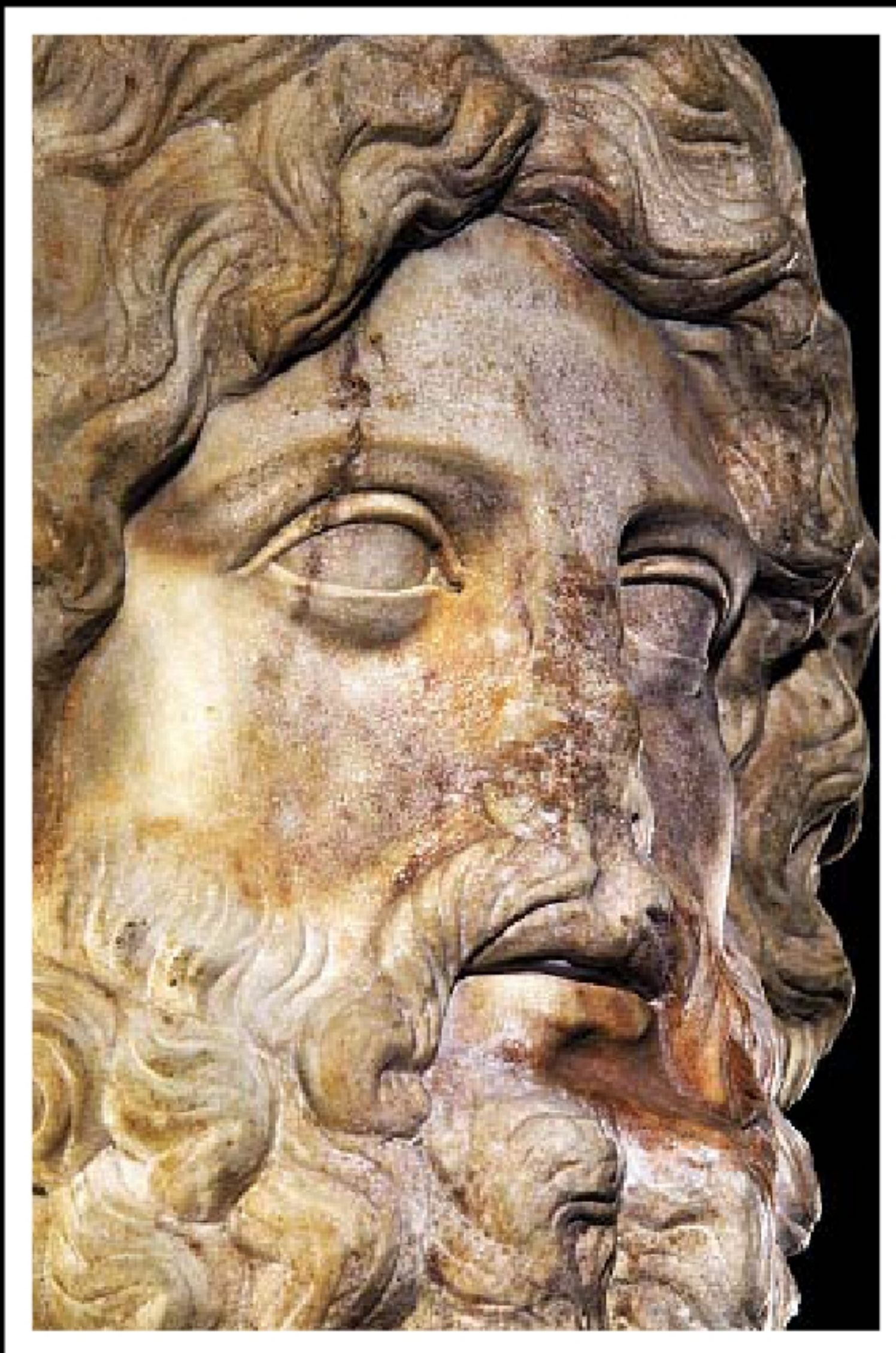


au dictateur romain car, pour Luc Long, «après sa mort, l'effigie d'un notable est vouée à disparaître. Pas celle de César...»

Elles semblent loin, les vingt années durant lesquelles l'archéologue travaillait dans des dépotoirs d'amphores et de céramiques antiques qui, de son propre aveu, «n'ont jamais intéressé personne». Mais qui rendent justice au rôle commercial de la colonie arlésienne. Située à la croisée du monde méditerranéen et des provinces de l'empire, Arles méritait bien le surnom de «petite Rome des Gaules» que lui décerna le poète Ausone, au IV^e siècle. De son port fluvial et fluvio-maritime témoignent encore la quinzaine d'épaves identifiées et les milliers d'amphores servant au transport de l'huile et du vin, jetées dans le Rhône après la mise en tonneau de leur contenu.

Le buste et les autres objets remontés de la zone ont donné aux fouilles de 2007, au pied de la rive droite de la ville, des airs de pêche miraculeuse. Le public trouve désormais son compte avec le marbre de Neptune de la fin du II^e siècle, la Victoire en bronze doré sculptée en bas-relief ou l'étonnante statue d'un captif en bronze, qui confortent le sentiment d'un trésor arraché au fleuve et forment le clou de l'exposition du Louvre. Ajoutée aux centaines de statuettes, fragments sculptés, lampes, armes, coupes et gobelets retrouvés depuis vingt-cinq ans, la découverte de ces pièces rares a surtout permis de faire passer le champ des investigations dans le Rhône d'un dépotoir portuaire à un dépotoir urbain.

Le Neptune de marbre, dont les quatre fragments ont été assemblés, traduit ainsi l'existence probable d'un bâtiment religieux sur cette rive de la ville. La Victoire de bronze doré a pu faire partie d'un ensemble majestueux, peut-être le siège d'une corporation. Quant à la statue du captif, déclinaison raffinée d'un type dont le Gaulois blessé du Louvre fournit un autre exemple, elle a peut-être orné un ex-voto commémorant le triomphe d'un général romain. Tous indiquent en tout cas l'existence de façades



DIVINE PROTECTION Ci-dessus : statue de Neptune (détail), seconde moitié du II^e siècle après J.-C., marbre. Sur la plinthe est gravée une inscription latine postérieure (III^e siècle), qui présente la statue comme le cadeau d'un habitant à la corporation des bateliers pour leur concilier les faveurs de leur dieu protecteur : « Aux divinités des trois Augustes, en l'honneur de la corporation des *renunclarii*, Publius Petronius Asclepiades fit don de cette statue. » Elle a pu orner un bâtiment religieux de la rive droite de la ville.

monumentales le long de l'humble faubourg de Trinquetaille, longtemps considéré comme le parent pauvre d'une rive gauche célèbre pour ses vestiges antiques, de l'amphithéâtre à l'hippodrome et du théâtre augustéen au forum. La fameuse épithète d'Ausone, qui louait «*Arles la double*», s'expliquerait enfin.

Comme pour le buste de César, la question de leur présence dans le fleuve voit s'affronter les hypothèses. On peut imaginer que ces œuvres ont été employées à d'autres usages, à une époque où l'on ne reconnaissait plus le fondateur de la colonie et où les dieux païens n'étaient plus à l'honneur. Ou bien qu'elles ont servi au remblayage des berges. Des crues plus fortes auraient fini, à force de sape, par les précipiter dans le fleuve. On peut aussi penser, comme le propose Claude Sintès, à la classique récupération des marbres déclassés pour en tirer de la chaux. Un naufrage de chauffourniers et de leur précieuse cargaison expliquerait alors la sauvegarde miraculeuse des œuvres.

L'exposition des fouilles d'Arles à Paris constitue quoi qu'il en soit un bel hommage à une discipline souvent discrète. «*Derrière l'éclat du bronze ou du marbre, il y a un méticuleux travail de mesures, de repères, de dessins. C'est ce qui fait de l'archéologie une science qui est d'abord une affaire d'hommes, d'un peu d'argent et de volonté*», explique Luc Long, qui se défend d'être «*un chercheur de trésors*», mais souligne qu'il y a encore, grâce au Rhône, «*de quoi rêver pour l'avenir*». *S*

ARLES, LES FOUILLES DU RHÔNE

Jean-Luc Martinez (dir.)



Actes Sud
Musée
du Louvre
48 pages
10 €



VICTOIRE DORÉE Ci-dessus : casque de type étrusco-italique, vers 100 avant J.-C., bronze, retrouvé dans le Rhône, à Arles, en 1969. Ci-contre et à droite : relief d'une Victoire, peut-être de l'époque augustéenne, bronze doré, retrouvé dans le Rhône, à Arles, en 2007. Même privée de ses bras, cette Victoire en bronze enrichi d'un revêtement d'or particulièrement bien conservé a toujours fière allure. Sa représentation en plein envol est rendue par l'inclinaison du corps, l'angle du pied et le mouvement de son chiton. Le revers brut de ce relief indique qu'il a été employé comme applique sur un édifice, peut-être un arc honorifique.

CÉSAR, LE RHÔNE POUR MÉMOIRE

Pascale Picard et Luc Long (dir.)



Actes Sud
Musée
départemental
Arles antique
400 pages
40,50 €





TRÉSORS VIVANTS
Par Sophie Humann



PHOTOS : © P. LEMAITRE/LE FIGARO HISTOIRE

Dans l'atelier des maîtres fondeurs

De nouvelles cloches seront fondues pour Notre-Dame de Paris à l'occasion de son 800^e anniversaire. Leur fabrication a commencé loin du bruit...



Elles sont huit. Elles seront livrées le 2 février 2013 et bénites dès le lendemain. Elles vont s'appeler Anne-Geneviève, comme la mère de la Vierge et la patronne de Paris, Gabriel, en l'honneur du saint patron des télécommunications, Denis et Marcel, en souvenir de deux évêques de la ville, Maurice, parce que Maurice de Sully décida de faire construire la cathédrale, Etienne, car le martyr avait donné son nom à un premier sanctuaire, Benoît-Joseph et Jean-Marie, en hommage au pape et au cardinal Lustiger...

Ce sont les nouvelles cloches offertes à Notre-Dame par des fidèles et des mécènes, pour son huit centième anniversaire. Elles grimperont dans la tour nord, pour remplacer les anciennes, mal accordées et de mauvaise qualité, et sonneront vaillamment dans le ciel de Paris. Une neuvième cloche, Marie, un petit bourdon reproduisant le premier bourdon de la cathédrale,

fondu en 1378, va être réalisée à la fonderie Royal Eijsbouts, à Asten, aux Pays-Bas et rejoindra le vieux bourdon Emmanuel qui perche depuis 1685 dans la tour sud.

La fabrication de ces huit cloches a commencé fin février, loin de l'agitation de la capitale, à la fonderie Cornille-Havard, en plein cœur de Villedieu-les-Poêles, dans la Manche. Sur le marché du mardi matin, aucune agitation particulière. Que leur fonderie ait remporté l'appel d'offres d'un si beau projet campanaire, que leurs cloches succèdent à celles qui ont sonné les guerres et les paix, les sacres et les glas des chefs d'Etat français, n'étonne pas outre mesure les Théopolitains, comme on appelle les habitants de cette petite ville réputée depuis le Moyen Age pour son travail du cuivre. De chez eux, les cloches s'envolent pour le monde entier.

Dès le XVI^e siècle, les premiers fondeurs venus de Lorraine s'étaient implantés à Villedieu, s'installant aux beaux jours de bourg en village,

INTEMPOREL

A gauche : trois moules de cloches de Notre-Dame de Paris en train de sécher. A droite : Paul Bergamo, directeur de la fonderie Cornille-Havard (en bas, à gauche). Non loin du Mont-Saint-Michel, l'atelier de Villedieu perpétue une tradition d'art campanaire implantée là depuis le XVI^e siècle.

construisant leurs fours au pied même des églises pour y couler la cloche commandée.

Au XIX^e siècle, la cité se développe en même temps que le chemin de fer qui vient relier Granville à Paris. En 1865, Adolphe Havard, un polytechnicien issu d'une famille de fondeurs de la ville, ouvre un grand atelier, repris en 1900 par son gendre, Léon Cornille, puis par sa petite-fille, Marguerite Cornille-Havard, avant que Luigi Bergamo, un ingénieur centralien, et sa femme, Françoise, rachètent à celle-ci, en 1981, l'entreprise dont ils ont conservé le nom.

L'atelier n'a guère changé. Le four à double voûte où l'airain (78 % de

cuivre et 18 % d'étain) est fondu, le chemin de roulement en bois, les outils en cuivre, les vieux gabarits accrochés au plafond, les gestes, l'odeur particulière, qui ressemble curieusement à celle d'un bateau... tout est conservé, ou presque. *«Nous gardons les techniques ancestrales, explique Paul Bergamo, le fils de Luigi, désormais directeur de la fonderie, tout en nous posant constamment des questions pour les perfectionner.»*

Dans le fond de l'atelier, les moules des futures cloches de Notre-Dame sont en train de sécher. Pendant que Sébastien et Julien sont partis installer un beffroi dans la région, les mouleurs, Daniel, qui vient du bâtiment, Denis ou Marc, formés à la fonderie depuis des années, ont monté en colimaçon un noyau intérieur en briques réfractaires, qu'ils ont maçonné et recouvert de plusieurs couches d'une terre faite d'argile, de poils de chèvre et de crottin de cheval que chacun, à l'atelier, va ramasser à tour de rôle.

Ils suivent au demi-millimètre près le gabarit, car chaque cloche, selon sa note, a des dimensions et une épaisseur qui lui sont propres. D'un coup habile d'une pelle en cuivre, l'un d'eux verse des braises de charbon de bois à l'intérieur du noyau pour l'aider à sécher. Une fausse cloche en argile



MOULAGE « À LA TROUSSE » On réalise d'abord un noyau en briques réfractaires (ci-dessus) que l'on recouvre d'un mélange d'argile, de poils de chèvre et de crottin de cheval. Une planche – le gabarit – est ensuite taillée « en forme de cloche ».

est alors moulée sur le noyau, dont elle est séparée par une fine couche de graphite et de cendres. Puis intervient la seule femme de l'atelier, Daniella, qui modèle en cire les lettres et les décors qu'elle appose sur la fausse cloche. Une dernière chape est posée sur le tout. On casse alors la fausse cloche, avant de couler à sa place le bronze chauffé à 1 180 °C!

Il y a trente ans, Luigi Bergamo fut le premier à mettre au point la modélisation du tracé des cloches par ordinateur. Puis il a poursuivi des recherches sur la composition des matériaux de moulage pour améliorer la qualité métallurgique des cloches. Ainsi, depuis quelques années, la fonderie a mis au point des procédés de dégazage de tous ses fours, y compris ceux du XIX^e siècle, ce qui donne aux cloches un bronze plus compact, améliore ainsi leur aspect, leur qualité sonore et prolonge leur durée de vie. L'équipe de Cornille-Havard travaille avec les meilleurs campanologues, des historiens, des artistes pour des décors, des architectes des Monuments historiques, des maires, des curés de paroisse, des communautés religieuses, une école d'ingénieur de Caen, le Centre de recherche de la direction des constructions navales de l'arsenal de Cherbourg...

Pour la qualité de ses recherches, son souci de conserver et de transmettre le savoir, Luigi Bergamo a été nommé maître d'art. Stéphane Mouton, le responsable de la production, est aujourd'hui son élève. C'est un enfant de Villedieu, entré à la fonderie après des études de concepteur de machines industrielles. *«Je suis le récipiendaire officiel du savoir, mais tous les artisans qui travaillent ici possèdent ce savoir qui donne à nos cloches la réputation d'être joyeuses avec leur son cristallin»,* précise-t-il.

Qu'est-ce qu'une belle cloche pour ces fondeurs d'art ? *«Une belle cloche, déclare Paul Bergamo en pesant ses mots, c'est à la fois une cloche qui sonne bien, qui a une belle peau et dont le décor a du sens.»*

Les fondeurs de Cornille-Havard ont beaucoup travaillé sur l'accordage et sur la sonorité. *«Grâce à notre modélisation par ordinateur et notre analyseur de spectre électronique, nous avons une infinité de profils, poursuit Paul Bergamo. Ce qui signifie que nous pouvons à la fois fondre une cloche en fa dièse comme le gros bourdon Emmanuel de Notre-Dame qui pèse treize tonnes, mais aussi une cloche qui sonnera la même note, mais pèsera seulement cinq tonnes. Nous pouvons donc construire des cloches neuves qui s'intègrent dans un ensemble*



BONNE NOTE Stéphane Mouton testant la sonorité d'une cloche. Ce sont ses dimensions, son diamètre, et l'épaisseur au point de frappe qui en déterminent la note.



© P. LEMAÎTRE/LE FIGARO HISTOIRE. © HUGHES HERVÉ/HEMIS.FR

Fixée au sommet du noyau, elle tourne sur un axe vertical pour lui faire épouser sa forme (ci-dessus, à gauche). Un moule est ensuite fabriqué par-dessus. Le bronze, chauffé à 1 180 °C, peut alors y être coulé (à droite).

campanaire existant car nous sommes capables d'adapter sa taille et sa note. »

Pour concevoir l'harmonie des nouvelles cloches de Notre-Dame, le campanologue Régis Singer a épluché des documents laissés par la famille Gilbert qui a donné trois générations de maîtres sonneurs à la cathédrale, dont le dernier a conseillé Victor Hugo pour son roman *Notre-Dame de Paris*. Grâce à lui, la cathédrale va retrouver la sonorité qu'elle avait avant que les révolutionnaires ne descendent toutes les cloches et ne les brisent (Emmanuel fut miraculeusement épargné).

Dans le cadre de la conservation du patrimoine, Stéphane Mouton essaie de réapprendre aux gens à sonner à la volée. Les maires veulent souvent remplacer leur vieille cloche par une neuve. Il leur explique qu'il vaut mieux conserver l'ancienne et rajouter une petite cloche à sonnerie électrique, qui sonnera en quinte ou en tierce avec la vieille. Celle-ci pourra être sonnée à la volée de temps à autre, par le parrain lors des baptêmes, par exemple, ce qui lui donnera de la valeur. « *Dans les villages, les cloches font toujours partie du paysage sonore, reconnaît-il. Les habitants n'y pensent pas, mais quand les cloches se taisent, quelque chose ne va pas; les réparer est presque toujours un projet fédérateur.* »

Dans un village de la région, on a retrouvé la description des sonneries de 1920. « *Hommes et femmes étaient traités différemment, s'amuse Stéphane Mouton. La grosse cloche finissait les baptêmes des garçons, mais seule la petite terminait ceux des filles. Et pour annoncer les décès aux gens dans les champs, avant de lancer le glas romain, on sonnait neuf coups pour les hommes et cinq pour les femmes!* »

Sur la centaine de cloches fondues à l'atelier chaque année, la moitié quitte la France. Une nouvelle commande vient ainsi de rentrer pour trois cloches qui s'envoleront pour le Vietnam. L'an dernier, la maison a fondu la plus grosse cloche chrétienne du Proche-Orient, pour une église maronite du Liban. Huit cloches vont être installées ces jours-ci dans l'île de Gozo, à Malte. Livrées et bénites l'été dernier, elles ont été laissées depuis à la vue du public pour qu'il puisse admirer leurs décors inspirés du thème des Béatitudes et leurs notes choisies pour jouer les différents *Ave Maria*.

Si le décor des nouvelles cloches de Notre-Dame est encore à l'étude, avec différents artistes, le thème est déjà fixé. Ce sera : « *Je suis la voie qui cherche des voyageurs.* »

La fonderie Cornille-Havard ouvre ses portes au public pour des visites guidées.

Renseignements : 02 33 61 00 56.

**VOTRE NOUVEAU
MAGAZINE**

**LE FIGARO
HISTOIRE**

**ABONNEZ-
VOUS**

OFFRE DE LANCEMENT

25€

▶ SEULEMENT

**1 an d'abonnement (6 n°) soit
près de 40% de réduction**



**TOUT RESTE
À DÉCOUVRIR**

Commandez en appelant au

01 70 37 31 70

avec le code **RAP12000**

**1 an d'abonnement au Figaro Histoire (6 n°)
pour 25 € au lieu de 41,40 €**

Offre l'année métropolitaine réservée aux nouveaux abonnés et valable jusqu'au 30/09/2012. Informatique et Libertés : en application des articles 21, 27 et 49 de la loi Informatique et Libertés, vous disposez d'un droit d'accès, de rectification et de radiation des informations vous concernant en vous adressant à notre siège. Elles peuvent être aussi à la disposition des abonnés sur le site internet www.lefigaro.fr ou par courrier à l'adresse ci-dessous.

Photos non contractuelles. Société du Figaro SA, 14 boulevard Haussmann 75009 Paris. 043 077 795 RCS Paris.



LÀ-HAUT

C'était un visage qui, malgré les passages du temps, avait gardé la sévérité du granit et dans les yeux la malice du jeune homme, l'étincelle du poète. Une silhouette d'homme debout malgré les vagues et les creux qui avaient fait tanguer sa vie. Il y avait chez lui une délicatesse virile, une finesse d'approche, un désordre apparent qui n'étaient que l'art français de la pudeur. Dans ce petit matin de mars, à l'hôpital militaire Percy, il est parti «là-haut» rejoindre Joseph Kessel, Bruno Cremer, Pierre Guillaume et ses pères qui peuplaient l'esprit de l'orphelin de 15 ans : Pascal, Conrad, Melville, Jules Verne, Stevenson...

Il emporte avec lui sa noblesse, son esprit : sa grâce.

Il laisse une œuvre littéraire qui surplombe celle de son temps, une œuvre cinématographique dont la densité, les clairs-obscurs en disent plus sur la condition humaine que mille pages de Malraux. Des articles, des documentaires qui sont l'honneur de notre métier.

Caméra au poing, stylo à la main, Pierre Schoendoerffer a traversé l'histoire. La nôtre. Celle qui offrait à un jeune Alsacien, né dans le Puy-de-Dôme, un horizon au-delà des mers. L'Indochine, ce «miracle de la vie». Et de la terre. «Il y a deux sortes d'hommes qui connaissent, qui aiment la terre, confiait, il y a onze ans, Pierre

Schoendoerffer à Jean-Christophe Buisson pour *Le Figaro Magazine*. *Le paysan, parce qu'elle est son pain quotidien, notre mère nourricière; le soldat, parce qu'elle est notre terre protectrice. Vous, lecteurs, tranquilles dans vos havres de grâce, vous ne savez pas comme on peut l'aimer, cette terre, sous le méchant claquement des balles, le déchirement des grenades. On se réfugie en son sein, on s'y pelotonne, s'y écrase de toute notre pesanteur, on la fouille, la creuse, la caresse de nos mains nues, on voudrait s'y ensevelir...*» Il y eut l'Indochine, la passion

de sa vie, puis l'Algérie, cette plaie secrète que la France garde au cœur. Spectateur impuissant de la décolonisation, il apparaît, en nous quittant, comme le meilleur des

remèdes à l'épaisseur manichéenne qui transforme, sur ce sujet comme sur tant d'autres, les esprits en logiciels vertueux et binaires. Lorsque tant de cinéastes tapissent leurs scénarios de bombes, il ne montre presque aucun combat dans *La 317^e Section*.

«La guerre, écrivait-il, ça se passe à l'intérieur et on est jamais sûr de ce qu'on va trouver au milieu de soi-même.» – «File-moi une cigarette et va-t'en», dit Jacques Perrin, blessé, à l'adjudant Willsdorf.

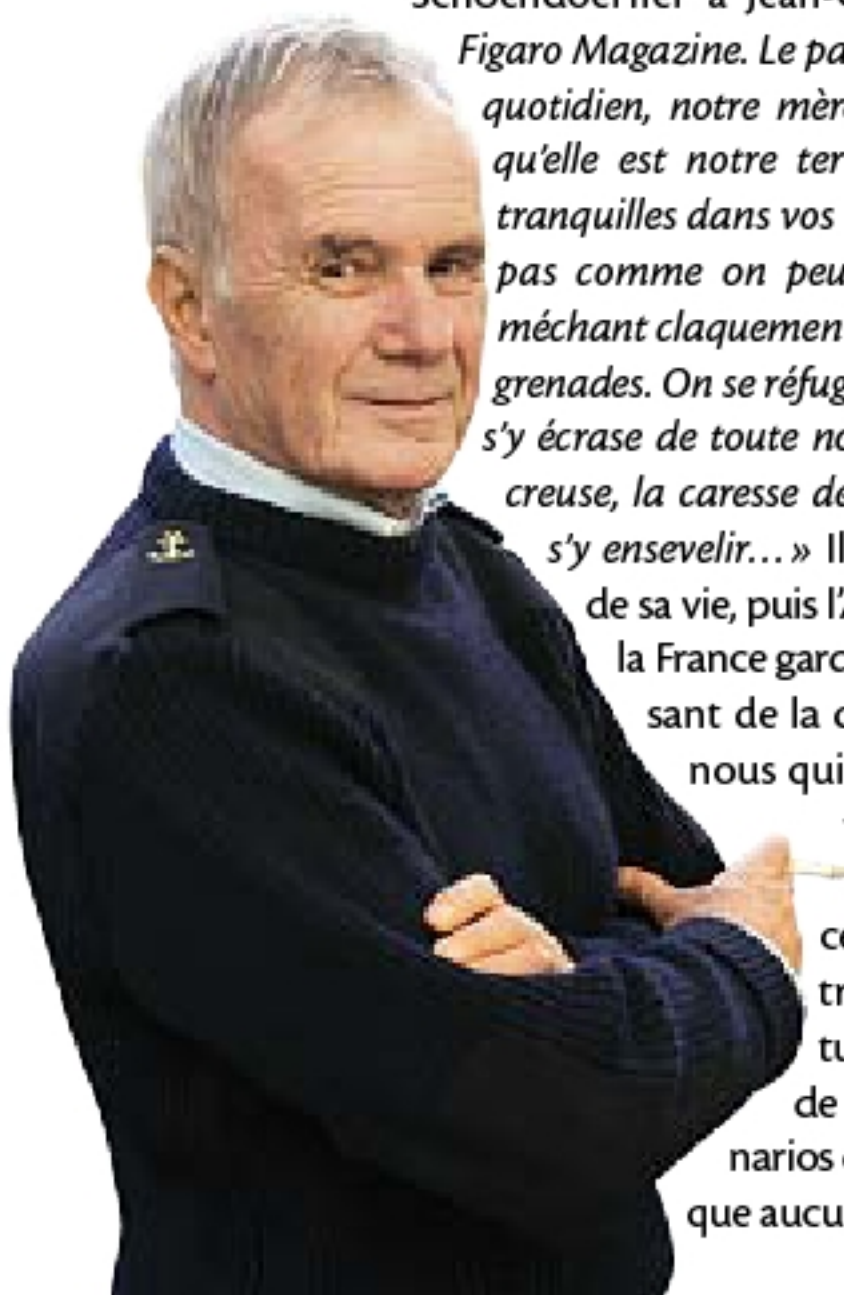
Quand l'édification sulpicienne a quitté les églises pour envahir les arts et les dénaturer, il ne discourt pas, il ne conclut pas, il filme le visage émacié de Cremer, uniforme usé, délavé, chapeau de brousse, un voile gris dans le regard; la gueule extraordinaire de Dufilho rêvant au large de Terre-Neuve aux pardons de Bretagne.

«L'aventure intérieure,
secret des hommes libres.»

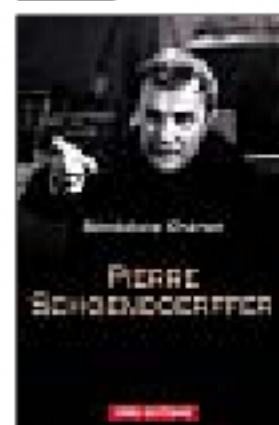
Lorsque dans un fauteuil de bar lounge ou sur un tabouret de plateau de télévision, nous fustigeons de toute notre suffisance ceux qui en Algérie n'eurent le choix qu'entre deux maux, il restitue, dans *L'Honneur d'un capitaine*, le dialogue d'Antigone et Créon et montre des hommes pris dans les sables mouvants de la guerre.

Nous qui n'avons ni connu le temps des armes ni traversé les mers, nous avons compris à le lire, à regarder ses films, que sur un champ de bataille, après la défaite ou à la barre du tribunal, les tragédies de l'histoire ne broient pas toujours les destinées particulières. Que certains y répondent par la sève de l'existence, l'amitié et le vin, le courage et les livres. Que l'aventure intérieure est le secret des hommes libres. «Je n'ai pas cherché à faire œuvre de moraliste», dit-il dans le passionnant ouvrage que lui consacre aujourd'hui Bénédicte Chéron. Ni maître ni penseur. Pour les journalistes, il fut «un seigneur».

Pour ceux que la complexité de l'histoire passionne et fascine, il est plus qu'un témoin : une sentinelle. *✍*



PIERRE
SCHOENDOERFFER
Bénédicte Chéron



CNRS
Editions
290 pages
27 €



**VOLVO C70 CÔTÉ INSCRIPTION
ÉDITION LIMITÉE**

VOTRE VOLVO



7 125€*
D'AVANTAGE CLIENT

FRANCE

- Jantes alliage 18"
- Phares directionnels double Xénon ABL
- Feux de jour à LED avec inserts chromés
- Système de navigation RTI
- Allumage automatique des feux
- Sièges avant chauffants
- Sellerie Cuir Luxury avec embossage Inscription
- Planche de bord gainée de Cuir
- Volant Sport 3 branches gainé de Cuir

VOLVOCARS.COM/FR

Modèle présenté VOLVO C70 Inscription avec option peinture métallisée (790€) au prix public conseillé de **36 940€**. * Prix public conseillé du VOLVO C70 D3 BM6 Inscription de 36 150€ au 10/01/2012, soit un avantage client de 7 125€ par rapport au prix public conseillé au 17/10/2011 du VOLVO C70 D3 BM6 Momentum et des options individuelles. Tarif valable en France Métropolitaine. VOLVO C70 D3 BM6 150 ch : consommation Euromix (l/100km) : 5.9 - CO₂ rejeté (g/km) : 154.

Actena
Automobiles
www.actena.fr

75 PARIS 16 ^e	01 44 30 82 30	56, AVENUE DE VERSAILLES
75 PARIS 17 ^e	01 40 53 71 53	14, BOULEVARD PEREIRE
92 NEUILLY.....	01 46 43 14 40	58, AVENUE CHARLES DE GAULLE
92 LA GARENNE.....	01 56 47 06 60.....	86, AVENUE DE L'EUROPE
78 PORT-MARLY.....	01 39 17 12 00.....	8, ROUTE DE ST GERMAIN
78 VERSAILLES.....	01 39 20 17 17.....	45/47, RUE DES CHANTIERS
78 MAUREPAS.....	01 30 50 67 00.....	ZA PARIWEST - 8 RUE ALFRED KASTLER
78 BUCHELAY/MANTES.....	01 34 79 92 92.....	ZI LES CLOSEAUX - 1 RUE DES GAMELINES



Service Exclusif Vente aux Diplomates et Export : 01 44 30 82 30 / Service Flotte-Entreprises, Loueurs Longue Durée et Grands Comptes : 01 56 47 06 60



La savoureuse minute belge.*



Savoir prendre son temps.

* Il faut une minute pour qu'une gorgée de bière Affligem révèle toutes ses saveurs